

Cynthia Maréchal

MAUDITE Saint-Valentin



roman

LES ÉDITEURS RÉUNIS

Cynthia Maréchal

MAUDITE
Saint-Valentin



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Maréchal, Cynthia, 1961-, auteur
Maudite Saint-Valentin / Cynthia Maréchal
ISBN 978-2-89783-103-5

I. Titre.
PS8626.A745M38 2018 C843'.6 C2017-942425-4
PS9626.A745M38 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca



[Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.](#)

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Cynthia Maréchal

MAUDITE
Saint-Valentin



LES ÉDITEURS RÉUNIS

1

Comme chaque jour depuis plusieurs années, Isabelle Desbiens faisait son travail de coiffeuse avec enthousiasme dans un salon du Mail Champlain. Elle était consciencieuse, talentueuse et ouverte à la nouveauté. Mais aujourd'hui, ce n'était pas pareil : elle était un peu distraite. Ses pensées, qui se bouscullaient dans son esprit, dominaient le flot de paroles de M^{me} Tremblay, sa dernière cliente de la journée. Celle-ci en avait long à dire, car c'était une journée très spéciale. On était, en effet, le 14 février.

La Saint-Valentin !

Une journée (et surtout une soirée) très importante pour toutes les femmes qui vivaient en couple. Et une source de grande tristesse pour les célibataires et autres esseulés. La fameuse fête des amoureux, apparemment née en Grande-Bretagne au ^{xiv}^e siècle ; à l'époque, on pensait qu'à cette date-là, les oiseaux se rencontraient... pour procréer. Maintenant, le 14 février donnait à ces messieurs l'occasion de témoigner leurs sentiments à leur douce par divers moyens : une sortie au restaurant en tête à tête, un bouquet de fleurs, une boîte de chocolats, et autres tendres attentions. L'idée était de réaffirmer l'amour qu'ils éprouvaient à l'égard de leur blonde, de leur épouse ou d'une flamme, tout simplement.

Ses mains gantées et imbibées de teinture rousse, Isabelle massait avec concentration les cheveux fins et difficiles à coiffer de M^{me} Tremblay. Elle se disait que, pour elle, cette journée revêtait un caractère encore plus spécial. Les souvenirs remontaient dans sa mémoire, encore bien vivants. Dix ans plus tôt, c'était à la Saint-Valentin, justement, qu'elle avait rencontré celui qui était devenu son conjoint. Elle vivait avec Normand Fortier depuis ce jour, ou presque. Toutes ses pensées étaient occupées par les préparatifs pour la soirée en amoureux qui s'annonçait. Isabelle se voyait déjà en train de cuisiner ses fameuses lasagnes aux trois fromages dont son *chum* raffolait. Ce plat était riche et très onctueux grâce à sa sauce aux tomates. Il était hors de question d'aller au restaurant, même dans un très bon établissement, car Normand possédait la brasserie sportive Chez Normand, située dans le cœur du Vieux-Longueuil, à proximité de divers commerces et résidences. Lorsque « son homme » rentrait à la maison (située dans le joli quartier Longueuil-sur-le-Parc, un secteur boisé où il faisait bon vivre), la dernière chose dont il avait envie était un bain de foule. Il

aspirait au calme. Ce soir, de toute façon, étant donné la Saint-Valentin, les restaurants seraient bondés.

— Isabelle ! Isabelle ! s'écria tout à coup M^{me} Tremblay, sur un ton insistant.

— Euh... oui, madame Tremblay..., bredouilla Isabelle, honteuse d'avoir été prise à rêver, immobile comme une statue et les mains en l'air.

— Tu as donc bien l'air dans la lune aujourd'hui, ma petite ! dit M^{me} Tremblay, sur un ton radouci.

Le silence se fit. On entendait le son aigu d'un sèche-cheveux. Jorge, l'autre coiffeur du salon, faisait un *brushing* sophistiqué à une jeune cliente qui, de toute évidence, se faisait belle en prévision de la soirée à venir.

— Pardon, madame Tremblay, s'excusa Isabelle, très embarrassée. Je pensais à ce soir. Comme vous le savez, on est le 14 février...

— Bien oui, c'est la Saint-Valentin ! dit M^{me} Tremblay en lâchant un petit rire. Mon mari nous a réservé une table au restaurant L'Aurochs, au DIX30. Les filets mignons y sont excellents. Connais-tu cet endroit, Isabelle ? Après, on va voir Rachid Badouri en spectacle, tout à côté.

Isabelle soupira discrètement. Elle aimait bien cette dame très gentille, mais aujourd'hui, elle n'avait pas la tête à bavarder, et pour cause. Elle sécha avec dynamisme les nouveaux cheveux roux de sa cliente et s'efforça de lui faire une belle mise en plis. Le résultat fut réussi, car M^{me} Tremblay se contempla avec ravissement et sous tous les angles dans le grand miroir après qu'Isabelle eut fait pivoter la chaise. Un peu plus tard, les deux femmes se rendirent à la caisse. Le pourboire remis par M^{me} Tremblay confirma sa satisfaction. Après le départ de cette dernière, Isabelle ne perdit pas un instant ; elle s'activa à nettoyer son espace de travail. Le rituel du ménage, accompli prestement et efficacement, assurait à Isabelle de commencer du bon pied le lendemain.

Jorge, son collègue de travail, faisait de même en sifflotant à ses côtés. Celui-ci était tout excité, car son *chum*, ainsi qu'il l'avait confié plus tôt à Isabelle, lui réservait une belle surprise pour le soir de la Saint-Valentin. Isabelle aimait bien Jorge, un jeune homme d'origine cubaine de nature enjouée et positive. Toujours de bonne humeur, il aimait de temps à autre mettre de la musique salsa dans le salon et effectuer des pas de danse à saveur latine. Il fit la bise chaleureusement à Isabelle, déjà emmitouflée dans son manteau d'hiver. Il lui dit de ne pas

s'inquiéter : il s'occuperait de fermer le salon.

— Profite bien de ta soirée, ma belle ! ajouta-t-il en lui faisant un clin d'œil.

Micheline, la patronne, était déjà partie, sans doute pressée, elle aussi, d'aller rejoindre son amoureux. Isabelle n'avait donc pas à s'en faire.

Après avoir acheté un champagne californien à la SAQ jouxtant son lieu de travail, Isabelle se rendit à sa voiture, qu'elle fit démarrer en appuyant sur la commande à distance. Cette action était nécessaire étant donné le froid glacial qui régnait en cette journée où le soleil n'avait pas brillé une seule seconde. Ensuite, la jeune femme retira les quelques centimètres de neige qui s'étaient accumulés sur sa voiture. Elle se réjouit à la pensée que, dans quelques minutes à peine, elle serait enfin assise sur le siège chauffant de son véhicule. Isabelle se souvint du bonheur que lui avait procuré ce somptueux cadeau offert par Normand trois ans plus tôt, pour ses vingt-huit ans. Une mise en scène parfaitement orchestrée avait entouré la remise de ce présent. Ce matin-là, son *chum* lui avait demandé d'un air grognon d'aller acheter du café, car le pot était vide. Cela avait surpris Isabelle, elle s'assurait toujours que rien ne manque dans la maison. Elle se rappelait sa rogne de devoir sortir si tôt un samedi pour aller au Provigo du quartier. Au retour, quelle n'avait pas été sa surprise de voir, dans sa cour, un quatre-quatre CR-V Honda coiffé d'une énorme boucle blanche sur le toit. Un CR-V blanc flambant neuf juste pour elle !

Tout en se réchauffant sur le siège, Isabelle souriait en pensant à Normand et à sa grande générosité. Elle était bien avec cet homme solide, prévisible et rassurant.

Le trajet pour revenir chez elle à Longueuil-sur-le-Parc prenait habituellement une quinzaine de minutes. Mais ce soir-là, à cause de la circulation dense générée par les rues enneigées, cela prit deux fois plus de temps.

En arrivant chez elle, nerveuse à cause de son retard, Isabelle se dépêcha d'accrocher son manteau dans l'entrée, d'enlever ses bottes, de glisser ses pieds dans des chaussons qu'elle avait achetés récemment. Puis, elle se rua dans la cuisine. Elle mit au four les lasagnes, préparées la veille, et rangea le champagne au frais. Isabelle se précipita ensuite sous la douche, à l'étage, pour être fin prête à l'arrivée de Normand. Celui-ci savait évidemment que c'était la Saint-Valentin, et, en prévision de cette soirée exceptionnelle, il quitterait tôt la brasserie.

Isabelle l'attendait vers dix-neuf heures. Voulant être parfaite pour son homme, Isabelle se pomponna plus qu'à l'accoutumée. Et ce soir, elle porterait sa flamboyante robe de satin rouge, une folie hors de prix achetée l'année précédente, dans une immense boutique du DIX30 où l'on trouvait des merveilles d'articles soldés.

Lorsque Isabelle descendit au rez-de-chaussée, elle se sentait très belle et attirante. À trente et un ans, elle se trouvait au faîte de sa beauté. Elle fut agréablement surprise par la bonne odeur des lasagnes qui avait envahi les pièces du bas. Sans trop se presser, elle dressa la table, alluma les bougies et prépara une salade pour accompagner le plat principal. Au moment de préparer une délicieuse vinaigrette au vin blanc et au miel, elle prit soin de mettre un tablier pour éviter de tacher sa robe, car celle-ci exigeait un nettoyage à sec. Ensuite, pour créer de l'ambiance, elle ouvrit la radio et syntonisa Rouge FM. Une programmation spéciale de musique douce et langoureuse pour les amoureux jouait. La première chanson qu'Isabelle entendit en fut une de la grande Céline Dion, qu'elle aimait depuis son enfance, surtout à cause de son histoire rappelant celle d'un conte de fées. Isabelle alluma le foyer au propane. Ce dernier ne possédait pas le cachet d'un vrai feu de bois crépitant dans l'âtre, mais il créait malgré tout un décor des plus chaleureux évoquant la sensualité. Au moment de la construction de la maison, la loi ne permettait déjà plus d'avoir un vrai foyer.

Isabelle regarda l'horloge du salon, une grosse pendule achetée à un prix dérisoire, qui attirait l'œil. Il était dix-neuf heures. Isabelle était soulagée que tout soit prêt et, en même temps, très fébrile en attendant Normand. Les minutes passèrent, semblant interminables à ses yeux. Mais que faisait donc son *chum* ? À dix-neuf heures trente, elle commença à se demander s'il n'avait pas eu un pépin. Elle ne paniqua pas, pensant qu'il était pris dans la circulation à cause du mauvais temps. Elle décida de ne pas lui téléphoner. Normand aurait senti son impatience à son ton. À vingt heures, anxieuse, Isabelle se mit à douter ; et la mauvaise humeur l'envahit. Était-il possible que son conjoint ait oublié la Saint-Valentin ? Cela lui semblait inimaginable. Elle ne savait pas quoi faire, déchirée entre l'inquiétude et le mécontentement. Elle refusait de s'abaisser à le contacter. Elle ne croyait pas que Normand avait eu un accident ; il avait bêtement oublié cette soirée si importante.

À vingt heures quinze, au sommet de la colère, Isabelle ouvrit la bouteille de

champagne.

Puis, elle fondit en larmes.

2

Normand Fortier s'estimait comblé par la vie. Bien en vue dans le Vieux-Longueuil, sa brasserie sportive (qui disposait d'une grande terrasse et d'un stationnement adjacent) fonctionnait à plein régime. Il l'avait acquise au début de ses amours avec Isabelle. Leur couple s'était rapidement soudé. Cinq ans plus tôt, voyant que cette relation pourrait durer toute la vie, Normand avait fait construire une maison dans le chic quartier de Longueuil-sur-le-Parc. Mais pour lui, ce qui comptait plus que tout, c'était sa blonde : Isabelle Desbiens, une brune énergique aux yeux noisette, avec qui il vivait depuis une décennie.

Pendant qu'il buvait son café à l'une des tables de son commerce, à cette heure où l'endroit était pratiquement désert, Normand se disait que ce 14 février était une journée bien spéciale. Non seulement cela tombait un jeudi, jour de paie pour beaucoup de ses clients (par conséquent, une soirée toujours occupée), mais ce soir, les Canadiens de Montréal affronteraient leurs éternels rivaux, les Bruins de Boston. Ces rencontres sportives ne manquaient jamais d'attirer des partisans en liesse qui consommaient un grand nombre de bières et d'ailles de poulet, de nachos et autres entrées chaudes. Ensuite, ils prenaient de vrais repas : steaks, saucisses ou pâtes, et des desserts. Normand commandait ces derniers à la pâtisserie Chez Raymond, rue Saint-Charles (une des pâtisseries les plus élégantes de la Rive-Sud). En ce 14 février, les affaires seraient excellentes.

Normand regarda par la fenêtre les flocons qui tombaient abondamment. Il espérait que cette amorce de tempête cesserait afin que le temps ne nuise pas à la conjoncture parfaite de la soirée. Le téléphone sonna. Après trois coups, Mélanie Hudon (la serveuse en chef et gérante) répondit. Très soignée de sa personne, Mélanie, quarante-deux ans, était extrêmement séduisante. Elle dégageait un petit quelque chose d'irrésistible. Blonde platine, visage de *top model* insolent, ongles longs aux teintes flamboyantes et toujours impeccablement manucurés, cette femme sublime incitait la clientèle à majorité masculine à consommer davantage. Bien entendu, sa poitrine généreuse moulée dans des hauts seyants (dont la couleur était toujours assortie à celle de ses ongles) contribuait grandement à l'essor des ventes.

— Patron, on te demande au téléphone, lança Mélanie d'une voix professionnelle.

— Prends le message, je suis occupé, répondit platement Normand qui avait horreur d'être dérangé lorsqu'il sirotait son café.

— C'est Sergio, précisa-t-elle en plaçant sa main devant le microphone pour empêcher l'appelant de l'entendre.

— Le fameux Sergio ?

— Oui.

L'homme en question n'était nul autre que Sergio Fioresi, l'ancien leader du légendaire groupe Heptadium. De temps à autre, il passait la soirée à la brasserie avec son bon ami, le comédien Lucien Picard. Ils étaient sans doute les plus illustres résidents du Vieux-Longueuil et, hors de tout doute, les plus célèbres clients de Normand. Les deux vedettes occupaient toujours la même table, celle-ci se trouvait dans la petite alcôve pourvue d'un téléviseur et de confortables banquettes de cuir grenat. Dans ce coin isolé de l'établissement, Sergio et Lucien regardaient le match en toute quiétude sans être dérangés par des clients voulant obtenir des autographes. C'était Sergio Fioresi qui appelait à l'heure du dîner pour réserver sa table fétiche pour dix-huit heures trente. Son ami et lui avaient amplement le temps de déguster un bon repas avant de regarder le match. *Ce soir, ce sera la totale !* pensa Normand en se frottant les mains de satisfaction.

Sa montre-bracelet Calvin Klein (un rare cadeau somptueux d'Isabelle, qui avait plutôt l'habitude de lui acheter des babioles) indiquait dix-sept heures. Son meilleur copain, Richard, ne devrait plus tarder, comme à son habitude. Normand avait connu Richard Bellerose vingt-cinq ans plus tôt ; il venait d'être embauché comme vendeur chez Brault & Martineau. Richard, qui était un peu plus âgé que lui (il avait aujourd'hui quarante-neuf ans), était le gérant des ventes dans le service de l'électronique. Normand avait travaillé presque huit mois dans ce commerce, ce qui lui avait amplement suffi pour se lier d'amitié avec ce boute-en-train. Corpulent et presque chauve, mais à la bonne figure réjouie, Richard travaillait toujours dans le même magasin, mais désormais il était gérant du « blanc », comme il disait. Dans le jargon du milieu, le « blanc » désignait les appareils électroménagers. Tous les jeudis, donc, Richard finissait de travailler tôt et venait souper à la brasserie de son vieil ami.

Comme de coutume, dès l'arrivée de Richard, ce dernier et Normand s'installèrent à l'une des tables avec banquettes de cuir, devant le comptoir. De

cette façon, le patron restait près de l'action qui, pendant le cinq à sept, ne manquait pas près du bar. Rien n'échappait à son œil de faucon. Si la barmaid tardait à servir un client, Normand lui lançait un regard sans équivoque. C'était la même chose lorsque la cloche du cuisinier sonnait à la lucarne. Il s'impatientait si une serveuse ne se précipitait pas aussitôt pour récupérer le plat. Ce comportement autoritaire ne dérangeait pas Richard Bellerose. Celui-ci, qui avait l'habitude de côtoyer son ami sur son lieu de travail, savait que Normand se détendait lorsqu'il était avec sa conjointe ou des amis. Par ailleurs, il éprouvait un sentiment de protection envers Normand, qui avait cinq ans de moins que lui et qui, jadis, avait été son employé.

Normand demanda à Mélanie de leur servir des entrecôtes avec pommes de terre au four et légumes grillés. Et surtout, qu'elle n'oublie pas les petits pains à l'ail ! Normand n'avait pas besoin de demander à son compagnon ce qu'il voulait, car Richard mangeait toujours la même chose. Comme d'habitude, une bouteille de cabernet-sauvignon de la Californie accompagnerait le copieux repas.

— Ça va être tout un match ce soir, déclara Richard avec feu. Les Canadiens vont vouloir se racheter pour la dégelée qu'ils ont subie à Boston en janvier.

— Ouais, sans doute, du moins, on l'espère, commenta Normand distraitement.

Ses pensées étaient davantage tournées vers les profits que la partie de hockey lui permettrait de faire, plutôt que sur l'engouement pour le sport national des Québécois. Il suivait le hockey parce que son milieu social l'y obligeait, mais ce sport ne le captivait pas. Sa passion à lui, c'était le golf. Il aimait autant jouer que regarder des tournois internationaux à la télé. Mais peu importe : lorsque les Canadiens gagnaient, le chiffre d'affaires de l'établissement grimpait en flèche, ce dont Normand se félicitait. Les soirs où le jeu était rude et ponctué de bagarres, les ventes se multipliaient.

Après avoir mangé avec appétit et vidé la bouteille de vin, les deux amis libérèrent leur table. Celle-ci devait être dressée pour recevoir d'autres clients ; en effet, ces derniers commençaient à investir la brasserie en prévision du match. Richard s'installa sur un tabouret du comptoir avec d'autres habitués, dont un retraité, Raynald, qui traînait souvent dans les parages. Normand, pour sa part, veilla à ce que tout se déroule en bon ordre en ce 14 février.

La soirée fut très réussie et le match s'avéra captivant, car les rebondissements s'y succédèrent. Les clients célébrèrent la victoire de leur club en saluant bruyamment les arrêts spectaculaires du gardien Carey Price. Tous les employés travaillèrent avec efficacité. Normand était heureux ; la soirée s'était avérée la plus lucrative depuis le *party* du Nouvel An.

Peu à peu, autour de onze heures, l'ambiance se calma et les clients s'en allèrent, jusqu'au dernier. Normand s'assit aux côtés de Richard sur un tabouret, au bar. Mélanie rangeait derrière le comptoir. Les heures passées à travailler ne semblaient en rien altérer son énergie.

Éméché à cause des bières qu'il avait avalées pendant le match, Richard s'écria :

— En tout cas, l'avantage d'être redevenu célibataire, c'est que je peux regarder une bonne *game* de hockey à la brasserie de mon *chum*, un soir de Saint-Valentin !

Normand fixa son ami, les yeux exorbités. Son cœur battait à tout rompre.

— Quoi ? s'exclama-t-il en s'étouffant presque. La Saint-Valentin ?

— Ben voyons, patron ! intervint Mélanie. Ne m'as-tu pas déjà dit que tu avais commencé à sortir avec Isabelle un soir de Saint-Valentin ?

— Ah ben maudit ! grogna Normand.

Conscient d'avoir gravement gaffé, il craignait la réaction d'Isabelle. La pénible réalité lui sautait en pleine figure. Pendant le trajet vers la maison, il lui faudrait trouver une explication valable afin de se faire pardonner son lamentable oubli.

Dieu seul savait dans quel état serait sa blonde après une telle bévue de sa part.

Normand partit la tête basse, très inquiet.

3

Après une journée au cours de laquelle la tempête avait menacé, les quelques rares flocons de neige qui tombaient dans la nuit bleue et étoilée donnaient un aspect féérique à la soirée glaciale de ce 14 février. Mais le spectacle hivernal n'émouvait pas Normand. Au volant de son VUS Mercedes, il se préoccupait d'Isabelle qui, il en était sûr, l'avait probablement attendu une partie de la soirée en prévision de fêter la Saint-Valentin. Connaissant le caractère fougueux et émotif de sa conjointe, Normand ne doutait pas que l'attente, doublée d'une grande déception, s'était transformée en rage et en pleurs. En cette soirée spéciale dont il aurait dû se souvenir, Normand s'en voulait de n'avoir pensé qu'à ses affaires et de s'être laissé prendre par la frénésie envahissant sa brasserie lors des matchs de hockey importants. Du coup, il en avait oublié la Saint-Valentin et aussi, plus important et inexcusable, l'anniversaire de son couple.

Il était près de minuit lorsque Normand se stationna devant son garage. Étrangement, il n'y avait aucune lumière dans la maison. Il entra, déterminé à s'expliquer avec Isabelle, à trouver les mots qui aideraient celle-ci à lui pardonner son oubli. Il enleva ses bottes d'hiver et déposa son manteau sur le banc de l'entrée, ne prenant pas le temps de le ranger sur un cintre dans la garde-robe, comme Isabelle le lui demandait fréquemment. Il escalada deux par deux l'escalier qui menait à l'étage. Un rayon de lumière filtrait sous la porte de la chambre. De toute évidence, Isabelle ne dormait pas. Normand espérait que sa stupide bourde serait vite oubliée. Il lui suffirait de reconforter Isabelle en usant de paroles apaisantes et en la prenant dans ses bras. Lorsqu'il tenta d'ouvrir la porte de la chambre, il constata avec stupeur que celle-ci était verrouillée. Décontenancé, il frappa en disant d'une voix mielleuse :

— Chérie, ouvre, c'est moi.

Aussitôt, Normand entendit du bruit dans la chambre, comme si Isabelle avait déposé un livre sur sa table de chevet. Cependant, aucune réponse ne lui parvint. Il frappa de nouveau et insista :

— Je t'en prie, ouvre-moi. Je suis désolé ! C'était une grosse soirée de match, et un jeudi en plus. J'ai complètement oublié notre anniversaire de couple. Laisse-moi te consoler, ma douce.

— Tu ne peux pas me consoler, Normand ! hurla-t-elle. J’ai déjà pleuré toutes les larmes de mon corps !

L’oreille collée contre la porte, Normand se demandait comment réagir lorsque Isabelle siffla :

— Fous-moi la paix, je ne veux pas te voir !

Elle semblait furieuse, mais Normand n’avait pas l’intention d’abandonner. Il refusait que sa conjointe et lui s’endorment sur ce malentendu.

— Laisse-moi t’expliquer, Isabelle, s’il te plaît, implora-t-il.

Le silence qui suivit lui donna quelque espoir. Mais celui-ci fut vite déçu, car Isabelle glapit :

— Installe-toi dans la chambre d’amis, Normand. Pas question que nous dormions ensemble ce soir !

Le ton d’Isabelle était sans réplique. Normand se dit qu’il avait intérêt à battre en retraite. Il aurait préféré retrouver son Isabelle triste, fragile, en larmes ; ainsi, il aurait pu la consoler. Mais il n’y avait rien à faire lorsqu’elle était en colère. Il descendit donc à la cuisine pour réfléchir à la situation, en attendant de faire une autre tentative un peu plus tard. Il gardait confiance. Tôt ou tard, Isabelle finirait bien par céder devant sa gentillesse et elle retrouverait la raison. Se disputait-on pour la Saint-Valentin ? À bien y réfléchir, c’était puéril. Mais Normand songea qu’il avait quarante-quatre ans, et Isabelle trente et un. Une génération les séparait.

Pendant ce temps, Isabelle bouillait de rage. Assise sur son lit, elle luttait contre un mal de tête. La bouteille de champagne qu’elle avait bue en attendant Normand avait contribué à exacerber sa colère et ses malaises physiques. Ce n’était pas la première fois que Normand oubliait leur anniversaire. La dernière fois, c’était deux ans plus tôt... Non ! Plutôt trois ans, soit l’année où il lui avait acheté son Honda CR-V. Ce cadeau avait représenté une façon de se faire pardonner. Mais Isabelle devait reconnaître qu’une des grandes qualités de son homme, c’était la générosité. Mais cette fois-ci, elle ne se laisserait pas amadouer par un somptueux présent – un prix de consolation ! Ressassant de sombres pensées, elle s’interrogeait. Comment excuser Normand quand il se comportait d’une façon aussi odieuse ? Comment pouvait-on oublier la Saint-Valentin, qui marquait de surcroît un anniversaire important ? Franchement !

Normand l'aimait-il vraiment ? Après dix ans, leur couple était-il engagé dans cette routine qui tue l'amour et contre laquelle il n'y a rien à faire ? La passion existait-elle encore entre eux ? Depuis quelque temps, ils savaient d'avance que, le dimanche en fin d'après-midi, ils feraient l'amour car Normand, toute la semaine, arrivait exténué à la maison et s'effondrait devant la télé. Ils en profitaient donc pour se retrouver le dimanche, d'autant plus que le lundi, ils avaient congé tous les deux.

Mais il y avait autre chose : depuis un certain temps déjà, Isabelle voulait avoir un bébé. Ce n'était pas un simple désir, mais plutôt un puissant instinct qui fleurissait en elle. Cependant, elle contrôlait cette envie, sachant que Normand s'était toujours montré rébarbatif à l'idée d'avoir un enfant. Il s'assurait toujours qu'elle prenne correctement ses contraceptifs. Pourquoi avait-il peur de devenir père ? D'où venait cette crainte ? Même la grande différence d'âge entre eux n'expliquait pas tout. Isabelle croyait que dans la quarantaine, un homme pouvait vouloir fonder une famille. Au début de leur union, Isabelle comprenait cette réticence, surtout que leurs moyens financiers contrecarraient ce projet. Puis, après que Normand avait ouvert la brasserie, la question du bébé n'était pas envisageable non plus. Le couple avait dû se serrer la ceinture pour assurer le bon fonctionnement du commerce. Normand était bien résolu à faire de sa brasserie un succès, et dans ce but, il ne comptait pas ses heures. Heureusement, il avait réussi. Mais aujourd'hui, qu'est-ce qui pourrait les empêcher de devenir parents ?

Au fur et à mesure que les pensées défilaient dans son esprit, Isabelle sentait sa colère diminuer. Elle souriait même en pensant à Normand, un homme si vaillant. Il avait travaillé tellement fort pour réussir. Et tout ce temps-là, elle n'avait manqué de rien. Depuis trois ans, dans le Vieux-Longueuil, la brasserie Chez Normand était devenue le lieu de rencontre des amateurs de sports retransmis à la télévision, surtout le hockey. Et même un des endroits de prédilection de célébrités comme Sergio Fioresi et Lucien Picard, et d'autres encore – des directeurs d'agences immobilières, des médecins spécialistes, des gérants de commerces importants des environs. Son conjoint passait beaucoup de temps sur place à veiller au grain, mais les revenus que rapportait l'endroit atténuaient l'ennui généré par les longs moments à l'attendre. Avant, il aurait été impensable de faire un voyage dans le Sud en amoureux. Mais depuis trois ans, au début du mois de janvier, Normand et elle passaient une semaine dans un

tout-inclus. La première fois, ils étaient allés à Varadero, à Cuba. Ce voyage leur avait fait un grand bien après une année surchargée sur le plan du travail. Lors de ce séjour agréable, ils avaient rencontré Josée et Sylvain, domiciliés à Candiac. Depuis, les deux couples avaient pris l'habitude de partir ensemble en vacances au mois de janvier. Une autre année, ils avaient visité la République dominicaine. Toutefois, Isabelle avait moins aimé cette destination soleil, car elle avait attrapé une tourista au début de la semaine, ce qui avait gâché ses vacances malgré les attentions prodiguées par Normand. Le mois précédent, les deux couples d'amis avaient passé une semaine merveilleuse dans un hôtel quatre étoiles à Riviera Maya, au Mexique. Il s'agissait du plus beau voyage d'Isabelle. La plage au fin sable blanc et la mer émeraude étaient magnifiques. Le luxe des installations du groupe hôtelier avait enchanté la jeune femme. La nourriture servie était de qualité supérieure, et chaque jour les buffets offraient des mets variés. Les cocktails rivalisaient de couleurs exotiques et de saveurs fruitées. Quels beaux moments passés entre amis qui s'entendaient de mieux en mieux !

Isabelle se contraignit à délaisser tous ces agréables souvenirs. En effet, elle ne devait pas oublier sa colère contre Normand. Cette fois, elle ne se laisserait pas bernier par un cadeau, aussi beau soit-il. Le prix à payer serait beaucoup plus élevé et elle annoncerait ses couleurs à la première occasion : elle *voulait* un bébé.

4

En ce matin du 15 février, après une nuit agitée, Isabelle s'éclipsa en vitesse de la maison, sans faire de bruit et sans prendre le temps de boire un café. Elle voulait éviter que Normand se réveille et lui fasse son numéro d'homme repent. Elle n'avait vraiment pas la tête à subir un tel spectacle. Étant donné qu'elle n'avait pas déjeuné, elle s'arrêta au Tim Hortons. Elle mangea de bon appétit, ce qui la surprit étant donné sa mauvaise humeur, tout en feuilletant distraitement le *Journal de Montréal*. Sa décevante Saint-Valentin ne quittait pas ses pensées. Son téléphone cellulaire sonna. C'était Normand qui l'appelait. Isabelle hésita, puis elle trancha : elle décida que son *chum* ne méritait que son silence, après ce qu'il lui avait fait. Depuis dix ans qu'elle vivait avec lui, elle avait appris à le connaître. Par conséquent, elle savait que les choses rentreraient dans l'ordre d'ici quelques jours. Cependant, Isabelle avait la ferme intention de lui faire connaître son mécontentement et d'avoir une sérieuse discussion avec lui. Il était temps de mettre les points sur les i et les barres sur les t, comme le disait l'expression. L'occasion était idéale puisque son homme avait un genou au sol et qu'il n'hésiterait pas à accepter des compromis pour rentrer dans ses bonnes grâces. Isabelle soupira ; les hommes étaient si faibles et prévisibles. Tôt ou tard, avec eux, c'était l'ennui garanti. Elle s'interrogea : dans ce cas, pourquoi tant de femmes faisaient-elles un drame parce qu'elles étaient célibataires ?

À dix heures, Isabelle arriva au salon de coiffure. Au même moment, Micheline, sa patronne, déverrouillait la porte coulissante qui donnait sur une des allées du Mail Champlain. Aujourd'hui, le lendemain de la fête des amoureux, la clientèle serait moins nombreuse dans le centre commercial. En cette journée tranquille, les affaires seraient moins bonnes pour tout le monde.

— Salut, Micheline, tu vas bien ? s'informa Isabelle machinalement.

— Oui, super ! lança la femme en souriant. Aussi bien que ça peut aller après une soirée romantique avec son *chum*. Et toi, ma belle, ça va ?

— Euh... oui, oui..., bafouilla-t-elle, refusant d'étaler ses états d'âme à sa patronne.

Le téléphone d'Isabelle sonna. La jeune femme vérifia la provenance de l'appel. Décidément, Normand insistait. Elle ne répondit pas, secrètement

heureuse qu'il lui manifeste autant d'intérêt, même si celui-ci provenait de son inquiétude. Cinq minutes plus tard, Jorge arriva. Il était d'une humeur splendide. De toute évidence, sa soirée en amoureux avec son *chum* s'était bien déroulée. Mathieu, son copain, était charmant. Ce Québécois de souche avait trouvé en Jorge son *latin lover*. Cependant, Isabelle doutait de la répartition des rôles dans ce couple d'homosexuels dans la jeune quarantaine. Elle avait plutôt le sentiment que Mathieu jouait le rôle dominant dans la relation. Les quelques fois où Isabelle l'avait rencontré, le jeune homme avait semblé mal à l'aise devant les marques d'affection que lui prodiguait Jorge au grand jour, sans aucune retenue. Mathieu donnait l'impression d'avoir honte de son orientation sexuelle. D'ailleurs, il vivait le plus discrètement possible sa relation amoureuse.

— Allô, ma belle Isabelle, la salua Jorge en lui faisant la bise.

— Salut, dit-elle sur un ton un peu las.

— ¡ *Dios mío* ! s'écria le coiffeur en haussant les sourcils. Qu'est-ce qui se passe, ma petite reine ? Tu as l'air déçue. Raconte-moi tout !

Il n'y avait aucun client dans le salon, et Micheline était partie faire un dépôt à la banque. Isabelle décida de se confier. Elle savait que Jorge l'écouterait attentivement et trouverait les mots pour la reconforter. Heureusement, Micheline n'était pas près de revenir. Comme à son habitude, après son passage au guichet, elle ne reviendrait que dans le milieu de l'après-midi pour vérifier si tout se passait bien et s'enfermerait dans son bureau, à l'arrière du salon.

Isabelle commença son récit au moment de son départ du travail, la veille. Elle décrivit son excitation en attendant l'arrivée de Normand : l'odeur délicieuse des lasagnes qui flottait dans l'air, la bouteille de champagne dans le seau à glace avec les flûtes attendant d'être remplies, la petite musique douce qu'elle avait syntonisée à la radio et le soin qu'elle avait apporté à sa tenue. L'attente avait été longue et frustrante, reconnut Isabelle. Cette dernière confessa qu'elle s'était enivrée au champagne en pleurant à chaudes larmes. L'alcool avait éclaboussé sa belle robe rouge. Un vrai gâchis. Ensuite, sa peine avait cédé la place à la colère. Sa fureur avait culminé pendant la querelle avec Normand, lorsqu'il avait frappé à la porte de leur chambre à une heure indue. À minuit ! Un soir de Saint-Valentin ! Isabelle acheva ses confidences en avouant que ce matin, elle avait fui de chez elle avant le réveil de son conjoint, endormi sur le divan du salon.

— *Pobrecita...*, fit Jorge avec sollicitude. Je comprends ta déception. Mais que veux-tu, ma belle ? Ils sont comme ça, les hommes.

— Non, pas tous ! répliqua aussitôt Isabelle avec vivacité, même si elle croyait que Normand, à cause de son comportement blessant, manquait de sensibilité à son égard.

— Oui ma chérie, insista-t-il. À un moment ou à un autre, ils sont tous comme ça. Ils tiennent les femmes pour acquis ! Je suis certain que ton conjoint a été pris par ses affaires à la brasserie, et qu'il a tout simplement oublié qu'il s'agissait d'une soirée importante..., surtout pour toi. Mais, ma petite reine, c'est évident qu'il t'aime. N'en doute pas.

Malgré son cœur affligé, Isabelle reprit espoir. Les paroles de Jorge étaient rassurantes. Après tout, il n'avait pas tort en disant que Normand l'aimait. Elle n'avait jamais mis en doute les sentiments de son *chum* à son égard. Toutefois, la soirée l'avait extrêmement déçue. Celle-ci aurait dû mener à un magnifique feu d'artifice d'amour et de renouvellement des vœux, mais hélas, elle ne lui avait réservé qu'un déprimant pétard mouillé.

Le téléphone sonna. Isabelle répondit sans attendre, croyant qu'il s'agissait d'une cliente. Mais non ! C'était son amie Josée, qu'elle avait connue à Cuba, quelques années plus tôt, avec son mari, alors que Normand et elles séjournaient pour la première fois dans cette île agréable. Très animée, Josée raconta qu'elle avait congé aujourd'hui, elle qui travaillait au Centre dentaire Belles Dents à Brossard, en qualité d'assistante dentaire. Au départ, Josée appelait pour prendre des nouvelles. Mais, constatant l'état d'Isabelle, elle décida d'aller se faire faire une mise en plis au Mail Champlain. Elle annonça à Isabelle qu'elle serait là dans une demi-heure.

En raccrochant, Isabelle soupira ; elle regrettait de s'être confiée à sa copine. Il lui faudrait ressasser son histoire avec cette dernière. Tout ce négativisme allait à l'encontre de son attitude dynamique habituelle.

Josée ne tarda pas à arriver. Comme d'habitude, la jeune femme de trente-cinq ans, mère de deux enfants, était tirée à quatre épingles. Elle se faisait un point d'honneur de toujours être impeccable et vêtue à la dernière mode. Elle achetait tout en solde. Sa garde-robe débordait. Pendant qu'Isabelle la coiffait, après lui avoir proposé une nouvelle teinte pour ses mèches, Jorge feignait de lire une

revue de mode. Il ne voulait rien perdre de la conversation.

— Ne t'en fais pas, Isabelle, affirma Josée d'un air entendu. Ils sont tous pareils, les hommes. Tôt ou tard, ils nous déçoivent. Mais bon, on s'habitue.

Néanmoins, elle ajouta que le récit d'Isabelle se révélait presque choquant.

— J'ai l'impression d'être la seule à qui ce malheur est arrivé hier soir, se plaignit Isabelle qui était encore fâchée contre Normand.

— C'est juste une impression, certainement pas la réalité ! déclara Josée. Je suis certaine qu'il y a plusieurs femmes éplorées aujourd'hui. Les hommes peuvent être tellement plates... Mais pour te consoler, pense à toutes celles qui meurent d'envie d'avoir un *chum* et qui sont célibataires. Toi, au moins, quelqu'un t'aime.

— Et toi ? s'enquit Isabelle, curieuse de savoir si son amie avait été plus chanceuse qu'elle. Sylvain t'avait préparé une soirée romantique, n'est-ce pas ?

Josée haussa les épaules en grimaçant.

— Si tu trouves ça romantique que ton *chum*, en revenant du travail, rapporte deux quarts cuisses de chez Saint-Hubert et une bouteille de mousseux hongrois, oui, on peut appeler ça une belle Saint-Valentin.

— Ah bon ! s'exclama Isabelle, surprise. Je croyais que Sylvain aurait mieux fait les choses...

L'air boudeur, Josée dit :

— En plus, il s'est imaginé qu'avec ça, il obtiendrait mes faveurs entre deux périodes du match des Canadiens contre Boston. J'aime Sylvain, c'est clair. C'est un excellent père qui a compris dès le premier jour mon désir d'enfant. Mais d'après moi, les hommes ne pensent qu'au sexe et à l'argent. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

— Alors, vous avez passé la soirée à écouter le hockey ?

— Non ! Je lui ai dit qu'il voulait monter dans la chambre, il devait oublier la *game*. Les choix, ça existe.

— Il a fermé la télé ?

— Oui, mais il a hésité...

Josée soupira avant de poursuivre :

— Il ne faut pas prendre ça au premier degré, ma belle. Les hommes ne sont pas tous des salauds pour autant. C'est juste que les femmes et eux ne sont pas souvent sur la même longueur d'onde. Surtout à la Saint-Valentin, ça a l'air !

Toutefois, le discours de Josée n'apaisa pas Isabelle. Elle en voulait toujours à Normand et, en plus, elle venait d'apprendre un aspect consternant de la vie de son amie. Seul Jorge était heureux en amour. Un sur trois ; triste statistique...

Isabelle finit de coiffer son amie. Elle s'appliqua particulièrement, car cela lui permettait d'ordonner ses idées et ses émotions. Lorsqu'elle éteignit le sèche-cheveux, elle avait pris une résolution : elle exigerait que Normand respecte ses désirs. Point à la ligne.

5

Normand fut réveillé en sursaut quand sa femme démarra sa voiture en trombe, ce qui témoignait de la mauvaise humeur d'Isabelle. Le temps de se lever du divan où il avait dormi et de se rendre à la grande fenêtre du salon, Isabelle avait déjà tourné le coin de la rue. Il neigeait à plein ciel et le temps était sombre. Normand bâilla avant de tenter de rassembler ses souvenirs. La veille, après l'altercation avec sa conjointe devant la porte verrouillée de leur chambre, il était redescendu dans la cuisine, avait réchauffé une assiette de lasagnes au four micro-ondes et avait englouti son repas. Ensuite, bien déterminé à régler le différend avec sa douce, il s'était versé un verre de rhum ambré, espérant que l'alcool lui donnerait du courage. Cependant, le premier verre n'avait pas suffi. Aussi s'en était-il servi un autre avant de s'asseoir confortablement sur le divan. Il avait avalé d'une traite le délicieux liquide. Il était sûrement très fatigué, car il n'avait pas souvenir de s'être allongé. Et là, c'était déjà le matin... Il s'était réveillé après une nuit sans rêve.

Déçu, Normand aurait aimé discuter avec Isabelle afin que l'ambiance revienne à la normale avant qu'elle parte travailler. Sa déception monta d'un cran lorsqu'il lui téléphona quinze minutes plus tard sur son cellulaire et qu'elle ne répondit pas. Il se reconforta en songeant qu'Isabelle était sûrement au volant et ne pouvait prendre l'appel. Nerveux malgré tout, il recomposa son numéro à dix heures dix, sachant qu'elle se trouvait maintenant au salon de coiffure. Toujours pas de réponse... Normand grogna devant l'évidence : Isabelle refusait de lui parler. Cela signifiait qu'elle lui gardait rancune pour sa gaffe. L'homme jura de dépit entre ses dents.

Il se mit à arpenter le salon comme un lion en cage. Agacé, il soupirait à intervalles réguliers. Pourquoi était-ce toujours si compliqué avec les femmes ? À part son oubli de la veille, il s'était toujours montré très généreux avec Isabelle ; il la gâtait sans compter. Une chose était claire : la situation présente commandait un coup d'éclat, la seule manière de résoudre le problème. Il téléphona à la brasserie pour parler à sa serveuse et gérante Mélanie – *la sulfureuse Mélanie*, pensa-t-il fugacement, ne se sentant pas du tout coupable d'apprécier la beauté et le *sex-appeal* d'une autre femme que la sienne. Normand la prévint qu'il ne se présenterait pas à la brasserie avant vingt-trois heures, heure de fermeture de l'établissement. Il comprit, au ton calme de Mélanie, que

cela ne causait aucun problème.

Dans le salon, Normand recommença à se promener de long en large. Devait-il téléphoner à son ami Sylvain pour discuter de la situation ? Après réflexion, il jugea que ce n'était pas une bonne idée. Il trouverait humiliant d'aborder ce sujet avec lui. De plus, Sylvain en glisserait certainement un mot à Josée, sa femme, qui était très proche d'Isabelle. La solution était simple : il ne pouvait parler qu'à son copain Richard. Tous deux se connaissaient depuis longtemps. Un bon gars, Richard était simple, très sensé et discret. Par ailleurs, ce dernier avait vécu un épisode difficile et humiliant lorsque sa femme l'avait quitté, quelques années plus tôt. Lors de la séparation, Normand avait soutenu son ami, qui n'en menait pas large. Il se souvint d'une fois en particulier où Richard, pourtant de nature enjouée, s'était mis à pleurer à chaudes larmes en évoquant le départ de sa femme, partie avec un autre. Le pauvre homme était démoli. En guise de consolation, Normand lui avait tapoté l'épaule. Au fil du temps, Richard avait retrouvé le sourire et la joie de vivre.

Après deux sonneries, Richard répondit d'une voix pleine d'entrain. Puisqu'il ne commençait le boulot qu'à treize heures, les deux compagnons convinrent de déjeuner ensemble dans un restaurant près du Brault & Martineau où Richard travaillait, sur le boulevard Taschereau.

Une fois sur place, les hommes commandèrent un copieux déjeuner. Pendant qu'ils attendaient leurs œufs tournés bacon, ils échangeaient des banalités en sirotant un café. Mais bientôt, Richard lança le bal :

— Que se passe-t-il, Normand ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Ta blonde t'a fait une scène parce que tu as oublié la Saint-Valentin, c'est ça ?

— C'était aussi notre dixième anniversaire de couple, grogna Normand, l'air accablé. Je crois que c'est surtout cet oubli-là qui a blessé Isabelle.

Richard lui adressa un sourire moqueur. Puis, il se racla la gorge avant de poursuivre :

— Ça me surprend que tu n'aies pas réussi à l'amadouer avec une quelconque promesse ! Tu ramollis, mon vieux. Tu n'as tout de même pas manqué le *party* du jour de l'An !

Richard se montrait au-dessus de ses affaires avec son air supérieur. Normand en ressentit de l'agacement, même s'il savait que son copain était un bon gars.

Décidé à vider son sac, il déclara :

— Hier soir, à mon retour, Isabelle était enfermée dans notre chambre. Elle m'a ordonné de la laisser tranquille. Te rends-tu compte ? Je suis descendu pour manger un morceau. Ce matin, quand j'ai ouvert les yeux, j'étais couché sur le divan et Isabelle avait déjà foutu le camp ! C'est d'ailleurs le bruit de son véhicule quittant la cour qui m'a réveillé.

— Tu devais être bien fatigué pour t'endormir dans ces circonstances...

— J'avais pris une couple de verres de rhum, question de faire baisser la tension. Maudite affaire...

— Vous êtes-vous parlé plus tard ce matin ?

— Non ! ronchonna Normand. J'ai essayé de l'appeler deux fois sur son cellulaire, mais elle n'a pas répondu.

Il haussa les épaules en signe d'impuissance.

Shirley, la serveuse préférée de Richard, arriva avec les assiettes fumantes. Ce dernier s'attaqua à la nourriture aussitôt, tandis que Normand, lui, se contentait de fixer son plat. En peu de temps, Richard avala tout son repas ; pour sa part, son vis-à-vis ne prit que quelques bouchées avant de renoncer. *Décidément, cette histoire me coupe l'appétit*, songea Normand. Il se rabattit sur son café.

— Tu me donnes ton bacon, Normand ? demanda Richard, l'air gourmand.

L'air indifférent, l'autre acquiesça d'un signe de la tête. Quelques instants plus tard, la bouche pleine de bacon, Richard lança :

— Écoute, Normand, ne t'en fais pas avec ça. J'ai une idée.

— Quoi donc ? s'enquit-il avec intérêt.

— Les femmes aiment bien être gâtées. Il n'y a rien de mieux qu'un petit cadeau pour tout arranger. Plus la gaffe est grosse, plus le cadeau doit être somptueux.

— Je ne vais quand même pas lui acheter une autre voiture ! s'exclama Normand. Je n'ai même pas fini de payer le CR-V que je lui ai donné il y a trois ans parce que j'avais encore oublié ce maudit 14 février.

Les deux amis ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

— Maudite Saint-Valentin ! s'écria Richard en portant un toast avec sa tasse de café.

— Oui, maudite Saint-Valentin !

Après s'être calmés, les deux hommes reprirent leur discussion.

— Voilà mon idée, Normand : la solution se trouve de l'autre côté de la rue... chez Brault & Martineau ! J'ai en magasin un frigo en acier inoxydable muni d'un écran tactile donnant accès à toutes sortes de fonctions.

— Un écran tactile sur un frigo ? s'étonna Normand. Pourquoi donc ? C'est ridicule ! Qui voudrait acheter un tel appareil ?

En fin connaisseur de sa clientèle, Richard sourit.

— Qui ? Eh bien, une femme comme Isabelle, qui aime la technologie, le progrès, le luxe aussi... C'est certain qu'avec ce genre de cadeau, tu la toucherais droit au cœur.

— Ouais ! Pas fou, comme suggestion..., approuva Normand. C'est original, en plus.

Normand commençait à retrouver espoir et bonne humeur.

— Il se trouve que le modèle d'exposition est légèrement abîmé sur le côté, enchaîna Richard, heureux d'avoir convaincu son ami si rapidement. Le dommage ne paraîtra pas une fois que le frigo sera installé dans son compartiment. Je te le vendrais presque au prix coûtant. Une aubaine !

— Oui, mais quand même... Mon frigo actuel n'a pas plus de cinq ans et il fonctionne parfaitement.

Richard leva un doigt en signe de désapprobation.

— C'est faux, Normand. Ton frigo a au moins dix ans. Je le sais, car c'est moi qui te l'ai vendu.

— Déjà dix ans !

— Eh oui, mon homme ! Le temps passe vraiment vite. Mets ton vieux frigo dans le garage ; tu as de la place en masse. Tu t'en serviras pour garder ta bière. Ça nous évitera de déranger tout le temps Isabelle dans la cuisine quand on regarde le golf ou un match de hockey.

— Bonne idée ! approuva Normand. Appelle Shirley, pour qu'on paie la note, et allons voir ça.

Les deux amis étaient satisfaits de leur solution pour régler la crise de couple de Normand. Mais un léger doute effleura ce dernier. L'acquisition de ce réfrigérateur extraordinaire suffirait-elle pour amadouer Isabelle ? Il l'espérait de tout cœur.

6

L'achat du réfrigérateur se conclut rapidement. Normand avait une grande confiance en Richard. Au fil des ans, celui-ci lui avait vendu plusieurs appareils : un téléviseur plasma de quarante-deux pouces et, plus récemment, un autre téléviseur offrant la technologie 4K à écran DEL ; tous les électroménagers de sa maison de Longueuil-sur-le-Parc, parmi lesquels une laveuse et une sècheuse en acier inoxydable au fonctionnement parfaitement silencieux. Normand avait toujours grandement apprécié le service impeccable de son bon ami et la qualité de ses produits.

Cette fois, le réfrigérateur était un modèle Bosch dernier cri avec un congélateur-tiroir dans le bas et deux portes (dont une comportant un écran tactile). Le mastodonte avait fière allure ; il ressemblait à ceux qu'on pouvait admirer dans des magazines de décoration haut de gamme. Normand était content : Richard lui avait accordé une réduction de mille dollars à cause d'une égratignure sur le côté. Malgré tout, il avait dû déboursier deux mille dollars pour acquérir cette merveille de la technologie. Mais pour se racheter auprès d'Isabelle, il n'y avait pas de prix. Normand avait réglé la facture avec sa carte de crédit pour profiter du programme de celle-ci qui doublait la durée de garantie du produit.

Après cet achat dans lequel il fondait l'espoir de se réconcilier avec sa conjointe, Normand se dépêcha de revenir chez lui pour vider et nettoyer l'ancien réfrigérateur avant que les livreurs débarquent chez lui avec le nouvel appareil. Richard s'était assuré que les employés descendraient d'abord l'ancien réfrigérateur au sous-sol. Étant donné le temps froid régnant en ce 15 février (le mercure indiquait six degrés sous zéro), Normand déposa les denrées sur la terrasse fermée à laquelle on accédait par la porte-fenêtre de la cuisine. Tout en récurant l'appareil au Hertel, il sifflotait. Même si celui-ci, vidé de son contenu, avait l'air encore flambant neuf, Normand était heureux de son achat, non pas pour son plaisir personnel, mais parce que cela rendrait heureuse sa douce Isabelle. Il en convenait volontiers : la pauvre avait vécu de difficiles moments ces douze dernières heures. De plus, il passait beaucoup de temps à la brasserie, la laissant souvent seule. Il se félicitait d'avoir acheté un bouquet de roses rouges chez un fleuriste du boulevard Taschereau, et une bouteille de champagne français à la SAQ. Ce soir, afin de profiter de toute l'intimité nécessaire pour

mettre un terme à la crise de leur couple, il ne voulait pas qu'Isabelle et lui soupent au restaurant. Mais il détestait cuisiner et ne possédait aucun talent dans ce domaine. Aussi avait-il commandé dans son restaurant japonais préféré, situé tout près de sa maison, sur le boulevard Roland-Therrien, un énorme plateau de sushis. Le repas serait prêt à dix-sept heures trente, soit avant le retour de sa conjointe (prévu vers dix-huit heures quinze). Normand voulait qu'Isabelle soit heureuse ce soir ; il refusait de la voir plus longtemps dans un grand chagrin. Celui-ci ne provenait pas seulement de son oubli de la veille. Depuis son retour de voyage en janvier, Normand, accaparé par son travail, avait négligé la femme de sa vie.

La sonnette d'entrée le fit sursauter. C'était la livraison de Brault & Martineau, bien entendu.

Les deux livreurs, des gars à l'air bourru, maugrèrent lorsque Normand leur rappela qu'ils devaient descendre l'ancien réfrigérateur au sous-sol, ce qui les obligeait à descendre un escalier étroit. Mais il avait prévu le coup : il tendit aux hommes trois billets de dix dollars. Le plus imposant des livreurs saisit l'argent en faisant une moue évoquant plus le consentement que la joie. En bons livreurs d'électroménagers habitués à porter de lourdes charges dans des espaces restreints, ils accomplirent le travail sans encombre. En moins de quarante-cinq minutes, les appareils furent installés à leur place respective. Avant de partir, un des livreurs conseilla d'attendre au moins une heure avant de les mettre en marche.

Il n'était que seize heures. Normand avait le temps de prendre une douche et de se mettre sur son trente et un pour faire bonne impression auprès d'Isabelle et aussi pour qu'elle comprenne l'importance qu'il lui accordait. Après s'être rasé, il revêtit son complet noir à fines rayures blanches dont la coupe avait l'avantage de le faire paraître moins gras au niveau du ventre, lequel avait pris de l'ampleur récemment. Tenté par les nombreux bons plats offerts dans son commerce, il mangeait trop. Il se parfuma avec l'eau de toilette qu'Isabelle lui avait offerte à Noël : Allure Sport, une fragrance qui lui convenait parfaitement. L'image que lui renvoya le miroir de la chambre à coucher le combla d'aise. Il n'avait plus qu'à remettre les vivres dans le nouveau réfrigérateur et à le brancher. Après s'être assuré que l'appareil fonctionnait à merveille, il glissa le bouquet de roses dans un vase en verre taillé. Ensuite, il déposa le tout sur la table de la salle à

manger, sur laquelle il mit de jolis napperons, les couverts et les verres en cristal à bordure dorée.

À dix-sept heures quarante, il alla chercher sa commande de sushis au restaurant. De retour à la maison, il disposa des chandeliers de chaque côté du bouquet de fleurs et plaça la bouteille de champagne dans un seau à glace sur la table. Normand attendait impatiemment Isabelle ; cela l'étonna même. De toute façon, il savait que la jeune femme ne lui ferait pas faux bond.

En effet, quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit. Normand alla accueillir Isabelle. Celle-ci le dévisagea, intriguée en voyant qu'il portait son beau complet. Elle manifesta son étonnement par un petit cri moqueur. *Cela augure bien*, songea Normand. *Elle semble un peu remise de sa colère*. Il prit Isabelle dans ses bras et la serra fort avant de l'embrasser.

— Sais-tu à quel point je t'aime, chérie ? murmura-t-il avant de l'étreindre à nouveau.

La réponse ne tarda pas.

— Moi aussi, Normand, je t'aime..., souffla Isabelle en pressant son corps contre le sien.

Le couple resta enlacé un bon moment.

Le cœur de Normand tambourina encore plus fort lorsque ce dernier vit qu'Isabelle avait les larmes aux yeux. Après l'avoir aidée à retirer son manteau d'hiver, il entraîna la jeune femme dans la salle à manger. Manifestement, elle était charmée par l'accueil qu'il lui avait préparé. Normand entra dans la cuisine et demanda à Isabelle sur un ton anodin de venir lui donner un coup de main. Il souhaitait que la surprise produise un maximum d'effet. Normand avait frappé dans le mille : Isabelle s'immobilisa, bouche bée, à la vue du nouveau réfrigérateur.

— Oh ! Normand, tu n'aurais pas dû ! s'écria-t-elle.

Puis elle lui sauta au cou et le couvrit de baisers.

La soirée fut mémorable. Ils burent la bouteille de champagne Lanson, les yeux brillants de bonheur. Les sushis étaient variés et exquis. Après s'être longuement caressés sur le divan du salon, Isabelle et Normand montèrent dans leur chambre

et firent l'amour avec volupté comme cela ne leur était pas arrivé depuis longtemps. Un nouveau chapitre commençait-il pour eux ? Ou s'agissait-il seulement d'un soubresaut de l'amour après la tempête ? Ou encore, cet instant marquait-il une solidification de leur union ? Normand n'en savait rien. Cependant, il était sûr d'une chose : Mélanie devrait se passer de lui ce soir à la brasserie. Il n'était pas question qu'il déçoive Isabelle en l'abandonnant pour aller travailler.

Quand il décrocha le téléphone, Isabelle lui fit le plus beau des sourires.

7

Lorsqu'elle repensait à la crise que son couple avait traversée une semaine plus tôt, soit le soir du 14 février, Isabelle était en rogne contre elle-même. N'avait-elle pas décidé que la condition de son pardon à Normand était que ce dernier consente à fonder une famille ? Elle se souvint du moment où sa colère avait culminé. Elle s'était juré de ne plus se laisser attendrir par un cadeau somptueux (se doutant bien que son conjoint emprunterait cette voie). Cette fois, il s'était agi d'un réfrigérateur. Mais dans sa hâte de renouer avec Normand afin que le calme revienne dans la maison, elle avait oublié de lui imposer son désir et de présenter celui-ci comme un prérequis essentiel. Que s'était-il passé ? Une réponse lui vint à l'esprit : cela provenait sans doute de l'espèce de dépendance affective dans laquelle, souvent, les couples unis sombrent au bout de plusieurs années de vie commune. Sinon, pourquoi ressentait-elle une si grande peur lorsque son couple vivait un conflit ? Pourquoi éprouvait-elle alors le sentiment puéril de se tenir au bord du précipice ?

Faisant preuve de bonne foi, elle reconnaissait que depuis une semaine, Normand fournissait de gros efforts pour ne pas éveiller la tigresse en elle. En plus du somptueux réfrigérateur, l'attitude de Normand à son égard avait changé. Il était mielleux et se montrait compréhensif, presque trop au goût d'Isabelle. Elle aimait bien que son partenaire prenne des initiatives, mais depuis la Saint-Valentin, elle avait l'impression de vivre avec un chat de retour de chez le vétérinaire après une castration. En ce moment même, alors qu'Isabelle et lui circulaient dans le Honda CR-V en route vers Candiac, chez Josée et Sylvain, c'était encore le cas : Normand lui faisait l'effet d'un enfant puni. Elle pilotait d'une main sûre dans les rues enneigées, tandis que son conjoint, silencieux à côté d'elle, se laissait docilement conduire.

La veille, lorsqu'elle lui avait annoncé qu'ils étaient invités à souper chez leurs amis le lendemain, Normand avait voulu protester, mais cela n'avait pas duré. Il s'était rapidement contenu et, démontrant de la bonne volonté, il avait acquiescé. Or, Isabelle savait que la soirée du samedi était très importante pour Normand à la brasserie. Normalement, pour cette raison, il aurait refusé de sortir avec elle. Elle aurait aimé qu'il lui oppose un peu de résistance. Mais non.

Dans la voiture, Isabelle se dit qu'elle devait profiter de la docilité de son *chum*

pour lui faire part du désir qui la tenaillait depuis quelques mois. Ils n'arriveraient chez Josée et Sylvain que plusieurs minutes plus tard.

— Normand, je veux te parler de quelque chose qui me tient à cœur, déclara-t-elle d'un ton presque solennel.

— Quoi donc, ma chérie ? répondit Normand, tout à coup sur ses gardes.

— J'aurai bientôt trente-deux ans. Je crois que le temps est venu pour nous d'avoir un enfant. Qu'est-ce que tu en dis ?

De toute sa vie, elle n'avait jamais autant tendu l'oreille en attente d'une réponse.

— Excellente idée, ma chérie ! déclara-t-il comme si le sujet était banal. Tu as raison, je crois que c'est le temps pour nous de devenir parents.

À la fois chavirée et déconcertée, Isabelle se demanda si elle n'était pas en train de rêver. Normand et elle étaient enfin sur la même longueur d'onde !

— C'est vrai, mon amour ? C'est merveilleux ! Je suis tellement contente.

Isabelle était submergée par l'émotion. Cette dernière envahissait son corps et son cœur, et faisait bourdonner ses oreilles. Mais Normand avait-il répondu par l'affirmative pour respecter sa nouvelle attitude de conjoint accommodant ? Non, puisqu'il lui adressait un franc sourire. Tout son visage semblait illuminé. Isabelle tâchait de rassembler ses esprits. En quelques instants, elle était passée d'une certaine morosité à une grande joie. Normand riait doucement, content de la voir si heureuse. Isabelle était sûre qu'ils passeraient une très bonne soirée.

Leurs amis, qui habitaient une belle grande maison dans la rue Dagobert à Candiac, les accueillirent chaleureusement. De fort belle humeur, Josée et Sylvain paraissaient très heureux de les recevoir. Chaque couple prit place dans des divans de cuir blanc se faisant face dans le salon. Un foyer au propane ajoutait à l'ambiance déjà agréable de la pièce bien aménagée et doucement éclairée. Sylvain déboucha une bouteille de champagne. Ensuite, tous portèrent un toast à ce moment précieux passé entre amis. Ils se connaissaient depuis trois ans seulement, mais les liens qu'ils avaient tissés lors de leurs voyages avaient soudé leur amitié. Sylvain possédait depuis plusieurs années une franchise de la compagnie Le Roi du pare-brise à Saint-Constant et, de toute évidence, ses affaires allaient pour le mieux. Chaque fois qu'il recevait Isabelle et Normand, il

offrait le champagne ; c'était devenu un rituel.

Sylvain invita Normand à la cuisine, où les attendait un plateau d'huîtres. Contrairement à leurs femmes, les deux hommes raffolaient de ce mollusque. Pendant leurs rencontres, ils en profitaient souvent pour en consommer à leur guise. Au moins deux douzaines d'huîtres ouvertes reposaient sur un plateau d'argent au centre de l'îlot au comptoir de marbre. Les hommes se régalèrent de leur entrée en arrosant le tout de champagne. Ils discutaient à bâtons rompus de leurs affaires respectives. Pendant ce temps, au salon, les femmes abordaient des sujets plus intimes en grignotant des olives.

— Je vois, Isabelle, que tout semble être rentré dans l'ordre entre Normand et toi, déclara Josée sur un ton incitant aux confidences.

— Ça va mieux, oui, admit Isabelle, heureuse de pouvoir donner une réponse positive à son amie.

— Ah ! Des fois, il n'y a rien de mieux qu'un conflit pour remettre les pendules à l'heure, affirma Josée en éclatant de rire.

— Oui, tu as tout à fait raison.

Puis Isabelle ajouta, en adressant un clin d'œil à son interlocutrice :

— Figure-toi donc que je lui ai dit qu'il serait temps d'avoir un enfant...

— Et... ?

Josée était impatiente de connaître la suite.

— D'après lui, c'est une excellente idée ! lança Isabelle en affichant sa grande joie.

— Wow ! C'est une bonne nouvelle. J'espère pour toi que les actions vont suivre les intentions.

— Ne t'en fais pas, répliqua Isabelle. Je commence à savoir comment amadouer mon homme !

Les deux femmes éclatèrent de rire. Le fait qu'Isabelle deviendrait probablement bientôt mère souda leur complicité. Josée expliqua le bonheur que lui procuraient ses enfants, un garçon de dix-sept ans et une fille de seize ans, qu'Isabelle et Normand avaient rencontrés à quelques reprises. Les deux jeunes obtenaient de bonnes notes à l'école, faisaient du sport et ne posaient aucun

problème grave à leurs parents. Actuellement, les ados se trouvaient chez leurs amis respectifs, où ils dormiraient. Ainsi, Josée et Sylvain pourraient profiter en toute quiétude de cette soirée bien arrosée passée avec Isabelle et Normand.

Lorsque les hommes rejoignirent les femmes au salon, Josée et Sylvain proposèrent de passer à table. Leurs invités se réjouirent en constatant que le matériel à raclette avait été installé. Le repas, durant lequel furent servis d'excellents vins, se déroula dans la bonne humeur et les rires. Ensuite, on repassa au salon. Sylvain suggéra plusieurs digestifs : Baileys, crème de menthe, amaretto.

C'est alors que les choses se gâtèrent.

— Isabelle, j'ai bien peur que l'on doive rentrer, déclara Normand, l'air sérieux. Comme tu sais, le samedi soir, je dois absolument faire la fermeture à la brasserie.

Isabelle manqua de s'étouffer. Elle posa un regard furieux sur son conjoint. De plus, elle ressentait de la gêne vis-à-vis de Josée. Comme elle avait été sotte de se vanter auprès de son amie de savoir comment manipuler son homme !

En suivant Normand à l'extérieur, Isabelle se rendit compte que toute sa colère contre lui était revenue.

8

Au retour, le silence pesa lourdement sur le couple pendant le trajet vers Longueuil. Toutefois, Normand ne se sentait pas coupable d'avoir formulé sa requête, même si celle-ci avait jeté un froid sur la soirée. Il n'avait pas le choix que de se rendre à sa brasserie.

Sa conversation dans la cuisine avec Sylvain, durant l'apéro où tous deux avaient dégusté champagne et huîtres, lui avait redonné de l'assurance. Les deux hommes avaient conclu que les femmes en demandaient toujours trop. Aussi, après une semaine à faire le mari obéissant, Normand ressentait maintenant une sorte de libération. Il était bien décidé à reprendre la place prépondérante qui lui revenait dans son couple, celle du chef. S'il continuait à faire la carpette devant Isabelle, il atteindrait fatalement le point de non-retour ; il ne serait plus qu'un pourvoyeur aux ordres de madame. L'image de la fameuse tour de Pise qui s'inclinait dangereusement, en Italie, surgit dans son esprit. Non, il ne s'écroulerait pas. Après tout, c'est lui qui gouvernait la maisonnée et qui prenait toutes les responsabilités, lui qui payait la majorité des dépenses du foyer, et encore lui qui donnait de magnifiques cadeaux à Isabelle. Non seulement il lui offrait des objets de prix, mais aussi des vêtements, des fleurs et des chocolats. Lorsqu'il s'était rendu compte qu'Isabelle ne pouvait pas assumer ses propres dépenses, il lui avait généreusement remis une de ses cartes de crédit. Mais manifestement, tout cela ne suffisait pas. En effet, elle avait affiché ses vraies couleurs : elle exigeait un bébé.

Isabelle se stationna près de la brasserie, bondée en ce samedi soir. Normand sortit de la voiture et, avant de refermer la portière, dit gentiment au revoir à Isabelle. Cette dernière ne daigna pas répondre. Elle démarra en faisant crisser les pneus. *Voilà ma récompense pour être un bon gars*, se dit Normand, mécontent, en regardant le CR-V de sa blonde s'éloigner à toute vitesse dans la nuit.

Normand entra dans son commerce. Des cris de joie fusèrent à l'unisson. Toutefois, ce n'était pas son arrivée qui provoquait cette réaction, mais plutôt un but de Max Pacioretty en prolongation, donnant ainsi la victoire aux Canadiens. Il se réjouit avec ses clients et offrit une tournée à ceux assis sur les tabourets au comptoir, des habitués pour la plupart. Ensuite, il se servit un verre du meilleur

rhum ambré vendu dans l'établissement et que peu de clients réclamaient : le Trois Rivières, fabriqué en fût de chêne en Martinique. Ce soir, Normand célébrait il ne savait trop quoi, mais il fêtait comme un dévot chrétien l'aurait fait après le carême. Il devait se l'avouer, il sortait d'une semaine passée à s'apitoyer sur son sort pour quelque chose d'assez banal, tout compte fait. Il était heureux de se trouver dans son établissement. Peu importe s'il n'avait pas sa voiture cette nuit ; il n'aurait qu'à revenir en taxi.

— Eh ! s'exclama Mélanie, très attrayante avec ses cheveux coiffés en chignon. Tu as l'air en pleine forme ce soir, patron. As-tu gagné à la loterie ?

— C'est tout comme, rétorqua-t-il. Une victoire en prolongation des Canadiens un samedi soir, ça me fait de l'effet !

— Parle pour toi, lança Raynald, un retraité au ventre proéminent, ancré sur son tabouret habituel au bout du comptoir.

— Regardez donc qui dit ça ! s'écria Normand, se prenant au jeu des taquineries. Raynald, le retraité millionnaire ! C'est toi, le chanceux. Tout ce que tu avais à gagner, tu l'as déjà gagné.

— Une chance que Raynald est là ; il représente à lui seul une bonne partie de ton chiffre d'affaires, précisa un autre habitué qu'on appelait Le Chat, un trentenaire aux longs cheveux noirs et à l'allure un peu louche.

Toute la bande au comptoir se mit à rire de la boutade du jeune homme qui avait été assez délinquant dans sa jeunesse et qui s'en était toujours bien sorti, d'où son surnom.

— Bien lancé, Le Chat ! approuva joyeusement Normand qui se sentait l'âme généreuse.

Puis il ajouta :

— Mélanie, sers une bière au Chat et un verre de rouge à Raynald.

La soirée à la brasserie se déroulait sous le signe de la légèreté. Chacun échangeait des propos banals et souvent drôles. Tous riaient de bon cœur. Vers minuit et demi, après le départ des derniers clients, Normand verrouilla la porte du commerce. Il se retrouva alors seul avec Mélanie pour faire les comptes de la soirée et préparer le dépôt bancaire pour le lendemain.

— C'est plutôt rare de te voir lever le coude, patron, dit-elle doucement. Est-ce

que tu fêtais quelque chose de spécial ?

— Oui, je célébrais la décision que nous avons prise, Isabelle et moi, d’avoir un enfant, déclara Normand, surpris lui-même de son annonce.

— Quoi ? Tu as toujours dit que tu ne voulais pas d’enfants !

La réaction de Mélanie l’incita à jouer franc-jeu.

— Je comprends ton étonnement. Disons que je fais un compromis. Isabelle tient énormément à fonder une famille, et j’en suis au point où il ne m’est plus possible d’éviter la chose.

— Je vois..., souffla Mélanie. C’est maintenant ou jamais. Sinon, votre couple...

— Ouais, c’est ça, marmonna-t-il.

— Dans ce cas, dépêchons-nous de terminer nos tâches. Il y en a une qui doit t’attendre impatiemment. Tu veux que je te reconduise chez toi ?

— Merci Mélanie, c’est bien aimable de ta part, mais ce n’est pas sur ton chemin. Je prendrai un taxi.

Vingt minutes plus tard, Normand descendait du taxi devant chez lui. La maison était plongée dans le noir. Cela lui rappela instantanément l’ambiance de la semaine précédente, lorsqu’il avait oublié la Saint-Valentin. Normand entra sans faire trop de bruit. Il laissa son manteau sur le banc de l’entrée et monta l’escalier sur la pointe des pieds. Au bout du couloir, sous la porte de la chambre à coucher, il y avait un rayon de lumière. « Mon Dieu, grogna-t-il, j’espère que ce n’est pas une reprise ! » Il mit la main sur la poignée de la porte, s’attendant à ce que celle-ci soit verrouillée. Mais non, car la porte s’ouvrit. Isabelle l’attendait au lit, vêtue d’une jolie robe de nuit en dentelle. Sa coiffure brune, légèrement bouclée, laissait échapper une mèche sur son front, ce qui lui donnait un air malicieux. Sa blonde lui sourit en lui faisant signe de venir vers elle. Ses intentions étaient sans équivoque. Normand passa à la salle de bain attenante et fit une rapide toilette. En moins de deux, il rejoignit Isabelle. Sans échanger la moindre parole, le couple fit l’amour.

Un peu plus tard, Normand se mit à ronfler. Pour sa part, Isabelle songeait que leurs ébats n’avaient pas été aussi voluptueux qu’elle l’aurait souhaité. Néanmoins, elle était satisfaite, car elle se réjouissait de sa victoire : pour la

première fois, elle avait fait l'amour avec Normand sans aucune contraception. Elle soupira d'aise. La Saint-Valentin ratée aurait eu du bon, finalement. En effet, Isabelle avait cessé de prendre la pilule le 14 février...

9

Le mois de mars s'achevait déjà. La fin de semaine précédente, on était passé à l'heure avancée. Les journées s'allongeaient et le soleil faisait fondre tranquillement la neige. Isabelle sirotait son café en observant par la porte-fenêtre de la cuisine la nature qui s'éveillait au chant des oiseaux. *Il sera bientôt temps de remplir la mangeoire*, songea-t-elle. Admirer les différentes espèces en train de batifoler autour de cet accessoire l'apaisait et l'amusait également. Les moineaux, geais bleus et cardinaux se disputaient la nourriture. Les écureuils se mettaient de la partie également, tentant de détruire la mangeoire pour tout dévorer d'un coup. *Il faudra que je demande à Normand de sortir la table et les chaises de jardin du cabanon, car il n'y a plus de neige sur la terrasse*. Elle se souvint alors que, deux ans plus tôt, son conjoint et Richard, le meilleur ami de celui-ci, avaient passé deux jours entiers à démolir l'ancien petit balcon pour le remplacer par une terrasse de seize pieds sur seize pieds en bois traité. Normand était fier comme un paon du résultat. Mais contre toute attente, Isabelle avait été déçue ; elle trouvait que la terrasse était trop grande pour les dimensions du terrain. Toutefois, avec le temps, elle s'était rendu compte que ce format était parfait. En effet, il fallait un tel espace pour disposer l'ameublement de jardin, le barbecue, les pots de fleurs et autres objets décoratifs.

Isabelle sursauta en regardant l'écran tactile du réfrigérateur : il était déjà neuf heures quarante. Elle prit une dernière gorgée de café avant d'enfiler son nouveau manteau et ses bottillons de printemps. Puis, elle sortit en refermant doucement la porte pour ne pas réveiller Normand, qui se levait vers dix heures chaque matin. À l'extérieur, la température était agréable ; il faisait bien au-dessus de zéro. Elle fit démarrer son véhicule sans attendre que celui-ci se réchauffe. Ce matin, la route était presque déserte. Isabelle serait au salon en un rien de temps.

Quelques semaines auparavant, Normand et elle avaient trouvé un compromis. Étant donné que ce dernier devait s'occuper de la fermeture de son commerce chaque soir vers vingt-trois heures trente, et que, lorsqu'il rentrait du travail, elle était souvent couchée, Isabelle lui avait proposé de venir souper à la maison tous les soirs à dix-huit heures. Depuis, ils pouvaient se voir comme des gens normaux. Pour sa part, ça lui donnait le temps, en revenant du salon de coiffure, de préparer un bon repas. Cet arrangement leur permettait même de passer des

moments intimes. Isabelle souhaitait que ces rapprochements portent leurs fruits. Depuis qu'elle ne prenait plus de contraceptifs, la jeune femme restait à l'affût de tout changement en elle. Elle interprétait comme des symptômes de grossesse une petite nausée, une douleur utérine ou encore une étrange et subite fringale. Chaque fois, elle se retenait de courir à la pharmacie pour acheter un test qui lui confirmerait qu'elle était enfin enceinte. La semaine précédente, elle s'en était procuré un à la pharmacie Jean Coutu, près du Mail Champlain. Dès son arrivée au travail, elle s'était enfermée dans la salle de bain. Elle avait procédé, attendant ensuite le résultat avec anxiété. Des milliers de scénarios avaient défilé dans sa tête, mettant en scène son enfant à différents âges. Malheureusement, le test s'était révélé négatif, ce qui l'avait grandement déçue.

La circulation dans Longueuil était fluide. Isabelle se pointa au travail à dix heures pile. Micheline, sa patronne, s'activait déjà dans la boutique, fouinant partout comme d'habitude. Suspicieuse, elle cherchait des preuves qui lui permettraient de formuler des reproches à ses employés ou de leur donner des instructions inutiles. Micheline était autoritaire et contrôlante. Isabelle n'aimait pas cette femme, qu'elle jugeait superficielle. Cette cinquantenaire était toujours bien mise ; elle portait des bijoux clinquants et des vêtements impeccables à la dernière mode. Toujours trop maquillée et coiffée avec ostentation, elle désirait cacher son âge et se comportait comme un personnage de série hollywoodienne. Parfois, Micheline était cinglante et dure envers Jorge et Isabelle. L'instant d'après, elle se montrait mielleuse et souriante avec une cliente. Son hypocrisie agaça beaucoup Isabelle.

Pendant que la coiffeuse s'installait dans sa zone de travail pour accueillir sa première cliente, attendue dans quelques minutes, Micheline l'apostropha :

— Isabelle ! J'apprécierais vraiment que tu arrives plus tôt le matin pour te préparer. Tu pourrais en profiter pour ranger dans ton coin. Ton espace de travail paraît négligé. Le salon doit toujours rutiler comme un laboratoire, tu le sais bien.

L'air exaspéré, la patronne soupira.

— Ma première cliente n'arrivera pas avant dix heures quinze, argua Isabelle en tentant de garder son calme. J'ai amplement le temps de me préparer.

Insatisfaite de cette réponse, Micheline répliqua sur un ton cassant :

— Ce n'est pas tout ! J'aimerais savoir pourquoi tu es si pressée de partir en fin de journée ? Hier, à seize heures cinquante-cinq, j'ai téléphoné ici. Jorge m'a dit que tu avais déjà quitté le salon. Dans nos nouveaux arrangements, nous avons stipulé que tu pouvais rentrer à dix-sept heures. Pas une minute de moins ! C'est une faveur que je te fais.

Pour concilier sa vie de couple et réaliser son projet d'avoir un enfant, Isabelle s'était arrangée avec sa patronne pour terminer tous les jours à dix-sept heures au lieu de dix-huit heures, et à vingt et une heures les jeudis et les vendredis. Depuis, l'emploi du temps de Jorge avait été modifié : il commençait la journée à treize heures et restait jusqu'à la fermeture. Cet horaire plaisait au Cubain, car sa vie nocturne était assez mouvementée et il adorait faire la grasse matinée. Tout allait donc pour le mieux depuis la restructuration, sauf pour Micheline qui n'était pas portée sur la conciliation. Elle trouvait toujours une raison de maugréer contre ses employés. Isabelle la voyait toujours partir avec soulagement à l'heure du dîner, sachant qu'elle ne la reverrait pas avant la fin de l'après-midi, et parfois pas du tout avant le lendemain.

Depuis un certain temps, Isabelle réfléchissait énormément. Parfois, elle souffrait même d'insomnie. Peu à peu, elle s'était mise à rêver. Au départ, son idée lui avait paru un peu folle : elle voulait posséder son propre salon de coiffure. La réalisation d'un tel projet exigerait un investissement financier qu'elle ne pouvait se permettre, considérant son salaire. Certes, Normand accepterait de l'aider, mais il y avait des limites à compter sur lui. Isabelle souhaitait acquérir plus d'indépendance. Il y avait sûrement moyen de parvenir à ses fins. Mais plus elle se creusait la tête, plus ses pensées s'entremêlaient.

Après le dîner, Isabelle se retrouva seule au salon. Son espace de travail était bien rangé, contrairement à ce que Micheline avait prétendu, mais elle passa néanmoins le balai. Elle s'activait toujours à l'arrivée de Jorge. Isabelle était toujours contente de le voir, car sa bonne humeur était contagieuse. Au fil du temps, Jorge était devenu un ami et elle se confiait à lui en toute quiétude. Il leur arrivait même souvent de médire contre la patronne, et pour cause.

— Tu parais bien lasse, ma petite reine, déclara Jorge. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ah ! C'est à cause de Micheline. Elle était encore sur mon dos, ce matin.

Jorge lui adressa un grand sourire complice.

— Le truc, avec elle, c'est de dire : « Oui, Micheline, bien sûr ! Je vais le faire. » Après, elle te laisse tranquille. Tout ce qu'elle veut, c'est nous contrôler. C'est la patronne, après tout.

Isabelle hocha la tête. Jorge avait raison sur toute la ligne.

— Moi aussi, j'aimerais avoir mon propre salon. Mais le problème, c'est qu'un tel projet coûte cher. Il faut louer un local, acheter l'équipement... Tout ça me paraît énorme.

Enthousiaste, Jorge tapa dans ses mains.

— *No problema*, Isabelle ! s'exclama-t-il. Tu n'as qu'à ouvrir un salon de coiffure dans ton sous-sol ! Je suis certain que plusieurs clientes vont te suivre.

Isabelle se précipita sur Jorge et l'embrassa.

— Wow ! s'écria-t-elle. Ton idée est géniale. Merci, mon ami !

Quelques instants plus tard, elle reprit son balai. Elle s'affaira joyeusement en songeant que bientôt, elle serait délivrée de Micheline et d'un quotidien qui commençait sérieusement à l'ennuyer.

10

En ce premier lundi du mois d'avril, Normand se réjouissait de passer son jour de congé bien tranquillement à la maison. Isabelle, qui ne travaillait pas non plus, serait absente une bonne partie de la journée. Elle aimait profiter de son temps libre pour faire du shopping aux Promenades Saint-Bruno avec Josée, sa bonne amie de Candiac. Normand aurait la paix jusqu'au milieu de l'après-midi ; il pourrait se livrer à certaines activités, comme s'étendre sur le divan et écouter distraitemment la télé, en passant d'une chaîne à l'autre. Il se retrouvait rarement seul chez lui. Normand en profiterait pour relaxer, même si Isabelle lui avait laissé une liste de choses à faire. Heureusement, il ne s'agissait que de menus travaux dans la cour arrière. Rien de fatigant. Et puis, le soleil était radieux et le mercure dépassait les dix degrés.

En sortant les meubles de jardin pour les installer sur la terrasse, après les avoir nettoyés, Normand se mit en « mode automatique », car il était absorbé par un monologue intérieur. Ses pensées tournaient autour des derniers jours et de la nouvelle donne dans son couple : le projet d'Isabelle d'avoir un enfant. Il ne pouvait se mentir à lui-même : Normand ne voulait pas devenir père. Ce n'était pas parce qu'un nouveau-né pleure et qu'il faut changer ses couches, ou encore parce qu'un bébé demande beaucoup de temps. Non. C'était surtout parce que Normand savait qu'un couple souffre souvent des retombées que provoque l'arrivée d'un enfant. Cependant, des raisons plus profondes le retenaient de plonger dans ce projet de progéniture. Celles-ci remontaient à sa propre enfance et à sa vie de jeune adulte.

À sept ans, Normand avait été traumatisé lorsque son père avait perdu la vie dans un terrible accident de voiture. Le drame s'était passé un soir d'octobre, au retour du travail de l'homme au volant de sa camionnette Buick. Pour éviter la circulation sur l'autoroute 20, il avait emprunté un rang de campagne cahoteux. Un jeune qui roulait à grande vitesse avec sa Trans Am avait dépassé et percuté de plein fouet la voiture du père de Normand. Bilan : deux morts ; son père et le jeune écervelé. Normand se souvenait toujours de son père le cœur serré. Ce dernier était un homme bon, très attentionné envers son fils unique. Souvent, après sa journée, même fatigué, il se mettait à quatre pattes dans le salon et le faisait monter sur son dos. Ils jouaient au cheval et au cowboy. Leur complicité s'était terminée abruptement. La disparition soudaine de son père avait

profondément blessé Normand. Pour la vie. L'autre événement qui, plus tard, avait marqué son existence avait été le décès de sa mère à la suite d'un foudroyant cancer du sein. Elle avait rendu l'âme quelques mois avant qu'il rencontre Isabelle. Sa pauvre mère ne s'était jamais remise de la mort prématurée de son mari. Normand avait grandi en voyant toujours une grande tristesse dans les yeux de sa mère. Parfois, le chagrin de celle-ci se camouflait sous un sourire ou lors des moments de joie que Normand lui procurait.

Tels étaient les drames de la vie de Normand. En aucun cas, il ne voulait imposer à ses enfants des catastrophes semblables. Voilà pourquoi il ne souhaitait pas fonder une famille : on ne savait jamais ce qui pouvait arriver. Personne n'était éternel, ni à l'abri du malheur – même un père dans la quarantaine et une mère de trente-deux ans. Normand aimait Isabelle plus que tout. Elle constituait toute sa famille, puisqu'il était orphelin et fils unique. Son union cimentée avec la jeune coiffeuse l'avait rassuré. Mais il était déchiré au fond de son être, car il comprenait le désir d'enfanter d'Isabelle. Il savait qu'elle avait cessé de prendre des contraceptifs et qu'elle surveillait étroitement son cycle menstruel afin de calculer ses périodes de fécondité. Lors de celles-ci, la jeune femme insistait, réclamant des ébats. Chaque fois, malgré ses réticences, Normand flanchait.

Étant donné qu'il ne pouvait pas toujours refuser de passer à l'acte, Normand avait mis au point un stratagème pour réduire les chances de grossesse d'Isabelle – en cachette, bien entendu. Il avait lu sur Internet que le scrotum avait pour fonction de protéger les testicules de la chaleur du corps ; sinon, les spermatozoïdes ne vivraient pas longtemps. Par conséquent, il suffisait d'un bain chaud juste avant un rapport sexuel pour compromettre momentanément la fertilité. Normand avait pris l'habitude de se prélasser dans l'eau brûlante avant de faire l'amour avec Isabelle. Jusqu'à maintenant, celle-ci n'y voyait que du feu, pensant que Normand se préparait tout simplement à l'acte. Ce dernier se sentait très coupable d'utiliser ce subterfuge, mais il n'avait pas encore eu le courage d'aborder franchement avec Isabelle la question des enfants. Il se doutait qu'un tel aveu, à savoir qu'il ne désirait pas fonder une famille, mettrait fin à leur relation. Or, pour rien au monde, Normand ne voulait perdre sa compagne de vie.

Ses pensées le ralentissaient dans sa besogne. Il fit un effort pour faire taire son

monologue intérieur afin de se concentrer sur la préparation de la terrasse pour les beaux jours. Le printemps ne tarderait pas à s'établir pour de bon. Normand disposa les meubles de jardin sur le patio. Après, il installa la mangeoire à oiseaux puis remplit les deux compartiments à nourriture (avec des graines pour l'un, et un liquide rouge sucré pour l'autre, car cela attirait les colibris). Le nettoyage du barbecue l'occupa un certain temps. Ensuite, à l'aide d'une pelle, il étendit les tas de neige restants pour en faciliter la fonte.

Le temps passa à toute vitesse. Vers treize heures, Normand se confectionna un sandwich au poulet et aux tomates, généreusement badigeonné de mayonnaise. Il en profita, car Isabelle n'était pas là pour lui rappeler que le gras augmente le taux de cholestérol. Il se déboucha une bière. Puis, il décida de manger sur la terrasse, malgré la fraîcheur de l'air.

Au moment où Normand finissait sa bière, son téléphone sonna. C'était Isabelle.

— Salut, chéri ! Tu profites bien de ta journée de congé à la maison ?

— Pas vraiment, dit-il pour se moquer un peu d'elle. La liste des tâches que tu m'as assignées ne me laisse aucune marge de manœuvre pour faire mes propres activités.

— Très drôle, Normand ! répliqua Isabelle, sarcastique. Josée et moi, nous allons faire encore une ou deux boutiques. Je devrais être de retour dans une heure.

— C'est parfait, ma chérie. Je t'attends.

— Ton attente ne sera pas vaine..., souffla-t-elle.

Après lui avoir dit qu'elle l'aimait, Isabelle raccrocha.

La remarque de sa conjointe, au sujet de l'attente, avait déclenché un signal d'alarme chez Normand. Il rangea la cuisine et gravit l'escalier quatre à quatre. Il était temps pour lui d'aller se faire couler un bain brûlant.

11

À la brasserie Chez Normand, l'heure du dîner était terminée. Mélanie se dépêchait de nettoyer les tables délestées des clients du midi, qui avaient été nombreux. Elle espérait ensuite avoir un peu de temps pour relaxer derrière le comptoir du bar. À ce moment de la journée, elle aimait feuilleter *Le Journal de Montréal*. La plupart du temps, elle ne lisait que les titres ; si l'un d'entre eux retenait son attention, elle survolait l'article. Elle se tenait ainsi au courant de l'actualité, ce qui nourrissait ses conversations avec ses clients.

Mélanie était célibataire depuis l'été précédent. Elle avait mis fin à sa relation avec un motard, après seulement huit mois de fréquentations. Cet homme s'était montré doux avec elle, malgré ses allures de voyou. Cependant, lorsque Mélanie avait compris qu'Alain trempait dans des combines louches, elle avait décidé de rompre. Elle avait peu souffert. De toute façon, sa vie amoureuse était constituée d'une suite de relations éphémères, dont aucune n'avait duré plus de deux ans. Sur le plan sentimental, elle se faisait très peu d'illusions ; pour elle, preuves à l'appui, les hommes étaient tous pareils. La seule chose qu'ils voulaient, c'était du sexe. L'amour venait bien après l'assouvissement des désirs. Même si elle appréciait le sexe (elle était assez émancipée à cet égard), Mélanie rêvait maintenant de romance. Elle souhaitait rencontrer un homme stable qui n'aurait pas peur d'exprimer ses sentiments et de les partager. Toutefois, la plupart des hommes qu'elle rencontrait à la brasserie, dans le cadre de son travail, ne s'intéressaient qu'à sa poitrine. Certes, cet atout physique lui rapportait souvent de généreux pourboires, et elle en tirait grand profit – peut-être, tout compte fait, à son désavantage.

À part Le Chat, assis à sa table habituelle, et quelques irréductibles plantés devant les machines à sous, la place était vide. Mélanie savait pertinemment que Le Chat était là pour se livrer à son petit trafic de drogue. Régulièrement, un ou deux gars surgissaient dans la brasserie et, sans prendre la peine d'enlever leur manteau, s'assoiaient à la table du Chat. Après avoir bu une bière en vitesse, ils repartaient. Néanmoins, Le Chat agissait toujours avec discrétion, sans faire de vagues. Mélanie avait quitté Alain après avoir appris qu'il était le fournisseur du Chat. Elle ne voulait pas de ce genre d'homme dans sa vie et refusait de mettre son travail en péril.

Elle ressassait ses souvenirs lorsque Richard Bellerose se pointa. Cela parut bizarre à Mélanie, car on était lundi, jour de congé de Normand. Richard s'assit sur un tabouret au comptoir.

— Salut, Mélanie, ça va ? demanda-t-il sur un ton enjoué, comme à son habitude.

— Oui, très bien, répondit-elle en souriant. Je ne te demanderai pas si tu vas bien parce que, d'après ton air, ça semble évident.

— En effet, c'est le cas, Mélanie, fit Richard en lui souriant à son tour. Donne-moi une blonde en fût, s'il te plaît.

Mélanie se dirigea vers la pompe.

— Normand a congé aujourd'hui, déclara-t-elle avant de verser la bière.

— Je sais.

Richard fit une courte pause avant de débiter d'une traite :

— Ce n'est pas lui que je suis venu voir.

Mélanie songea que ce n'était certainement pas Le Chat ou une machine à sous qui expliquaient la venue de Richard. Elle servit la bière sans questionner celui-ci. Depuis le temps qu'elle travaillait dans les bars, Mélanie avait appris que le silence est d'or et que les clients apprécient la discrétion.

Richard prit une gorgée de bière en fixant intensément la serveuse. Cette dernière se mit à ranger les verres après les avoir essuyés d'une main vigoureuse et efficace pour échapper au regard insistant de l'ami du patron. Elle se souvenait que Richard, lors de précédentes visites à la brasserie, l'avait déjà dévisagée de la sorte. Elle en avait toujours fait peu de cas, occupée auprès d'autres clients. Mais aujourd'hui, cela lui sautait aux yeux : Richard la désirait. Son regard n'était pas lubrique comme celui des autres hommes qui la reluquaient, mais plutôt... amoureux. Mélanie était abasourdie. Elle n'éprouvait aucune attirance pour lui, et ce, pour plusieurs raisons. Richard n'était pas très grand ; elle le dépassait de plusieurs centimètres. Elle n'avait aucune envie de sortir avec un vendeur d'électroménagers. Et il était hors de question qu'elle fricote avec un ami de Normand. Cependant, même pour elle, tous ces prétextes manquaient de profondeur. Pourquoi, donc, ne voulait-elle rien savoir de cet homme qui n'était pas dénué de qualités ? Mélanie ne trouvait aucune réponse.

Après avoir comparé Richard aux autres hommes qui fréquentaient la brasserie, elle réalisa qu'elle ressentait une grande attirance envers son patron. Normand Fortier possédait un physique plus imposant. Et même s'il était un peu bedonnant, c'était un toutou contre qui on avait envie de se lover. Mélanie savait que Normand était un amoureux fidèle. Il était complètement séduit par Isabelle, au point d'en perdre le nord. Mélanie jugeait Isabelle comme étant capricieuse et habile : elle profitait sans scrupule de la générosité de son conjoint. Celui-ci faisait des pieds et des mains pour la satisfaire. Lors de la crise de la Saint-Valentin entre Isabelle et Normand, ce dernier était revenu à la brasserie avec un air piteux, ce qui illustrait à merveille la dynamique de ce couple.

Richard la tira de ses réflexions en déclarant :

— Je me demande pourquoi une belle fille comme toi n'est pas en couple.

— Ça fait longtemps que j'ai compris que tout ce qui intéresse les hommes, c'est le sexe ! Et crois-moi, Richard : pour eux, tous les moyens sont bons pour arriver à leurs fins.

— Ils ne sont pas tous comme ça ; certains éprouvent des sentiments plus... honnêtes. Moi, par exemple, quand une femme m'attire, je ne pense pas seulement à coucher avec elle. Avant tout, je veux l'aimer.

Richard termina sa bière.

— En veux-tu une autre ? demanda aussitôt Mélanie, en bonne gérante.

— Oui, s'il te plaît.

Elle posa devant Richard une bière bien fraîche.

— Oui, certains hommes peuvent ressentir des sentiments plus nobles, admit-elle. Mais souvent, lorsque j'en rencontre un de ce type, l'attirance physique n'y est pas.

Avec cette réplique assez directe, Mélanie espérait que Richard comprendrait qu'il faisait partie des hommes qui ne l'attiraient pas.

Un client entra dans la brasserie. Aussitôt, il alla rejoindre Le Chat à sa table. Celui-ci leva deux doigts pour signifier à Mélanie de lui apporter deux bières. Elle s'exécuta sur-le-champ, laissant Richard à ses pensées. Ce dernier s'était quelque peu renfrogné, ce dont elle se réjouissait. Quelques minutes plus tard se présentèrent Mylène et Sarah, les deux jeunes serveuses qui assisteraient

Mélanie durant le *rush* du souper et de la soirée. De retour au comptoir, Mélanie constata que Richard avait déjà fini sa bière. Elle n'eut pas le temps de lui en proposer une autre, car il posa un billet de vingt dollars sur le bar.

Nettement moins souriant qu'à son arrivée, il dit :

— Je dois y aller. Au revoir, Mélanie.

— Salut, Richard, fit-elle sur un ton aimable et professionnel. À la prochaine !

Mélanie le regarda s'éloigner et pousser la porte sans se retourner. Elle haussa les épaules.

Que pouvait-elle y faire ? À chacun ses goûts. On ne devait pas se culpabiliser pour ça. Mais pour Mélanie, c'était tout de même flatteur d'avoir été courtisée. Si seulement il s'était agi de quelqu'un d'autre que Richard, sa journée aurait pris une tout autre tournure...

12

Isabelle était de bonne humeur. Elle roulait sur la 116, confortablement assise dans sa voiture, de retour des Promenades Saint-Bruno. Plusieurs facteurs contribuaient à son joyeux état d'âme. Elle avait effectué de bons achats en compagnie de Josée (notamment de magnifiques chaussures vernies à talons hauts qu'elle avait achetées sur un coup de tête, malgré leur prix exorbitant). Le temps était radieux en ce premier lundi d'avril. L'idée que Jorge lui avait soumise la semaine précédente avait fait son bout de chemin dans son esprit. Elle avait l'intention de discuter avec Normand de son projet de salon de coiffure au sous-sol – d'autant plus qu'au travail, les tensions étaient assez vives avec Micheline. *Non, pas question de penser à la patronne aujourd'hui.* Isabelle refusait de gâcher sa journée de congé avec des ruminations négatives. Elle s'en allait retrouver son *chum* qui, elle l'espérait, avait correctement effectué les tâches qu'elle lui avait assignées. Au programme figurait une priorité : faire l'amour. Pourtant, Isabelle était déçue, car les rapprochements sexuels avec Normand relevaient plus du désir de procréer que d'un fougueux élan de libido. Et puis, après avoir passé dix années avec le même partenaire, l'amour charnel s'étiolait. Mais Normand n'avait jamais été un grand amant. Isabelle en souffrait, car avant lui, elle avait connu d'autres gars. Elle gardait un souvenir vivace de David Saint-Onge, qui la faisait monter au septième ciel chaque fois qu'ils faisaient l'amour. La relation avec lui avait duré près d'un an ; au début de celle-ci, Isabelle avait dix-sept ans. Avec le recul, elle avait compris que David n'aurait pas été pas un bon parti pour elle. Cette tête brûlée n'avait aucune ambition ; il ne pensait qu'à baiser et à jouer à des jeux vidéo. *De toute façon, à cette époque, j'étais trop jeune pour m'engager sérieusement,* réfléchit-elle.

Isabelle arriva chez elle au milieu de l'après-midi. Ne voyant pas Normand, elle supposa qu'il était déjà dans la chambre. La jeune femme passa dans la cuisine pour boire un verre d'eau pétillante. Regardant dehors, elle se réjouit en constatant que la terrasse avait été aménagée selon ses instructions. La neige qui restait avait été étalée afin qu'elle fonde plus rapidement. *Bonne initiative !* songea-t-elle. Bientôt, les derniers vestiges de l'hiver auraient disparu. Il ne restait plus qu'à espérer qu'une tempête tardive ne leur tomberait pas sur la tête. La plupart du temps, cela arrivait au moment où on s'y attendait le moins.

Isabelle monta à l'étage. Elle s'étonna que Normand ne se trouve pas dans leur

chambre comme elle l'avait pensé, en train de lire un magazine ou de regarder la télévision. Il s'était enfermé dans la salle de bain. C'était sa nouvelle lubie depuis quelques semaines : il prenait souvent un bain. Pourtant, depuis qu'Isabelle connaissait Normand, il se douchait. D'après la quantité de buée que ses sessions dans la baignoire laissaient, il macérait dans de l'eau très chaude. Surprise par ce comportement inusité, Isabelle avait interrogé son conjoint à sujet. Il avait répondu qu'à cause de ses grosses journées à la brasserie, il avait besoin de se détendre. Elle s'était dit que c'était tant mieux ; si ça lui faisait du bien, pourquoi pas ?

Soudain, Isabelle eut une idée. Pourquoi n'irait-elle pas rejoindre Normand dans la baignoire ? Celle-ci était spacieuse, à l'image d'un spa. Sur le rebord se trouvait une série de flacons : huiles essentielles, sels parfumés, savons moussants aux couleurs pastel. Avoir une relation sexuelle dans le bain ferait différent et mettrait du piquant. Après plusieurs années de vie commune, l'acte d'amour ressemblait, hélas, à une formule préparée à l'avance.

Normand parut surpris lorsque Isabelle entra dans la salle de bain. Mais lorsqu'elle ouvrit sa robe de chambre pour dévoiler son corps nu, il l'invita à entrer dans la baignoire. Au début, un peu intimidés, ils rirent, mais le désir prit rapidement le dessus. Ils firent l'amour passionnément dans l'eau mousseuse. Normand déploya une fougue qu'Isabelle ne lui avait pas vue depuis longtemps.

Plus tard, Normand convia Isabelle au restaurant de son choix. *Quelle merveilleuse idée !* pensa-t-elle. Avec près de deux mois de retard, ce serait leur soirée de la Saint-Valentin. Heureusement, elle avait pardonné à son conjoint son oubli ; elle regardait vers l'avenir et ne se souciait plus de ce genre d'histoires décevantes. Pour ce soir, elle hésitait entre un restaurant vietnamien du boulevard Marie-Victorin à Longueuil et un établissement indien situé sur le boulevard Jacques-Cartier. Au final, elle opta pour le vietnamien, sachant que Normand adorait la soupe douce-amère qu'on y servait en entrée.

Le lundi, il n'y avait pas grande affluence au restaurant. Isabelle et Normand préféraient de loin la tranquillité au brouhaha qui régnait dans un établissement bondé. Pour changer, Normand commanda des rouleaux impériaux en entrée et une assiette de poulet Général Tao. Isabelle choisit la soupe Bangkok en entrée et des crevettes au gingembre comme plat de résistance. Ils avaient apporté une bouteille de blanc, un bourgogne-aligoté, que le serveur d'origine vietnamienne

déposa dans un seau à glace après avoir rempli leurs verres.

— Santé, mon amour ! dit Isabelle en levant son verre.

— Santé, ma chérie !

— Ce vin est vraiment délicieux, déclara Isabelle après avoir savouré sa première gorgée.

— En effet. Et c'est agré...

Normand fut interrompu par le serveur qui arrivait déjà avec les entrées. Après que ce dernier se fut éloigné, Normand poursuivit :

— Je disais que c'est agréable d'être ici, ensemble. Surtout après un si bon moment...

— Oui, tu as raison.

La soupe était onctueuse, avec sa saveur de coco et de lime légèrement piquante. Les rouleaux impériaux de Normand étaient croustillants à souhait, mais Isabelle déclina l'offre d'y goûter, car elle trouvait ce mets trop gras. De plus, elle voulait se nourrir plus sainement en prévision d'une grossesse.

— Normand, je voulais te parler d'une très bonne idée que j'ai eue.

— Ah oui, laquelle ?

— J'aimerais ouvrir mon propre salon de coiffure.

Normand leva aussitôt son verre.

— Wow ! Quel beau projet !

— Oui, je sais, dit Isabelle, encouragée par la réaction de Normand. Je voudrais aménager une partie du sous-sol en salon de coiffure. Ce ne serait pas trop compliqué ni onéreux, car une seule pièce me suffirait.

Sur un ton persuasif, elle donna de nombreux détails sur son futur salon.

— Mais par où les clientes entreront-elles ? demanda Normand, légèrement inquiet. Par la porte de devant ?

— Non, par la porte de côté du garage, précisa-t-elle. Les clientes traverseront le garage pour atteindre l'escalier qui mène au sous-sol.

— Je vois que tu as bien pensé à ton affaire.

— Oui !

Les plats principaux arrivèrent. Le couple porta un autre toast avant d'entamer le contenu appétissant des assiettes. Isabelle mangeait en silence. Elle ne voulait pas insister, car elle savait que Normand analysait son projet sous tous les angles. Toutefois, elle était loin de se douter du genre de réflexions de son *chum*.

Normand croyait que le projet d'Isabelle tombait très bien. Et même qu'il s'agissait d'un clin d'œil du destin en sa faveur. Il accepterait sans tergiverser qu'Isabelle installe un salon de coiffure au sous-sol, car ainsi, elle reléguerait aux oubliettes son idée d'avoir un enfant.

— Tout est parfait, ma chérie ! s'exclama-t-il en souriant. L'idée est bonne et facilement réalisable. Nous allons sérieusement réfléchir à tout ça !

13

Aujourd'hui, Isabelle avait le cœur léger. Le fait que Normand semblait approuver son projet de salon de coiffure n'était pas étranger à sa bonne humeur. Se sentir appuyée par son conjoint lui donnait des ailes. Lorsque Jorge arriva au salon, à treize heures, elle s'absenta du travail pour aller acheter un cadeau à son *chum* afin de lui témoigner sa reconnaissance. Elle avait l'intention d'aller le lui porter directement à la brasserie. *Quelle belle surprise pour Normand !*

Elle passa au Sports Experts du Mail Champlain, à la recherche d'un article de golf. Cela représentait sans doute le présent idéal en ce début de printemps, car la saison de golf commencerait dans moins d'un mois. La quantité de gadgets offerts aux amateurs de ce sport coûteux la surprit. Il y en avait pour tous les goûts et toutes les bourses. Elle hésitait entre deux articles : un joli sac pour ranger les accessoires, à part les bâtons, et un ramasse-balles qui évitait au golfeur de se pencher pour récupérer ses projectiles. Isabelle ne connaissait rien à ce sport. Pour sa part, quand elle avait le temps, elle pratiquait la zumba et courait souvent dans son quartier, surtout le matin. Finalement, incapable de se décider, Isabelle acheta les deux produits.

Pendant qu'elle roulait en direction de Longueuil, la jeune femme était très excitée à l'idée de remettre son cadeau à Normand. Quelle serait sa réaction en la voyant débarquer dans son commerce alors qu'elle n'y mettait presque jamais les pieds ?

La première personne qu'elle vit en franchissant la porte principale de l'établissement fut Mélanie. La gérante et serveuse en chef s'affairait derrière le comptoir du bar. Ce jour-là, ses cheveux platine étaient lisses ; ils avaient sans doute été coiffés au fer plat. Elle les repoussait derrière ses oreilles à intervalles réguliers, mais ils retombaient sur ses épaules en longues bandes brillantes. C'était sexy, surtout que le blond très clair tranchait avec le noir de son corsage échancré et très ajusté. Isabelle s'approcha, sachant très bien que Mélanie feignait de ne pas l'avoir vue.

Isabelle s'exprima de la manière la plus désinvolte possible.

— Bonjour, Mélanie. J'aimerais voir mon *chum*, s'il te plaît.

— Ah ! Bonjour, Isabelle..., dit Mélanie d'un ton neutre. Normand n'est pas là,

malheureusement. Il s'est absenté après le *rush* du dîner.

Mélanie eut un sourire en coin en voyant l'expression d'Isabelle s'assombrir.

— Quoi ? s'écria cette dernière. Où est-il allé ? Et quand reviendra-t-il ?

— Aucune idée. Veux-tu laisser un message à son intention ?

Cette fois, la gérante souriait franchement.

— Dis-lui seulement que j'avais un peu de temps libre et que je suis passée pour le saluer.

— Ah bon, d'accord. Compte sur moi !

Mélanie se remit à astiquer le comptoir. Humiliée, Isabelle se dirigea rapidement vers la sortie. Cependant, devant la porte, elle fit volte-face. Elle retourna près de Mélanie, à qui elle remit le sac Sports Experts.

— C'est pour Normand, dit-elle, laconique. Tu peux lui donner ça à son retour ?

Puis, elle sortit sans même dire au revoir. Isabelle bouillait de rage, insultée que Mélanie l'ait défiée avec son attitude nonchalante – parfaitement étudiée, elle l'avait bien senti. Elle devait se méfier de cette fille attirante, peut-être dangereuse. Cette dernière, qui jouait de sa poitrine et de ses hanches pour se mettre en valeur et troubler la clientèle masculine, était grossière, et même vulgaire. Mais les hommes tombaient dans le piège à pieds joints.

Dans la rue, Isabelle démarra en trombe. Elle se promet de glisser un mot à Normand sur l'attitude désagréable de Mélanie. En tant que conjointe du patron, on lui devait le respect. Et puis, où était-il donc passé, celui-là ?



Plus tôt ce jour-là, pendant qu'Isabelle furetait dans le magasin de sport, Normand poussait la porte d'un fleuriste réputé du boulevard Taschereau. Il voulait faire une surprise à Isabelle. *Quoi de plus romantique, s'était-il dit, que d'apporter à sa conjointe un bouquet de roses rouges au travail ?* À son avis, les femmes mettaient trop d'emphase sur la Saint-Valentin et sur leur anniversaire, mais il comprenait cela. L'important, estimait-il, c'était les petits gestes au quotidien. Comme son ami Richard le lui répétait souvent en rigolant : « Il est préférable de donner à sa femme vingt-six petits cadeaux pendant l'année plutôt

qu'un seul gros, car de cette façon elle se sentira toujours comblée. » Ce conseil était sage, mais il semblait bien que Richard ne l'avait pas lui-même appliqué, car il devait maintenant payer une pension alimentaire à la femme qui l'avait quitté.

En arrivant au salon de coiffure, bouquet de fleurs à la main et sourire aux lèvres, Normand fut décontenancé en apprenant que sa blonde n'était pas là. Jorge, très gentil, lui suggéra d'attendre dans l'espace réservé à cet effet, car Isabelle ne devrait pas tarder à revenir. Normand s'assit dans un des fauteuils de cuir rose et feuilleta une revue féminine d'un œil distrait. Voyant que Jorge s'ennuyait, car il n'avait aucun client, Normand décida de joindre l'utile à l'agréable.

— Jorge, crois-tu que tu aurais le temps de me couper les cheveux ? demanda-t-il.

— Bien sûr, monsieur Fortier, répondit vivement Jorge, toujours prêt à rendre service.

— Appelle-moi Normand, voyons !

— Mais si je peux me permettre une remarque, monsieur Fortier, euh... Normand, je crois que c'est Isabelle qui devrait vous couper les cheveux.

— Je ne me fais jamais couper les cheveux par une femme.

— Et pourquoi donc ?

— Est-ce que tu connais l'histoire de Samson et Dalila ?

— Oui. Cette histoire est racontée dans la Bible : Samson, l'homme fort, perdit sa force après s'être fait couper la tignasse par sa flamme, Dalila.

— Dalila avait trahi Samson devant les Romains.

— Je ne crois pas qu'Isabelle vous trahirait, car elle vous aime tellement ! Et les histoires de la Bible sont très vieilles...

— Merci Jorge, c'est gentil de parler de ta collègue en de bons termes. Mais en fait, pour moi, c'est une superstition. Comme les acteurs qui refusent de porter du vert, ou les gens qui évitent de passer sous une échelle...

— Tout cela me semble bien compliqué ! fit Jorge en riant. Alors, nous commencerons par le shampoing.

Pendant que Jorge lui lavait les cheveux, Normand songeait que cette coupe arrivait à point. Son barbier régulier, qui avait pignon sur rue dans le Vieux-Longueuil, avait pris sa retraite en décembre dernier. Giorgio, un Italien, avait ouvert son salon de barbier dans les années 1960, peu de temps après avoir immigré au Canada. Ce type de *barber shop* était révolu depuis belle lurette, et Normand soupçonnait que c'était la véritable raison de la fermeture du commerce.

Au moment où Jorge finissait de sécher les cheveux de Normand, Isabelle entra dans le salon de coiffure. En voyant son conjoint et le bouquet de roses qui trônait sur la table de son aire de travail, elle comprit ce qui s'était passé. Elle se précipita dans les bras de son conjoint et l'étreignit fougueusement. Elle se trouvait stupide d'avoir douté de lui, ne serait-ce qu'un instant.

Devant cette scène, Jorge claironna en regardant affectueusement le couple :

— Ah, comme c'est beau l'amour !

Sur ce, tout le monde éclata de rire.

Jonathan Massé voyait enfin la lumière au bout du tunnel. L'hiver venait de se terminer et le temps doux était revenu, malgré la pluie froide, en cette première semaine d'avril. Les derniers mois avaient été durs pour le jeune entrepreneur. Tout avait commencé par l'éclatement de son couple, au mois d'octobre précédent. Sa blonde des deux dernières années l'avait plaqué du jour au lendemain pour un avocat de vingt-huit ans spécialisé en droit des affaires. D'après Jonathan, la principale qualité de son rival : ses revenus professionnels, pas mal plus élevés que les siens. Avec l'arrivée de l'hiver, les contrats de rénovation domiciliaire chutaient toujours. Étant donné ce contexte, depuis son dernier contrat, en janvier, il n'avait pas travaillé. Aussi, la veille, quand il avait reçu un appel d'un certain Normand Fortier pour un projet de finition d'un sous-sol à Longueuil, Jonathan n'avait pas hésité : il avait proposé d'aller le rencontrer dès que possible. Ainsi, il pourrait lui remettre rapidement un devis des travaux. Il avait enfin l'espoir de mettre fin à la période la plus creuse de l'année.

Habitant à Anjou, Jonathan préférait décrocher des contrats sur l'île de Montréal. Mais compte tenu des circonstances, il ne ferait pas la fine bouche. Au contraire, il s'arrangerait pour obtenir ce contrat, ce qui lui permettrait de commencer du bon pied la saison des rénovations.

Il rencontrerait M. Fortier à dix heures, au domicile de ce dernier, à Longueuil-sur-le-Parc. Pour s'assurer de ne pas se tromper en faisant son estimation, il avait demandé à Bob, son seul employé, de l'accompagner. Pendant qu'ils traversaient tous deux le tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine en direction de la Rive-Sud, Bob, la cigarette au bec, maugréait comme à son habitude.

— Pourquoi tenais-tu tant à ce que je t'accompagne ? s'informa-t-il, l'air grognon.

— Parce que tu as plus d'expérience que moi en rénovation, répliqua Jonathan. Ton aide me sera précieuse pour évaluer l'ampleur des travaux. Il faudra faire une soumission assez basse sans pour autant se tirer une balle dans le pied. Tu comprends l'idée ?

Jonathan espérait que son employé coopérerait totalement. Ce dernier avait un

sale caractère. Mais Jonathan composait avec ce désagrément, car Bob était très compétent.

— Ouais, ouais..., ronchonna-t-il.

— Ouvre ta fenêtre pour faire sortir la fumée ; on étouffe ici, dit Jonathan, un non-fumeur très intolérant.

Avec une mauvaise volonté évidente, Bob s'exécuta. Malgré le caractère irascible du jeune homme, Jonathan aimait travailler avec lui. Ses habiletés et son expérience en construction constituaient des atouts pour Jonathan, moins doué mais qui possédait un sens aigu des affaires. C'est la raison pour laquelle celui-ci était le patron. Au cours de sa vie, le pauvre Bob ne l'avait pas eu facile. Devenu orphelin très tôt, il avait été trimbalé d'une famille d'accueil à une autre. Il avait abandonné l'école à seize ans, en troisième secondaire, pour travailler comme plongeur dans un restaurant italien d'Anjou. C'est alors qu'il avait quitté sa dernière famille d'accueil et s'était loué un appartement, d'une pièce et demie, près de son travail. Au fil des ans, il avait appris divers métiers de la construction, depuis le pavage d'asphalte jusqu'à la pose de portes et fenêtres. Jonathan en avait un peu pitié, mais il admirait l'ardeur au travail de Bob et surtout ses connaissances du métier.

À dix heures, Isabelle et Normand virent par la grande fenêtre du salon un camion gris s'immobiliser devant leur demeure. Ils se réjouirent en constatant que les gars pour le devis de la rénovation du sous-sol arrivaient pile à l'heure. C'est Raynald, le fidèle client retraité de la brasserie, qui avait donné à Normand les coordonnées de Jonathan. Le jeune homme avait refait sa salle de bain au mois de janvier précédent. Avec l'aide de son employé, Jonathan avait réalisé un excellent travail à un prix raisonnable et surtout en respectant les délais, fait plutôt rare dans la construction. Raynald était très satisfait du résultat.

Normand sortit de la maison pour aller à la rencontre des deux hommes au moment où ceux-ci descendaient de leur véhicule. Il voulait avoir une idée du coût des travaux du futur salon de coiffure, sans pour autant conclure l'affaire le jour même. Comme il pleuvait des cordes, Normand ouvrit la porte du garage, où il attendit les ouvriers, bien à l'abri. Ceux-ci le rejoignirent rapidement.

— Bonjour, je suis Jonathan Massé, dit ce dernier en tendant la main. Vous êtes sûrement monsieur Fortier ?

— Oui, approuva Normand.

— Je vous présente Bob, mon assistant.

Normand ne se formalisa pas de l'air bourru de l'employé. Après tout, Jonathan compensait par son amabilité et son attitude polie.

— Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, Jonathan, il s'agit de finir une pièce au sous-sol pour y aménager un salon de coiffure. Ma femme aimerait bien travailler à la maison.

— Ça devrait pouvoir se faire sans trop de problèmes. Allons voir ça de plus près.

Le sous-sol n'était pas du tout aménagé. Il s'agissait donc d'y créer une pièce assez grande pour contenir le matériel nécessaire pour opérer un salon de coiffure. Il faudrait monter quatre murs et construire un escalier qui mènerait à la pièce. Jonathan et son employé prirent des mesures selon les instructions de Normand. Isabelle vint les rejoindre, car elle avait son mot à dire. De plus, elle voulait voir les ouvriers. Jonathan lui plut beaucoup, mais l'autre lui parut rebutant.

Jonathan nota les mesures sur un bout de carton. Il prit également quelques photos avec son téléphone intelligent. Le tout dura moins d'un quart d'heure.

— C'est parfait, j'ai tout ce qu'il me faut, annonça-t-il. Je vous soumettrai mon devis ce mercredi. Tout d'abord, il me faut évaluer le coût de tous les matériaux et le temps requis pour les travaux.

Normand se sentait en confiance avec cet entrepreneur. Il aimait le calme et le sérieux du jeune homme.

— Tout ça est parfait, Jonathan, déclara-t-il. Vous avez déjà mon numéro de cellulaire. Appelez-moi quand vous serez prêt.

— Avez-vous un magasin préféré, monsieur Fortier ? Chez Home Depot et Réno-Dépôt, on m'accorde un pourcentage de réduction en tant qu'entrepreneur.

— Vous choisirez vous-même, en autant que tout soit beau, bon, pas cher !

Tout le monde rit.

Plus tard, devant un café, Isabelle et Normand discutèrent de leurs impressions au sujet des deux travailleurs qu'ils venaient de rencontrer.

— Tu crois qu'ils feront l'affaire, Normand ?

— D'après Raynald, ils ont fait du bon travail chez lui. D'ailleurs, il faudrait que j'aille voir ça. Le reste va dépendre du devis que Jonathan va nous présenter.

— C'est vrai.

Isabelle regarda Normand avec une expression craintive.

— Mais Bob a l'air d'avoir un sale caractère...

— Ce n'est pas bien grave, rétorqua Normand qui ne voulait pas tergiverser. Il semble connaître son métier, et Jonathan est poli et aimable.

— Tu as raison, reconnut Isabelle.

Ils conclurent que si le devis était raisonnable, ils accepteraient la proposition. De son côté, Jonathan, qui roulait vers Montréal, réfléchissait. Il proposerait le meilleur prix possible pour décrocher le boulot dans cette belle maison, dont les propriétaires lui avaient fait une très bonne impression.

15

Au moins une fois par semaine, Isabelle et sa copine Josée dînaient ensemble au Mail Champlain. Elles se rejoignaient vers treize heures, devant la librairie Archambault, près de la zone de restauration. Depuis des mois, elles n'avaient pas manqué à ce rituel. Pour Josée, c'était facile, car son emploi d'assistante dentaire lui permettait de prendre une heure de pause le midi. Mais Isabelle, de son côté, devait attendre l'arrivée de Jorge avant d'aller manger. Toutefois, cela ne la dérangeait pas : elle préférerait attendre un peu, car le *rush* du midi était passé et elle pouvait discuter en toute tranquillité avec Josée.

Les deux femmes optèrent pour le restaurant qui servait des plats santé. Salade de chèvre chaud avec noix pour l'une, et salade méditerranéenne pour l'autre.

— Alors, comment ça se passe, ma belle Isabelle ? Tu n'es pas encore enceinte ?

Isabelle sourit.

— Donne-nous le temps ! Ça ne fait pas encore deux mois qu'on a décidé d'avoir un bébé.

— Oui, mais avez-vous au moins augmenté la cadence des moments intimes ?

Isabelle hocha la tête.

— Ne t'en fais pas pour ça ! J'ai l'œil, et le bon, sur le calendrier. Et puis, Normand n'est pas difficile à convaincre !

Josée s'esclaffa.

— Les hommes sont tous pareils ! Une chance, sinon le taux de natalité serait catastrophique.

Les deux copines rirent de bon cœur à cette cocasse vérité. Après avoir pris une bouchée de sa salade, Josée enchaîna sur un ton grave :

— Si, dans quelques semaines, tu n'es toujours pas enceinte, tu pourrais consulter un médecin rattaché à une clinique de fertilité. Il vous ferait passer quelques tests, à Normand et toi – rien de bien compliqué. Et après, s'il y a lieu, il vous proposerait des solutions.

L'air étonné, Isabelle fixa Josée. Elle aurait bientôt trente-deux ans... De quoi

devrait-elle s'inquiéter ? Julie, sa sœur, était tombée enceinte de son fils Carl avec une rapidité étonnante.

— Wow ! s'exclama-t-elle. Tu as l'air de t'y connaître. Comment ça se fait ?

— C'est vrai que j'en connais un bout là-dessus, admit Josée. Avant d'avoir mon plus vieux, Sylvain et moi avons essayé pendant quelques mois, mais sans résultat. Nous avons alors consulté des spécialistes dans une clinique privée, pas loin d'ici, à Brossard. Ils ont trouvé le problème assez rapidement. Deux mois après, j'étais enceinte !

— Vous avez fait une fécondation *in vitro* ? s'enquit Isabelle, découragée à la seule idée de devoir en passer par là.

— Non, non ! Ça n'a pas été si compliqué : les médecins ont découvert que mes trompes étaient obstruées. Pour régler le problème, on m'a injecté un produit dans l'utérus et les trompes. Il faut préciser aussi que j'ai fait ce qu'il fallait pour que Sylvain soit prédisposé aux rapports dans les périodes adéquates. Tu comprends ce que je veux dire ?

Josée termina son exposé en lui décochant un clin d'œil.

— Ça a été si simple que ça ?

— On croit souvent qu'aussitôt qu'un couple a de la difficulté à concevoir, il doit avoir recours à la fécondation *in vitro*. Mais c'est faux, car il existe une multitude de problèmes qui nécessitent des interventions beaucoup plus simples.

Josée se mit à fouiller dans son sac à main.

— J'ai conservé la carte professionnelle de la clinique.

Josée farfouilla un moment dans son volumineux sac en cuir brun avant de remettre une carte rose à Isabelle. Cette dernière la prit sans hésiter. Elle commençait à penser qu'en effet, elle avait peut-être un problème. *Et si je n'en ai pas, eh bien tant mieux ! Au moins, j'en aurai le cœur net.*

À la fin du repas, les deux amies décidèrent de prendre un café. Josée alla chercher des *latte* à un des comptoirs. Pendant ce temps, les pensées d'Isabelle se bouscuaient dans sa tête. La conversation qu'elle venait d'avoir avec sa copine faisait son chemin et elle angoissait presque. Plus que tout, elle voulait devenir mère. Si, d'ici quelques semaines, elle n'attendait pas un enfant, Normand et elle consulteraient la clinique de fertilité.

— Et au travail, comment ça se passe, Isabelle ? questionna Josée après avoir déposé les cafés sur la table. Es-tu toujours à couteaux tirés avec ta patronne ?

— Ça va mieux depuis que j’ai décidé d’ouvrir mon propre salon de coiffure, révéla Isabelle, trop contente d’annoncer sa grande nouvelle.

— Quoi ? s’écria Josée, les yeux écarquillés. C’est sérieux ?

— Oui ! Normand et moi allons faire finir une pièce du sous-sol et j’y établirai mon commerce.

— Wow ! C’est fantastique, ma belle, je te félicite. Mais pourquoi tu ne me l’as pas dit avant ?

— Parce que ce n’était pas encore officiel. Mais maintenant, ça l’est de plus en plus. Deux gars qui travaillent en rénovation sont venus hier à la maison pour établir un devis. Si le prix est raisonnable, nous allons procéder.

— Quelle bonne nouvelle ! réitéra Josée, heureuse pour son amie. À l’ouverture de ton salon, j’aimerais être ta première cliente.

— Super ! accepta Isabelle en souriant. Ça me fera plaisir. Et pour toi, ce sera gratuit.

— Pas question !

L’heure du dîner avait filé à toute allure. Josée et Isabelle s’enlacèrent affectueusement avant de retourner à leur travail respectif.



Dans le Vieux-Longueuil, à la brasserie Chez Normand, l’affluence du midi s’était estompée. Dans la cuisine, le patron procédait à l’inventaire des réfrigérateurs à viande. Il devait passer sa commande au fournisseur aujourd’hui pour que celle-ci soit livrée le lendemain matin. Il fallait remplir les imposants réfrigérateurs avant la fin de semaine. La brasserie était réputée pour ses excellentes entrecôtes. Le chef avait créé de délicieuses sauces pour les accompagner (à la moutarde, aux échalotes, au miel), et les clients se régalaient.

Une fois sa tâche terminée, Normand s’apprêtait à contacter son fournisseur quand son téléphone se mit à vibrer dans la poche de son pantalon. Il répondit immédiatement.

— Oui, allô ?

— Bonjour, monsieur Fortier. C’est Jonathan Massé.

— Comment ça va, Jonathan ? Le devis est-il prêt ?

— Oui, je vais bien. Pour le devis, j’ai coupé les prix au maximum pour m’assurer d’avoir le contrat.

— Et qu’est-ce que ça donne ?

— On vous construit le tout clé en main, de façon impeccable, pour douze mille dollars, main-d’œuvre et matériaux inclus.

Normand ne savait pas trop à quoi s’attendre, mais ce montant lui semblait raisonnable. Cependant, il posa une question.

— Taxes incluses ?

— Nous ne chargeons pas les taxes aux clients lorsque ceux-ci acceptent de payer comptant.

— Ah bon ! dit simplement Normand, que cela ne dérangeait pas du tout. Quand serais-tu prêt à commencer ?

— Pour ça, il faut que nous nous voyions avant, monsieur Fortier. J’aurai besoin d’un dépôt, équivalant au tiers du montant total. Je dois acheter une partie des matériaux avant d’entreprendre les travaux. Il faut aussi régler les détails suivants : le revêtement de sol, la couleur de la peinture, l’éclairage, etc.

— Peux-tu venir à la maison lundi prochain à dix heures, comme la dernière fois ?

— À vos ordres, patron. J’y serai, lança Jonathan avant de raccrocher.

Ce délai satisfaisait Normand. De cette façon, il aurait le temps de discuter du projet avec Isabelle. Les choses étaient claires : c’était son projet à elle, mais c’était lui qui paierait.

Normand donnerait ce qu’il fallait pour ne pas lui faire d’enfant.

Un petit salon de coiffure dans la maison n’était pas bien cher payé pour se garantir la paix.

De bonne humeur, Normand retourna dans la salle. Il demanda à Mélanie de lui servir une bière pression.

16

Après avoir bu sa bière en compagnie de la belle Mélanie, Normand s'enferma dans son bureau pour passer sa commande à ses divers fournisseurs. Puis, il s'attela aux comptes. Son bureau était, en fait, un réduit situé derrière le mur du bar. L'endroit n'était guère spacieux, mais l'aménagement de la pièce convenait à Normand. Il pouvait y faire sa tenue de livres et sa correspondance en toute quiétude. De temps en temps, il s'accordait une pause ; il regardait des vidéos sur YouTube pour améliorer sa technique au golf. Personne n'était autorisé à entrer dans le bureau en son absence. Et si, par malheur, un employé ouvrait la porte sans avoir frappé, il recevait des remontrances.

Normand tapait sur sa calculatrice lorsque quelqu'un cogna à la porte.

— Oui ? lança le patron sur un ton sec.

— C'est moi, dit Mélanie tout simplement, sachant que l'homme reconnaîtrait sa voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quelqu'un veut te voir.

Normand soupira. Décidément, il n'aurait pas la paix aujourd'hui.

— Qui est-ce ?

— C'est l'ami avec qui Isabelle et toi faites des voyages, répondit la serveuse qui avait reconnu Sylvain, car celui-ci était déjà venu à la brasserie.

— D'accord, j'arrive.

Normand détestait être interrompu dans l'exécution de ses tâches. Mais lorsque des amis se pointaient dans son commerce, c'était différent. Normand était étonné que Sylvain passe au milieu de l'après-midi et, surtout, en pleine semaine. Avait-il quelque chose d'important à lui confier ? En tout cas, il avait sûrement une bonne raison, car il avait délaissé son commerce d'esthétique automobile.

En sortant de son bureau, Normand aperçut Sylvain près du comptoir. Mince et de belle apparence, celui-ci avait fière allure dans un complet gris foncé qui lui allait comme un gant. Songeant à sa propre personne, Normand se dit une fois de

plus qu'il était grand temps pour lui de recommencer à jouer au golf. Il avait quelques kilos à perdre.

— Hé ! Salut, Sylvain, ça va ? s'exclama-t-il.

— Salut, Normand ! lui retourna son ami. Ne t'inquiète pas, tout va pour le mieux.

— Qu'est-ce qui t'amène dans le coin en pleine semaine ? Et, en plus, tu es vêtu comme un prince ! Que se passe-t-il ?

— J'avais rendez-vous chez mon notaire. Son bureau est dans la rue Saint-Charles, juste à côté. J'ai décidé de profiter de l'occasion pour venir te saluer.

— C'est très gentil, Sylvain. Que prendrais-tu ? Une bière, un verre de vin, un café ?

— Non, je n'ai pas le temps. Je ne dois pas trop tarder.

Sylvain se tut un instant, puis il reprit :

— Mais, pendant que je suis là, je voudrais te proposer quelque chose...

— Tu m'intrigues. Lâche le morceau !

— Le golf de Candiac ouvre lundi. Aimerais-tu qu'on aille jouer un neuf trous ensemble ?

— C'est une super bonne idée ! J'ai hâte de sortir mon équipement et de me remettre au golf. Mais la saison débute tôt cette année, non ?

— Il fait très doux depuis trois semaines. Le gazon ne sera pas d'un vert éclatant, mais cela ne nous empêchera pas de nous amuser. Donc, c'est OK ? Je réserve ?

— Absolument ! accepta Normand. Je ne manquerais ça pour rien au monde. Tu n'aurais pas pu mieux tomber avec ta proposition.

Il se tapota le ventre. Sylvain rit de bon cœur.

— Parfait ! On se rejoint au bistro du golf à dix heures, lundi. Je t'attendrai.

Les deux hommes se serrèrent la main vigoureusement. Sylvain partit, très heureux du rendez-vous qu'il venait de prendre avec son ami. Normand, d'humeur morose ce jour-là, retrouva son entrain. Il se versa un café et retourna à ses occupations.



Ce soir-là, comme à son habitude, Normand arriva à la maison à dix-huit heures, juste à temps pour le souper. Cependant, l'odeur de pâté chinois qui flottait dans l'air le déçut. Au début de sa relation avec Isabelle, lorsqu'elle lui avait dit qu'elle adorait ce mets, il avait commis l'erreur de prétendre que lui aussi en raffolait, et que cela datait de son enfance. Isabelle avait été attendrie. Heureusement, elle ne préparait un pâté chinois qu'une fois par mois.

Il se lava les mains dans la salle d'eau près de l'entrée. Ensuite, il fit la bise à Isabelle, qui l'attendait dans la cuisine, prête à servir le repas.

— Tu as passé une belle journée, chérie ? s'informa-t-il machinalement.

— Oui, répondit-elle. Mais rien de nouveau au travail : Micheline se montre toujours aussi désagréable. Au moins, ce midi, j'ai dîné avec Josée.

— Figure-toi qu'aujourd'hui, son mari est passé me dire bonjour à la brasserie.

— Drôle de coïncidence ! Qu'est-ce que Sylvain t'a raconté de bon ?

— Il m'a invité à jouer au golf au club de Candiac.

— La saison est déjà commencée ? s'étonna-t-elle.

— Lundi matin, nous avons rendez-vous à dix heures pour un neuf trous.

Isabelle déposa les assiettes fumantes sur la table. Normand évita de faire la moindre remarque sur ce plat qu'il considérait comme très ordinaire. Le couple mangea en silence pendant quelques minutes, puis Isabelle demanda :

— Est-ce que le gars pour la rénovation t'a téléphoné pour le devis ?

Normand faillit s'étouffer avec sa bouchée de pâté chinois. Furieux, il venait de se rendre compte qu'il avait complètement oublié son rendez-vous du lundi suivant avec Jonathan, à l'heure même où il devait jouer au golf avec Sylvain.

— Qu'est-ce qu'il y a, Normand ? s'impatientait-elle. As-tu avalé ta langue ?

Il détestait quand sa conjointe s'adressait à lui comme s'il avait six ans et qu'il méritait une réprimande.

— Mais non, voyons ! Et pour le devis, oui, Jonathan m'a contacté. Les travaux coûteront douze mille dollars.

Isabelle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu en penses ? s'inquiéta-t-elle aussitôt.

— Je ne sais pas trop... Je ne connais pas grand-chose dans le domaine des rénovations. Mais toi, qu'en dis-tu ?

— Ça m'embête. Raynald, ton client, pourrait sans doute t'éclairer là-dessus puisque Jonathan a travaillé chez lui.

— C'est ce que je me disais..., commenta Normand. Si je vois Raynald demain, je lui en parlerai. Nous devrions accepter la proposition de Jonathan, alors ? ajouta-t-il sans avouer à Isabelle qu'il avait déjà donné son accord à l'entrepreneur.

— Pourquoi pas, si tu penses que c'est raisonnable. Et si Raynald te confirme que ce gars-là est honnête, il n'y aura pas de problème.

— Je dois donner un acompte à Jonathan la semaine prochaine, précisa Normand. Je lui suggérerai de passer mardi matin à la brasserie. Comme ça, j'aurai eu le temps de discuter avec Raynald.

Normand était très content de s'être tiré aussi facilement de ce mauvais pas. S'il avait mal manœuvré, cela aurait pu lui coûter sa partie de golf.

Isabelle revint à la charge :

— Pourquoi pas lundi ? Nous serions les deux à la maison.

— Parce que je vais jouer au golf avec Sylvain, tu te souviens ?

— Ah oui, c'est vrai ! Tu es un amour, Normand. Je t'aime.

Elle l'embrassa sur la joue.

— Merci, ma chérie. Moi aussi, je t'aime.

Il se leva de table et desservit en songeant que, finalement, tout irait comme sur des roulettes. Il dirait à Jonathan qu'à cause d'un empêchement de dernière minute, il le rencontrerait le mardi à la brasserie, à dix heures. La seule chose qui comptait était le projet de sa femme : celui-ci la tiendrait occupée et mettrait en veilleuse son envie de grossesse.

Comme si le diable l'avait entendu, Isabelle lui susurra d'une voix enjôleuse :

— Chéri, nous avons un peu de temps avant que tu retournes au travail... Tu montes avec moi ?

Normand réfléchit à toute vitesse ; il devait inventer une excuse.

— J'aimerais bien ça, mon amour, mais ce soir Mélanie a un rendez-vous chez le dentiste. Je dois repartir plus tôt.

Il lui adressa un sourire piteux et se dirigea vers l'entrée.

En ce lundi matin, Isabelle roulait à une vitesse modérée sur l'autoroute 20 en direction de Québec. Il ne lui aurait servi à rien de passer sa journée de congé seule à la maison pendant que Normand, lui, jouait au golf. L'idée d'aller visiter sa sœur Julie à Québec s'était imposée à elle. Il fallait profiter du beau temps pour faire toute cette route, car l'hiver, Isabelle s'y aventurait rarement. Elle avait prévenu sa patronne de son absence du lendemain, prétendant qu'une urgence familiale l'obligeait à se rendre dans la capitale nationale. Détestant mentir, elle n'avait pas fourni de détails à Micheline. Mais, après tout, ce prétexte n'était pas totalement faux : elle s'ennuyait énormément de sa cadette, qu'elle n'avait pas revue depuis les fêtes de fin d'année. À cette occasion, Normand et Isabelle avaient passé deux jours chez Julie et Bernard, son mari, et leur fils Carl, âgé de six ans. Julie, de trois ans plus jeune, était plus qu'une sœur pour Isabelle ; c'était aussi sa meilleure amie. Elles avaient grandi à L'Ancienne-Lorette, dans un quartier de la classe moyenne. Leurs parents habitaient toujours le même bungalow, avec une minuscule cour arrière, construit à la fin des années 1970. Avant de reprendre la route, le lendemain, Isabelle irait dîner chez ses parents.

Julie et Bernard possédaient une maison unifamiliale de deux étages de construction récente dans un quartier résidentiel situé à une distance raisonnable du centre-ville. Julie, qui avait étudié en psychologie à l'Université Laval, travaillait pour la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ). Elle évaluait les risques de récidive des gens ayant perdu leur permis de conduire à la suite d'une accusation pour conduite avec les facultés affaiblies. Elle avait déjà confié à Isabelle qu'elle en voyait de toutes les couleurs dans son travail. Des personnes imaginaient toutes sortes de stratagèmes pour récupérer leur permis, mais heureusement, celles-ci réussissaient rarement à tromper le gouvernement. Quant à Bernard, son mari, il occupait un poste de direction au Musée des beaux-arts du Québec, et ce, à seulement trente-huit ans. Son ascension hiérarchique rapide résultait de ses compétences, de sa maîtrise en histoire de l'art, de son travail assidu et de son leadership, mais aussi de la chance. En effet, Bernard – même s'il avait bon cœur et que les tendres gagnent rarement – avait échappé à la méchanceté de collègues envieux.

Isabelle arriva chez sa sœur vers treize heures. Celle-ci l'attendait

impatiemment ; elle avait pris congé pour l'occasion, prétextant auprès de sa supérieure des règles douloureuses. Après de chaleureuses effusions, les deux jeunes femmes s'attablèrent dans la salle à manger : sandwiches concombre-tomate sans croûte, salade de carottes et, pour dessert, un yogourt.

— Je suis si contente que tu sois là, Isabelle ! clama Julie à la fin du repas. J'ai l'impression qu'on ne s'est pas vues depuis une éternité.

Elle rayonnait de joie.

— C'est vrai, reconnut Isabelle. Moi aussi, je suis contente.

L'air complice, les sœurs se sourirent avec affection.

— Allez, raconte-moi tout ! s'enthousiasma Julie. Ton projet de salon de coiffure à la maison, ça avance ?

— Ah oui ! Un entrepreneur a procédé à l'évaluation des travaux. Son devis nous paraît raisonnable, et lui et son employé ont l'air compétents. Mais ce sera tout un chantier !

— Super ! fit Julie, heureuse pour sa sœur. Ton rêve commence tranquillement à se concrétiser.

— En fait, l'idée vient plutôt de Jorge, un ami et collègue du travail. Tu sais, c'est ce coiffeur cubain, très aimable et toujours enjoué, dont je t'ai souvent parlé.

— Wow ! Ça sonne *latin lover*, ça ! s'exclama Julie. Est-ce qu'il est beau, ce Jorge ?

— Très beau et charmant, et probablement un excellent amant, mais pas pour les femmes. Il a d'autres intérêts, si tu vois ce que je veux dire... Au salon de coiffure, il est très apprécié.

— Ah, je vois..., souffla Julie avec un clin d'œil.

Puis elle reprit aussitôt :

— Quand les travaux débiteront-ils chez vous ?

— Je ne sais pas encore. Demain, Normand rencontre le gars pour lui donner un acompte. J'imagine que le chantier commencera la semaine prochaine.

Julie alla préparer de la tisane. Ensuite, les deux sœurs sirotèrent leur boisson

chaude dans le salon. En cette saison, s'installer sur la terrasse était prématuré. Le temps était très frisquet, surtout qu'à Québec, il faisait plus froid qu'à Montréal. Dans la cour de Julie, il y avait encore de la neige ici et là.

— Elle est délicieuse, cette tisane, commenta Isabelle. C'est quelle variété ?

— Ça s'appelle « Douceur de pomme orangée ». Je l'achète chez un marchand de produits bio à la Place Laurier. Mais j'ai déjà vu ce même produit dans un commerce de la rue Cartier.

Après quelques instants de silence, elle questionna Isabelle.

— Mais, dis-moi, qu'en est-il de ton projet d'avoir un bébé ?

— Je ne prends plus la pilule. Et durant mes périodes de fertilité, nous nous activons le plus possible !

— Est-ce que Normand est aussi enthousiaste que toi ?

— Pour essayer, oui, bien sûr... Tu connais les hommes.

— Oui mais, est-ce qu'il veut un enfant autant que toi ?

— Non, avoua Isabelle, l'air dépité. Je crois bien qu'il a accepté parce qu'il m'aime et veut me faire plaisir.

— C'est bien ce que je pensais, formula Julie, énigmatique.

Cette dernière retira ses lunettes à monture rouge. Celles-ci contrastaient joliment avec ses longues boucles brunes et faisaient ressortir ses yeux noisette. Les deux sœurs se ressemblaient physiquement, mais elles n'avaient pas la même personnalité.

Julie prit une grande respiration avant de débiter d'un trait :

— Peut-être que Normand a été traumatisé par le fait d'avoir perdu son père à sept ou huit ans. Consciemment ou non, il ne veut pas que son éventuel enfant souffre autant que lui.

— Tu crois ? s'étonna Isabelle.

— Oui... Les mécanismes de l'inconscient sont très complexes. Tu devrais aborder la question avec ton *chum*. D'après sa réaction, tu verras si j'ai raison ou pas.

— Je n'avais jamais pensé que sa réticence à devenir père pouvait avoir cette

origine..., souffla Isabelle, interloquée.

— Que feras-tu si Normand refuse d’avoir un enfant ? Il y a deux possibilités. Tu acceptes son choix et tu oublies ton désir d’enfanter, ou encore tu le quittes pour recommencer ta vie avec un homme qui partage le même souhait que toi.

Ces paroles frappèrent Isabelle de plein fouet. La franchise de sa sœur la bouleversait. Quelles seraient les retombées de la décision de Normand sur son couple et son avenir ?

Les deux sœurs passèrent une bonne partie de l’après-midi à faire le tour de la question. Lorsque Bernard rentra du travail, Isabelle était de très bonne humeur.



Normand était loin de penser à un futur bébé. À Candiac, il relaxait enfin, débarrassé de cet épineux problème. Sylvain, Richard et lui étaient assis à une table sur la terrasse du club de golf. Ils savouraient une bière après leur parcours. Le matin même, Richard avait accepté l’invitation de Normand de venir jouer au golf.

— C’était une maudite bonne partie, même si j’ai joué comme un pied ! s’écria Normand. Heureusement, une fois n’est pas coutume.

— Ne t’en fais pas, Normand, le rassura Sylvain. C’est ta première partie de golf cette année. Tu étais juste un peu rouillé.

— Je vais m’y remettre sérieusement ; la prochaine fois, je vais te battre ! lança Normand sur un ton de défi.

— Moi, je suis content parce que, pour une fois, je n’ai pas fini le dernier, livra Richard, enjoué.

— Profites-en, car ça n’arrivera pas souvent cet été, rétorqua Normand qui aimait bien se moquer de son ami.

— C’est normal, répliqua Richard. Tu passes beaucoup plus de temps que moi sur les terrains de golf. Mais cette année, je vais jouer plus souvent afin de m’améliorer.

Laissant ses amis discuter entre eux, Sylvain alla rejoindre une connaissance qui venait de terminer son parcours.

— Pourquoi as-tu l’air si préoccupé, Normand ? demanda Richard aussitôt,

profitant du fait que Sylvain s'était éloigné.

Étant tous deux de vieux amis, Normand avait pleinement confiance en Richard. Il décida donc de lui confier la source de son tracas.

— Tu sais que j'ai promis à Isabelle de lui faire un enfant...

— Oui.

Richard se pencha vers son interlocuteur, car celui-ci parlait tout bas.

— En réalité, confia Normand, je ne suis pas du tout certain de partager cette envie-là.

— Je te connais depuis longtemps, alors je m'en suis rendu compte. Mais laisse-moi te poser une question.

— Vas-y.

— Jusqu'où serais-tu prêt à aller pour ne pas avoir d'enfant ?

Abasourdi par la question, Normand ne sut quoi répondre.

Au retour du golf, il ne cessait de s'interroger. Éviter d'avoir un enfant, c'était donc possible ?

18

Isabelle avait passé une soirée agréable à Québec, chez sa sœur et son beau-frère. Ils avaient soupé tous ensemble. Carl avait été fou de joie de revoir enfin sa tante. Il lui avait sauté dans les bras à son retour de l'école. Et il avait été ravi quand elle lui avait offert un chèque-cadeau de Renaud-Bray, où il pourrait s'acheter un livre ou un DVD de son goût. Au repas, Julie avait servi des cuisses de poulet grillées au four, accompagnées de purée de pommes de terre douces et d'une salade César. À l'heure du dodo de son neveu, Isabelle lui avait raconté une histoire et l'avait bordé dans son lit. Ensuite, les trois adultes avaient discuté au salon en buvant du vin blanc. Plus tard, Julie avait offert de la tisane et des chocolats à sa sœur. Avec Bernard, les deux jeunes femmes n'avaient pas beaucoup parlé du désir d'Isabelle d'avoir un bébé. L'homme s'intéressait davantage au projet de sa belle-sœur d'ouvrir un salon de coiffure chez elle. D'ailleurs, il songeait à aménager le sous-sol de sa maison en prévision de l'adolescence de Carl, même si l'enfant n'avait que six ans. Il souhaitait que son fils apprenne à devenir indépendant sous bonne surveillance. Tout compte fait, la conversation avait été banale. Il faut dire que, plus tôt dans l'après-midi, Julie et Isabelle avaient fait le tour des sujets essentiels.

Le mardi matin, Isabelle quitta la résidence de sa sœur en même temps que toute la famille, soit à huit heures quinze. En dépit de la soirée qui s'était prolongée, il fallait reprendre le train-train quotidien. Après de chaleureux au revoir, Isabelle fit le trajet d'une quinzaine de minutes qui la conduisait chez ses parents à L'Ancienne-Lorette.

Son père et sa mère l'accueillirent avec grande joie. Sa mère, Lise, dans la jeune soixantaine, était un petit bout de femme énergique et volubile. Elle avait été femme au foyer et avait pris en charge la maisonnée et l'éducation de ses deux filles de façon exemplaire. Son père, Serge, âgé de soixante-sept ans, avait travaillé toute sa vie à Hydro-Québec comme cadre ; il avait pris sa retraite à cinquante-six ans après avoir reçu une indemnité de départ. Par malheur, peu de temps après, il s'était mis à éprouver des problèmes d'élocution. Après des tests en milieu hospitalier, avec des spécialistes et des orthophonistes, on avait diagnostiqué un problème lié à la dyslexie. Trois ans plus tôt, toutefois, des pertes de mémoire et des périodes d'égarement s'étaient manifestées. Le diagnostic sans appel avait frappé la famille de plein fouet : Serge était atteint de

la maladie d'Alzheimer. Après avoir accusé le coup, Lise s'était rapidement ressaisie. Elle s'occupait très bien de son mari, mais elle savait que lorsque la dégénérescence causée par la maladie serait trop avancée, elle devrait le placer dans un centre d'hébergement. Toutefois, pour l'instant, Lise, femme aimante et dévouée, refusait de se séparer de son mari. Elle priait pour que la triste échéance survienne le plus tard possible.

Pendant que sa mère préparait des œufs et du bacon, de même que ses délicieuses crêpes nappées de sauce aux bleuets, Isabelle essayait d'engager le dialogue avec son père. Celui-ci était confortablement assis dans un fauteuil à bascule. La jeune femme savait qu'il la reconnaissait et qu'il comprenait ses questions, mais il était incapable de formuler des phrases complètes. Cela attristait Isabelle, mais elle n'en montrait rien. Faute de pouvoir échanger, Isabelle lui manifesta de l'affection et de la tendresse en le regardant bien dans les yeux pour s'assurer d'avoir son attention.

La discussion avec sa mère pendant le repas tourna surtout autour de Serge et des problèmes liés à sa terrible maladie. De toute évidence, Lise avait besoin de s'épancher. Cette situation fit en sorte qu'Isabelle garda sous silence ses propres problèmes. Sa mère en avait déjà assez sur le dos.

Isabelle partit le cœur léger, car elle avait laissé à ses parents l'image d'une femme heureuse pour qui tout allait bien.



Normand prit place sur l'une des banquettes de sa brasserie. De l'autre côté de la table, Jonathan Massé était penché sur un plan. Il expliqua à Normand qu'avant même que celui-ci lui donne le premier acompte de quatre mille dollars, il y avait des frais à ajouter. En effet, des travaux de plomberie s'imposaient, car il fallait installer un lavabo dans le futur salon. Sa seule erreur était de ne pas y avoir pensé. De toute façon, Normand s'attendait à des dépassements de coûts. Son ami Richard, qui s'y connaissait un peu en construction, lui avait dit que le montant demandé par l'entrepreneur était raisonnable. Et Raynald l'avait rassuré : le travail de Jonathan l'avait pleinement satisfait.

— Il y a aussi la question du plancher, monsieur Fortier, déclara Jonathan. Préférez-vous un plancher flottant ou en bois franc ? Ou de la céramique ?

Évidemment, le bois franc est plus cher, mais ce produit est de meilleure qualité. Je suggérerais une teinte claire, plus facile à nettoyer, car le plancher sera souvent jonché de cheveux.

Le jeune homme avait bien préparé la rencontre. Ses explications s'avéraient claires et concises.

— Allons-y pour le bois franc, trancha Normand. De toute façon, ces rénovations ajouteront de la valeur à la propriété.

— Tout à fait, monsieur Fortier. D'ailleurs, c'est ce que j'allais vous dire.

— Alors, Jonathan, comment veux-tu procéder ? s'enquit Normand qui ne voulait pas passer son après-midi à discuter des rénovations.

— Avec l'acompte que vous allez me remettre aujourd'hui, j'achèterai une partie des matériaux. Évidemment, il est hors de question de laisser ceux-ci à l'extérieur. Avec votre permission, je les entreposerais dans votre garage. De la sorte, Bob et moi aurions tout à portée de main pendant les travaux. Êtes-vous d'accord ?

— Oui, c'est parfait.

Cependant, Jonathan poursuivit :

— Toutefois, j'ai remarqué que le garage paraît assez encombré. Il faudrait que vous dégagiez de l'espace avant la livraison des matériaux.

— Bon, d'accord, dit Normand qui commençait à s'impatienter.

Il détestait se faire rappeler sa tendance à accumuler des choses inutiles. Isabelle le lui reprochait bien assez souvent !

— Je vais faire le ménage cet après-midi, précisa-t-il. Y a-t-il autre chose, Jonathan ?

— Il ne me manque que le chèque de dépôt et la clé du garage.

Normand sortit de la poche intérieure de son veston un chèque préalablement libellé au nom de l'entrepreneur. Il inscrivit au bas du document une série de chiffres, puis le remit à Jonathan.

— Voilà, Jonathan, tu as carte blanche ! déclara-t-il. Dans le bas du chèque, j'ai inscrit le code d'entrée de la porte du garage. J'aimerais que ton employé et toi

vous utilisiez toujours celle-ci. Ne passez jamais par l'entrée principale, question de ne pas salir la maison.

Normand avait émis ces directives en pensant à Isabelle, qui ne supportait pas le désordre.

— Tout me semble parfait, approuva Jonathan. Vous permettez que je vous appelle dorénavant par votre prénom ?

— Bien évidemment ! acquiesça Normand.

Les deux hommes se serrèrent la main pour clore cette rencontre productive. Jonathan Massé inspirait confiance ; il paraissait consciencieux et travaillant. Normand se félicitait d'avoir mis en branle un des projets qui tenaient à cœur à sa femme. Mais en ce qui concernait son désir d'enfant, il cherchait encore le moyen de s'y soustraire.

Aussitôt que Jonathan quitta la brasserie, Mélanie s'approcha de Normand. Celui-ci la comparait à un chat, car elle se déplaçait silencieusement.

— Wow, patron ! s'exclama-t-elle. C'est une belle pièce d'homme, ce gars-là ! Tu devras garder un œil sur Isabelle. C'est une blague, bien sûr !

Elle éclata de rire.

— Quelle bonne idée ! lança Normand, d'humeur joyeuse. Ce Jonathan pourrait faire un bébé à Isabelle ; ça m'épargnerait de l'ouvrage !

Tous deux s'esclaffèrent.

Quelques instants plus tard, Normand consulta sa montre.

— C'est bien plaisant tout ça, ma belle Mélanie, mais on a du travail !

— Oui, boss !

19

Normand ouvrit les néons du garage. Consterné, il contempla les boîtes et les objets de toutes sortes qui encombraient les lieux. Comme beaucoup de gens, les Fortier se servaient de leur garage comme pièce de débarras ; ils n’y stationnaient jamais leurs voitures. À cause du fastidieux travail qui l’attendait en prévision des travaux de Jonathan, Normand avait pris congé de la brasserie pour le reste de l’après-midi. Il savait qu’il pouvait compter sur Mélanie pour prendre la relève. Il se considérait comme très chanceux d’avoir une employée si fiable et compétente. En plus, elle ne buvait pas. Normand devinait que, derrière son apparence de femme fatale, se cachait une personne romantique.

Pour libérer le maximum d’espace, Normand avait décidé de ranger les articles de sport (skis, patins à glace, vieux sacs de golf) dans le cabanon derrière la maison. Toutes les boîtes de carton, au contenu pêle-mêle, seraient entreposées dans la partie du sous-sol qui ne serait pas aménagée. Il fallait dégager au maximum le garage, car les matériaux de construction occuperaient beaucoup de place. De plus, Jonathan et son employé devaient pouvoir se déplacer aisément dans la pièce et installer le banc de scie de façon à s’en servir de façon sécuritaire.

Tout en s’activant, Normand pensait à Isabelle. En ce moment, celle-ci roulait probablement vers la maison, de retour de Québec. Elle serait bientôt là. Lorsqu’elle lui avait parlé de son envie d’aller voir sa sœur, il l’avait encouragée à faire le voyage. Isabelle et Julie étaient de grandes amies ; leurs rencontres s’avéraient toujours bénéfiques pour le moral de sa blonde. Des liens profonds unissaient les deux femmes, et ce, en dépit de leurs personnalités différentes. Julie était devenue mère très tôt et avait fait de grandes études. Depuis, elle menait une remarquable carrière professionnelle et gagnait un très bon salaire. Pour sa part, Isabelle, plus pressée de gagner sa vie et d’acquérir son indépendance, avait renoncé à l’université pour devenir coiffeuse, en espérant concilier maternité et profession. Aujourd’hui, se félicitait Normand, tout cela n’avait plus aucune importance, car Isabelle deviendrait une femme d’affaires en gérant son propre salon. Il savait aussi qu’Isabelle avait profité de son court séjour à Québec pour rendre visite à ses parents. Lise, sa mère, était en parfaite santé. Mais le pauvre Serge, frappé par la maladie d’Alzheimer, déclinait progressivement. Tôt ou tard, il faudrait songer à lui trouver un centre

d'hébergement adapté à sa condition.

Normand passait vigoureusement le balai quand Isabelle stationna son VUS dans la cour. En souriant, elle vint le rejoindre dans le garage et l'étreignit affectueusement.

Ensuite, elle admira le résultat des efforts de son *chum*.

— Bravo, chéri ! Tu t'es enfin décidé à faire de l'ordre dans le garage.

— Je n'avais pas le choix. Les matériaux de rénovation seront livrés cette semaine et ils doivent rester au sec.

— C'est déjà réglé ? se réjouit-elle.

— Ce matin, j'ai rencontré Jonathan à la brasserie.

— Vous avez signé un contrat ?

— Non. Je lui ai donné un acompte pour qu'il puisse acheter les matériaux.

— Espérons qu'il ne se poussera pas avec l'argent ! blagua Isabelle.

— Je n'avais pas pensé à ça, reconnut Normand. Mais Jonathan est un gars honnête. Raynald me l'a encore dit hier.

Isabelle sortit son sac de voyage de la voiture.

— Pendant que tu termines ta tâche, mon amour, je vais nous préparer un bon souper, annonça-t-elle avec entrain.

Elle entra dans la maison par la porte intérieure du garage et grimpa l'escalier à toute vitesse. *Elle paraît très heureuse d'être rentrée au bercail. Et la perspective du chantier lui fait vraiment plaisir*, songea Normand.

Une fois dans sa chambre, Isabelle décida de prendre une douche pour se détendre. Heureuse de sa visite à Québec, elle était contente d'être revenue chez elle. À la suite de sa conversation avec Julie, elle avait décidé d'aborder avec Normand les vraies raisons de sa grande réticence à fonder une famille. Peut-être que Julie avait vu juste. Derrière les hésitations de Normand à devenir père se cachaient sans doute de vieilles blessures. Isabelle savait qu'elle devrait s'y prendre avec doigté pour éviter que son conjoint se referme comme une huître pendant la conversation.

Lorsqu'elle sortit de la douche, Isabelle revêtit un pantalon de yoga de couleur

turquoise et un chandail assorti. Résolue à passer une bonne soirée, elle descendit à la cuisine. Pour le souper, elle préparerait des filets de sole panés, accompagnés de riz et d'asperges. Il était seulement seize heures trente, mais Isabelle voulait s'attaquer sur-le-champ à la confection du repas. Ensuite, Normand et elle pourraient prendre l'apéro dans le salon en discutant en toute quiétude, sur fond de musique douce.

Un peu plus tard, Normand alla prendre une douche. Ensuite, il descendit à la cuisine et demanda à Isabelle, qui feuilletait une revue au salon, ce qu'elle voulait boire. Elle opta pour un verre de vin blanc. Normand choisit un chablis, un vin toujours agréable à déguster. Il prit une bière pour lui et alla rejoindre Isabelle, avec les boissons en main. Il s'assit sur le divan à côté d'elle.

— À quoi pourrions-nous porter un toast ? demanda Normand, sans se douter que ces simples mots provoqueraient une discussion qu'il n'avait pas envie d'avoir.

— À nos projets communs ! lança Isabelle.

— À nos projets communs ! répéta Normand en faisant tinter sa bouteille contre le verre d'Isabelle.

Après avoir pris une gorgée, il questionna Isabelle :

— Comment s'est passée ton escapade à Québec, ma chérie ?

— À merveille ! Ça m'a fait du bien de discuter seule à seule avec ma sœur. Et j'étais très contente de revoir le petit Carl. Il a beaucoup grandi depuis les Fêtes.

— Et comment se porte Bernard ? s'informa Normand qui aimait bien son beau-frère. Tout baigne pour lui ?

— Absolument ! Il t'envoie ses salutations, d'ailleurs.

Après un échange de banalités, Isabelle prit son courage à deux mains pour entrer dans le vif du sujet.

— Je sais, Normand, que tu as toujours eu quelques réticences à fonder une famille...

Se sentant maladroite, elle cherchait une manière positive de poursuivre

l'entretien.

— Euh... oui, bredouilla Normand, dont la mine s'assombrit.

Il se rencogna dans le divan, car il redoutait la suite.

— J'ai beaucoup réfléchi à tout ça, susurra Isabelle. Je me demande si un événement de ton passé pourrait expliquer ton blocage.

Normand n'apprécia pas du tout le mot *blocage*. Il devina que ce terme venait directement de Julie la psychologue.

— Tu parles du décès de mon père, c'est ça ? répliqua Normand, sur la défensive. C'est Julie qui t'a mis dans la tête que je pouvais avoir un blocage à cause de cette mort ?

Sans le vouloir, il avait haussé le ton. Ce terrain glissant n'augurait rien de bon. Normand était mal à l'aise.

— Non, pas du tout ! protesta Isabelle. J'ai réfléchi à ce problème dans la voiture pendant mon retour de Québec.

Isabelle avait menti, car elle ne voulait pas mêler sa sœur à cette histoire.

— En fait, Isabelle, émit sèchement Normand, je n'ai aucun blocage ou traumatisme. C'est vrai que j'ai des réticences à l'idée de fonder une famille, mais ça n'a rien à voir avec mon passé. C'est simplement qu'avoir un enfant exige beaucoup de sacrifices et comporte une tonne de responsabilités. Mais j'ai compris que tu y tiens vraiment. Alors, c'est maintenant ou jamais !

Le visage d'Isabelle s'illumina.

— Tu veux vraiment que nous ayons un bébé ? interrogea-t-elle, un trémolo dans la voix.

— Oui, et nous ferons ce qu'il faut pour y arriver.

Normand venait de se découvrir un réel talent de comédien. Mais il se sentait très coupable d'avoir menti à sa conjointe. Il se demanda comment Isabelle et lui pourraient sortir de cette impasse sans heurt.

Isabelle avait vu juste. Il n'avait jamais accepté la mort de son père et en avait toujours souffert. Prenant une gorgée de bière, Normand se demanda si son couple survivrait à la crise qui s'annonçait.

Déjà la mi-avril..., se disait Mélanie avec stupéfaction, en feuilletant le journal sur le comptoir de la brasserie. Elle n'avait pas vu passer l'hiver, car le travail l'avait accaparée. Enfin, le temps se montrait plus clément. Plus besoin de mettre des bottes depuis quelques semaines. Des crocus avaient fleuri sur le gazon libre de neige. À la brasserie s'amorçait le début de la période la plus occupée de l'année. Et aujourd'hui, c'était un jour très spécial, supposant tout un branle-bas de combat : les séries éliminatoires au hockey commençaient le soir même. Cette année, les attentes envers les Canadiens étaient élevées, eux qui s'étaient classés haut la main pour les séries grâce au brio de Carey Price, leur gardien vedette. En première ronde, ils affronteraient les Sénateurs d'Ottawa. Déjà, ce midi, parmi la clientèle, les esprits s'échauffaient ; la rivalité entre les deux équipes était à son paroxysme. Mélanie s'attendait à une soirée de boulot intense dans une salle où le brouhaha, le bruit de verres entrechoqués et les cris retentiraient.

Pour sa part, Mélanie ne s'intéressait pas au hockey. Mais puisqu'elle travaillait dans la brasserie sportive par excellence du Vieux-Longueuil, elle était bien renseignée sur tout ce qui concernait la « Sainte-Flanelle », le surnom du légendaire club de hockey. Que le Canadien fasse un long parcours ou non dans les séries ne changerait pas grand-chose à l'affluence de la clientèle à la brasserie Chez Normand. La terrasse du commerce ouvrirait d'une semaine à l'autre. Les habitants du quartier ainsi que les habitués aimaient y passer les après-midi ensoleillés pour manger et prendre un verre. Les affaires reprenaient avec vigueur, et Mélanie se réjouissait d'être en très bonne forme et d'aimer son métier. Cela l'aiderait à supporter la surcharge de travail.

Mélanie sursauta légèrement lorsque son cellulaire sonna. Sur l'afficheur, elle vit que c'était sa cousine Karine qui l'appelait de Rimouski, cette ville au bord du fleuve Saint-Laurent où toutes les deux avaient vécu une jeunesse heureuse. Mélanie se demandait pourquoi Karine la contactait, car elle n'avait pas eu de nouvelles de celle-ci depuis plus d'un an.

— Hé ! Karine, ça va ? s'exclama Mélanie, enjouée.

— Oui, oui ! renchérit Karine sur un ton joyeux. Et toi, ma cousine adorée ? Ça fait tellement longtemps !

— Oui, super ! Alors, la vie est-elle toujours aussi plate à Rimouski ? la taquina Mélanie.

— Eh oui..., soupira Karine. Et de plus en plus. Ma fille, qui vient d'avoir dix-huit ans, étudie au cégep à Québec, et elle habite chez son père depuis l'été passé. J'avoue que ça m'a donné un sacré coup.

— Grosse nouvelle, ça, la petite a quitté le nid, compatit Mélanie. Es-tu encore en couple avec le beau Guillaume, ton héros sapeur-pompier ?

— En réalité, il n'a de héros que le titre. Guillaume passe le plus clair de son temps à jouer aux cartes à la caserne avec ses collègues.

— Mais... est-ce que tout va bien entre vous deux ?

À l'autre bout du fil, Mélanie entendit sa cousine soupirer.

— En fait, je l'ai laissé il y a six mois. Actuellement, j'habite chez ma mère.

— *My God !* s'écria Mélanie, sous le choc. Il y a du nouveau dans ta vie, alors... Travailles-tu encore au Saint-Hubert ?

— Oui, mais je suis écœurée. Ça fait plus de dix ans que je travaille là.

Après un court silence, Karine poursuivit :

— C'est pour ça que je t'appelle, Mélanie. Je m'ennuie à mourir à Rimouski. C'est comme si je n'avais plus rien à faire ici. Je me suis dit que peut-être la vie serait meilleure pour moi à Montréal. J'ai de l'expérience en restauration ; je pourrais trouver du travail facilement. Je vois ça comme un nouveau défi. Je suis encore assez jeune pour recommencer ma vie ailleurs. Ici, c'est fini pour moi, même si ma mère est là.

Surprise, Mélanie avait écouté sa cousine avec attention. Ces nouvelles l'étonnaient, venant de la part d'une femme qui avait toujours paru satisfaite de son sort et stable.

— C'est fantastique, Karine ! J'aimerais tellement ça que tu viennes t'établir à Montréal. On se verrait plus souvent. En tout cas, ma belle, tu es la bienvenue chez moi. Je vis encore dans le condo que j'ai acheté il y a quelques années, près du métro Longueuil. Te souviens-tu ? J'habite seule, et il y a une chambre libre qui n'attend que toi !

— C'est merveilleux ! Tu es très gentille de m'offrir l'hospitalité. Tu crois que

je pourrai trouver du travail facilement dans ton coin ?

— Aucun doute là-dessus ! À la brasserie où je suis gérante, il y a 99 % de chances qu'on t'engage.

— Wow ! Ça dépasse toutes mes espérances. Les choses s'enclenchent plus vite que je l'aurais pensé. Ma tireuse de cartes avait raison. Tu te souviens de M^{me} Grignon ? C'est elle qui t'avait prédit que tu quitterais le Bas-du-Fleuve pour toujours.

Les deux filles éclatèrent de rire. Puis Karine s'informa :

— Quand voudrais-tu que je m'installe chez toi ?

— Le plus rapidement possible. Je parlerai de toi à mon patron aujourd'hui. Je te téléphonerai en fin d'après-midi. Je suis tellement contente, ma cousine !

— Ah ! Même chose pour moi, Mélanie ! jubila Karine. J'ai hâte de te voir, ma cousine adorée. Bye !

— À plus tard !

Mélanie était très heureuse de la tournure des événements. Elle avait toujours été proche de Karine. Jadis, lorsque Mélanie vivait encore à Rimouski, elle gardait souvent Karine, sa cadette de trois ans. Elle était comme une grande sœur pour elle. Plus tard, les cousines étaient devenues de bonnes amies. Physiquement, elles se ressemblaient à s'y méprendre : deux filles à la chevelure blond platine et aux yeux bleus espiègles, au regard intelligent et au visage finement dessiné. *Quelle bonne nouvelle que la venue de Karine !* songea la gérante. Cela mettrait un baume sur la solitude qui lui pesait tant. De plus, elle savait que sa cousine serait vraiment utile à la brasserie à la veille des beaux jours, pendant lesquels l'endroit était plein à craquer.

Mélanie était impatiente de voir sortir Normand de son bureau, derrière le bar. Cependant, malgré sa hâte de lui apprendre la nouvelle, elle n'osait pas le déranger. Mais sitôt que celui-ci se pointa le bout du nez pour boire un café, elle entama le dialogue.

— Normand, il faut que je te parle !

— Mon Dieu, Mélanie, qu'est-ce que tu as ? l'interrogea son patron, à la fois inquiet et curieux. Tu es tout énervée !

— Ma cousine Karine, de Rimouski, va venir habiter chez moi pour un bout de temps. Je suis super contente. Nous sommes comme des sœurs.

— Super ! déclara Normand avec sincérité. Je suis heureux pour toi.

— Mais il y a autre chose, dit-elle, fébrile. Elle a besoin de travailler. Je me demandais si on pouvait l’engager ?

— A-t-elle de l’expérience comme serveuse ?

— C’est son métier. Karine est une vraie professionnelle.

Normand se frotta le menton.

— Excuse-moi de te demander ça, mais ta cousine est-elle présentable ? Tu comprends ce que je veux dire.

Pour Normand, pas question d’embaucher une fille non désirable aux yeux des hommes. Les serveuses devaient être attirantes et affables – ce qui faisait augmenter le chiffre d’affaires.

— Nous nous ressemblons beaucoup, le rassura Mélanie. On nous prenait parfois pour des jumelles à Rimouski. Et Karine a aussi bon caractère que moi !

— C’est parfait, approuva Normand en souriant. Je crois bien qu’on va avoir besoin de cette perle rare. Je l’engage. Elle commencera dès son arrivée dans le coin.

Normand adressa un clin d’œil à Mélanie. La serveuse aurait voulu lui sauter dans les bras, mais elle se contenta de le remercier chaleureusement.

21

Isabelle se trouvait à son travail au salon de coiffure. La journée était bien ordinaire. Comme à son habitude, la patronne était partie tôt et serait sans doute absente le reste de l'après-midi. Jorge s'occupait d'une cliente volubile qui, pour son anniversaire, avait demandé une permanente, des mèches et une coupe. Le coiffeur ne pourrait pas prendre une pause avant un bout de temps. Lorsque sa propre cliente s'en alla, très satisfaite de sa coupe, Isabelle s'assit devant le téléphone, tournant et retournant dans ses mains la carte professionnelle rose donnée par Josée. Finalement, elle en vint à la conclusion qu'il s'agissait seulement d'un simple appel qui n'engageait à rien.

Isabelle composa le numéro de la clinique de fertilité. Après deux sonneries, une voix féminine répondit.

— Clinique de fertilité Ouellet, bonjour.

— Euh... bonjour ! balbutia Isabelle, mal à l'aise.

— C'est pour des tests de fertilité, madame ?

— Oui, c'est ça.

— C'est pour vous ?

— En effet.

— Pour vous seule ou avec votre conjoint ?

— Pour le moment, ce serait juste pour moi. Après, on verra si mon conjoint en aura aussi besoin.

La secrétaire déclara qu'elle ouvrait son dossier sur-le-champ. Isabelle dut répondre à plusieurs questions. Après une dizaine de minutes d'interrogatoire, la femme lui proposa une rencontre pour l'après-midi même. Isabelle n'aurait jamais cru obtenir un rendez-vous aussi rapidement. Elle aurait aimé réfléchir un peu plus sur le sujet et surfer sur Internet pour avoir des avis. Mais étant donné que son dossier était prêt, elle consentit à se rendre à la clinique à l'heure proposée par la secrétaire. Il était treize heures trente et la rencontre avec le gynécologue aurait lieu à quatorze heures trente. Cette clinique manquait-elle de travail ? Isabelle s'en informa. La secrétaire expliqua qu'une patiente avait annulé à la dernière minute.

Isabelle raccrocha. Elle avait l'impression d'être prise dans un engrenage. Dès qu'on consultait dans le privé, on réalisait que ce dernier s'avérait nettement plus efficace que le système public. Isabelle interrompit Jorge dans son travail. Prétextant une urgence, elle lui annonça qu'elle s'absenterait le reste de la journée. Profitant d'un peu de temps, elle décida d'aller manger un morceau dans la zone de restauration du Mail Champlain. Elle dégusta tranquillement une soupe chinoise, seule au comptoir. La clinique étant située tout près du centre commercial, la jeune femme alla flâner chez Archambault. Elle s'attarda devant le présentoir des vingt meilleurs vendeurs, heureuse que le nouveau roman de Guillaume Musso soit déjà en vitrine. Isabelle adorait cet auteur français qui concoctait des histoires d'amour enrobées de magie et qui finissaient toujours bien. Elle saisit un exemplaire et lut le résumé sur la quatrième de couverture.

— Isabelle ! Qu'est-ce que tu fais là ?

La voix sèche de sa patronne la fit sursauter. Son cœur s'accéléra, comme si elle venait d'être prise en faute.

— Micheline ! s'écria Isabelle. Euh... J'ai un rendez-vous chez le médecin.

Elle avait balbutié comme un enfant surpris à faire une bêtise. Elle détestait ce sentiment qui, toutefois, la confortait dans sa résolution de posséder son propre salon de coiffure.

— Est-ce que ça pressait autant ? maugréa Micheline, mécontente. Ça n'aurait pas pu attendre ta journée de congé ?

La patronne la fixait d'un regard furibond.

— Non, répliqua Isabelle d'un ton ferme. Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

— D'après ce que je vois, ce n'est pas si urgent, fit la patronne en contemplant le livre qu'Isabelle tenait dans ses mains.

— Micheline, je suis sur mon heure de dîner.

— Compte sur moi, Isabelle : on en reparlera, conclut la patronne avant de s'éloigner sans la moindre salutation.

Isabelle posa le livre sur la tablette et quitta la librairie, furieuse contre Micheline. Pour elle, c'était clair ; elle ne pouvait plus supporter cette mégère. Afin de se calmer les nerfs, elle décida de se rendre à pied à la clinique.

Sa promenade lui fit du bien. Isabelle se sentait apaisée lorsqu'elle poussa la porte de la clinique de fertilité. L'endroit étant un établissement privé, la réceptionniste ne lui demanda pas sa carte d'assurance maladie, mais sa carte de crédit. Isabelle s'installa dans un des fauteuils de la salle d'attente qui, à son grand étonnement, était déserte. Rien à voir avec la salle des urgences de l'hôpital Charles-Le Moyne où elle s'était retrouvée deux ans plus tôt après s'être foulé une cheville. Elle soupira à ce souvenir. Une fois de plus, Micheline l'avait surchargée de travail, et Isabelle avait glissé sur des cheveux mouillés. Elle avait passé six heures aux urgences, une petite salle bondée, pour apprendre finalement qu'elle devrait marcher avec une attelle pendant plusieurs semaines. Non, la clinique de fertilité – avec le confort feutré de sa salle d'attente, avec ses fauteuils capitonnés, ses tables en verre couvertes de magazines spécialisés sur la famille, la maternité, l'allaitement – n'avait rien de commun avec un hôpital public.

Pile à l'heure prévue, la réceptionniste lui indiqua de se rendre au bout du couloir, à la porte numéro deux, où le médecin l'attendait. Isabelle fut très soulagée en découvrant qu'il s'agissait d'une femme. La D^{re} Ouellet, très avenante, l'accueillit cordialement en lui tendant la main. Isabelle se sentit à l'aise tout de suite.

— Alors, madame Desbiens, quelle est la raison qui vous amène à penser que vous auriez des problèmes de fertilité ?

— Mon conjoint et moi aimerions avoir un bébé. Nous essayons depuis quelques mois déjà. Malheureusement, les résultats se font attendre...

— Je vois. Votre conjoint devra également passer un test de fertilité. Mais ne vous en faites pas, c'est moins long et plus facile pour les hommes.

— Ah bon, dit simplement Isabelle.

— Aujourd'hui, je vous ausculterai et, ensuite, je procéderai à quelques prélèvements. Mais d'abord, je dois vous poser quelques questions.

— D'accord.

Isabelle répondit à la série de questions de la gynécologue. Avait-elle déjà subi un avortement ? Avait-elle déjà fait une fausse couche ? Ses règles étaient-elles irrégulières ? Douloureuses ? Quel âge avait-elle ? Quel âge avait son conjoint ? Avait-elle déjà tenté de tomber enceinte plus jeune ? Combien d'enfants sa mère

avait-elle eus ? Tout s'était-il bien passé ? Ensuite, elle subit une série de tests gynécologiques et divers prélèvements.

Lorsque Isabelle sortit du cabinet du médecin, la réceptionniste lui demanda de fixer une date pour le prélèvement de son conjoint. Isabelle prit un rendez-vous pour le lundi matin suivant, car Normand avait toujours congé ce jour-là. Toutefois, Isabelle redoutait le moment où elle annoncerait cette nouvelle à Normand. Comme il était déjà près de dix-sept heures, elle rentra tout droit à la maison pour préparer le souper.

Isabelle finissait de cuisiner des spaghettis sauce rosée quand Normand revint du travail, visiblement affamé. Ils se firent la bise et s'installèrent pour manger.

Isabelle attendit que son *chum* finisse son assiette avant d'entamer la délicate conversation. D'une voix douce, elle se lança :

— Chéri, figure-toi que cet après-midi, j'ai passé des tests de fertilité dans une clinique à Brossard, non loin du Mail Champlain. Cependant, ces tests ne suffiront pas pour tirer une conclusion définitive. Tu devras y aller toi aussi ; je t'ai pris un rendez-vous pour lundi prochain.

Craignant de manquer de courage, elle avait tout déballé d'un coup. Mais la réaction de son conjoint ne la surprit pas.

— Quoi ? Ah ben maudit ! beugla-t-il en laissant tomber bruyamment sa fourchette dans son assiette.

Isabelle tressaillit, se disant qu'il s'agissait d'une forme de protection. Mais Normand se leva de table en précisant qu'il devait retourner à la brasserie. Il avait beaucoup de travail.

Tout comme Isabelle six jours plus tôt, Normand était assis dans un fauteuil de la salle d'attente de la clinique de fertilité. Le soir qui avait suivi la rencontre d'Isabelle avec la D^{re} Ouellet, le couple s'était disputé après le souper à cause de ce fameux test de fertilité. Ensuite, Normand était parti à la brasserie ; il était rentré vers une heure du matin, à peine calmé. Mais il tenait à son couple et détestait les disputes. Après réflexion, il avait décidé de mettre de l'eau dans son vin. Le lendemain matin, il avait dit à Isabelle qu'il consentait à aller passer le test à la clinique. Cette dernière avait été ravie et soulagée de sa décision. Elle lui avait déjà précisé que, dans son cas, il ne s'agissait que d'un prélèvement de sperme pour évaluer sa fertilité. Néanmoins, aujourd'hui, Normand se sentait mal à l'aise et était en rogne. Il avait l'impression que la réceptionniste lui jetait des regards furtifs, car elle était au courant du but de sa visite. Il tenta vainement de se raisonner, croyant que son imagination lui jouait des tours.

Soudain, une voix masculine l'interpella :

— Monsieur Fortier !

— Oui, c'est moi, répondit-il aussitôt.

Vêtu d'un sarrau, son interlocuteur s'approcha en lui tendant la main.

— Je m'appelle David, et je suis un technicien.

— Enchanté..., bredouilla Normand, de plus en plus mal à l'aise.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

Normand s'attendait plutôt à voir une femme, la D^{re} Ouellet dont Isabelle lui avait parlé. Il fut décontenancé quand le technicien le conduisit dans une minuscule salle.

— C'est vous qui allez procéder au prélèvement ? s'étonna-t-il.

— Mais non, monsieur Fortier ! confia David en se retenant de rire. Je vais tout vous expliquer.

Ce dernier ouvrit une porte, débouchant sur une autre pièce sans fenêtre. Il remit un petit contenant à Normand.

— Mettez l'échantillon là-dedans une fois que vous aurez terminé. Pour vous

motiver, le matériel requis est à votre disposition. Ne vous inquiétez pas : même si je suis de l'autre côté, la porte est capitonnée, alors je n'entendrai rien. Vous profiterez d'une totale intimité. Laissez-vous aller !

Normand s'assit. Le technicien referma la porte derrière lui. La salle dépassait à peine les dimensions d'un grand placard. Le mobilier ne comportait qu'une table et le fauteuil pivotant qu'il occupait. Sur la table se trouvait une pile de revues aux photos suggestives, ainsi qu'une boîte de mouchoirs en papier. Normand trouvait que la situation était encore plus grotesque qu'il ne l'avait imaginé. *Pourquoi des machines préleveuses, semblables à des trayeuses à lait pour les vaches, n'existent-elles pas pour cette procédure gênante ?* s'interrogea-t-il. Il n'osait pas feuilleter les revues dont plusieurs hommes s'étaient servis avant lui. Elles étaient gommées, ce qui lui levait le cœur. Néanmoins, il se résigna à en ouvrir une à la page centrale. Celle-ci affichait la photo grand format d'une blonde platine plantureuse aux gros seins nus. Étrangement, elle ressemblait à Mélanie. Normand se mit à penser intensément à cette dernière, ce qui provoqua son « explosion ». Avec difficulté, il déversa une partie du liquide dans le contenant avant de le refermer avec le couvercle prévu à cet effet. Voilà, mission accomplie !

Il sortit de la pièce. David ne se trouvait pas dans le bureau attenant. Normand se lava les mains dans une salle de bain à proximité. Ensuite, il se retrouva seul dans le couloir sans trop savoir quoi faire. À qui devait-il remettre le contenant ? Certainement pas à la réceptionniste ! L'arrivée de David le sortit de l'embarras. Normand obtint son congé. Soulagé, il sortit presque en courant de la clinique de fertilité.



Isabelle était de bonne humeur. Malgré ses réticences, Normand s'était rendu à la clinique de fertilité. Profitant de sa journée de congé, la jeune femme se trouvait avec Jonathan. Ils roulaient dans le *pick-up* de l'entrepreneur, en direction du Réno-Dépôt. Isabelle choisirait là-bas le plancher flottant pour son salon de coiffure, le type d'éclairage (halogène ou LED), la peinture, etc. Elle se réjouissait que Bob, qu'elle appelait secrètement « le grognon », soit resté à travailler chez elle, au sous-sol. Ce taciturne personnage était à l'opposé de son patron. En effet, Jonathan se montrait avenant et posé, souriant et enjoué. Isabelle l'observa discrètement ; cet homme dégageait une force tranquille. Son

regard bleu cristallin paraissait doux et fort à la fois. *Il ne manque pas de charme*, conclut-elle.

À la quincaillerie, un énorme centre de rénovation situé sur le boulevard Roland-Therrien, Isabelle prit tout son temps pour choisir le revêtement de plancher. Finalement, elle opta pour un matériau moderne à l'apparence de bois franc, d'une teinte ni trop pâle ni trop foncé. Jonathan approuva sa décision car, d'après lui, cela agrandirait la pièce. Les murs seraient peints couleur coquille d'œuf, avec un fini mat pour éviter les reflets. L'éclairage de la pièce s'intégrerait au plafond suspendu. Isabelle voulait un éclairage LED, mais il ne fallait pas que celui-ci soit trop blanc. Le professionnalisme de Jonathan plaisait beaucoup à Isabelle. Ce dernier lui affirma qu'au rythme où ils travaillaient, son employé et lui, les travaux seraient terminés à la mi-mai. Par conséquent, avant l'été, Isabelle pourrait ouvrir officiellement son commerce.

Jonathan paya les matériaux à la caisse et donna l'adresse des Fortier pour la livraison. Tout aurait pu entrer dans le plateau découvert de son *pick-up*, mais, en bon gentleman, il ne voulait pas faire attendre Isabelle. De plus, à cause du montant élevé de la facture, la livraison était gratuite. Celle-ci s'effectuerait le lendemain matin. L'avance de quatre mille dollars avait déjà été presque toute dépensée. Plus tard aujourd'hui, Jonathan demanderait une autre avance à Normand Fortier. Il ne voulait pas se prendre la tête avec Bob, qui était toujours à court d'argent. Ce dernier avait beaucoup de défauts, mais il effectuait de l'excellent boulot. Dans le stationnement, Jonathan ouvrit la porte de la camionnette pour Isabelle. La jeune femme appréciait la galanterie, qui devenait de plus en plus rare.

Au retour, Jonathan et Isabelle constatèrent que la voiture de Normand se trouvait devant le garage. L'homme d'affaires discutait dans la cour avec Bob, qui fumait une cigarette. Isabelle et Jonathan allèrent les rejoindre.

— Salut, mon chéri ! s'exclama Isabelle. Jonathan et moi, nous revenons de la quincaillerie. J'ai choisi un magnifique plancher qui ressemble au bois franc. C'est à s'y méprendre. Tu vas l'aimer, j'en suis certaine. C'est beaucoup plus facile d'entretien que le vrai.

— Je n'en doute pas, ma chérie. Tu as du goût pour ces choses-là.

— Viens ! Je vais te montrer ça sur l'ordinateur.

Isabelle avait hâte de lui faire voir tout ce qui avait été acheté pour son salon de coiffure.

Le couple se dirigea vers la porte d'entrée.

— Normand ! dit Jonathan.

L'homme s'approcha de lui, tandis qu'Isabelle entra dans la maison.

— J'aurais besoin d'une autre avance, s'il vous plaît, formula poliment l'entrepreneur. L'achat des matériaux a épuisé la réserve.

— Il n'y a pas de problème, Jonathan. Je te donnerai ça avant ton départ. Vous faites de l'excellent travail, Bob et toi. Et c'était une bonne idée de demander à ma conjointe de choisir elle-même les matériaux.

— Super, patron ! répondit Jonathan avec le sourire.

En observant Normand pénétrer dans la maison, il songea que cet homme affable et sympathique était un client idéal. Il se remit à la tâche avec ardeur.

23

Mélanie était très heureuse depuis que sa cousine vivait avec elle. Karine était arrivée à Longueuil en autobus le mardi 18 avril, exactement trois jours après son coup de téléphone. Les retrouvailles s'étaient déroulées dans la joie, les deux filles étant trop contentes d'être réunies après avoir passé quelques années sans se voir. Le destin avait bien fait les choses, car Mélanie réfléchissait alors à la possibilité de se trouver une colocataire ; ses traites bancaires et les frais de condo étaient trop élevés pour elle. Or, tout s'était arrangé : Karine, qui travaillerait à la brasserie, lui paierait une pension. Mélanie savait que sa cousine et elle s'entendraient à merveille. Les deux femmes n'auraient pu imaginer un meilleur scénario. Ayant l'impression de retrouver leur jeunesse, elles se promettaient d'en profiter.

En ce jeudi, deux jours après l'arrivée de Karine, Mélanie se présenta à la brasserie en compagnie de celle-ci. Le mieux était que Karine se fasse la main au service à l'heure du dîner ; cela lui donnerait une idée de la grosse soirée qui s'annonçait. Ce jeudi soir aurait lieu le match des Canadiens contre les Sénateurs qui faisaient face à l'élimination. Le restaurant serait bondé. De nombreuses personnes avaient déjà réservé, dont les illustres Sergio Fiorese et Lucien Picard. Karine avait d'abord cru que sa cousine plaisantait lorsqu'elle lui avait confié que le chanteur et l'acteur mangeaient souvent à la brasserie. Elle avait très hâte de voir ces vedettes en chair et en os. Par ailleurs, Mélanie avait réservé une des tables à banquettes devant le comptoir à l'intention de Richard Bellerose. Selon son habitude, celui-ci viendrait souper avec Normand à dix-sept heures trente précises.

Normand pénétra dans la brasserie juste avant le dîner.

— Patron, je te présente Karine, ma cousine de Rimouski, indiqua Mélanie en désignant la femme qui se tenait à ses côtés.

— Enchanté, Karine ! Mélanie m'a dit beaucoup de bien de toi.

Normand lui serra la main. Il était fasciné par la ressemblance frappante entre les deux femmes. Elles auraient pu aisément passer pour des jumelles.

— Je suis contente de vous rencontrer, monsieur, répondit Karine en lui adressant un grand sourire.

— Avec moi, pas de « monsieur ». Appelle-moi simplement par mon prénom : Normand.

— D'accord, Normand, répondit Karine en lui destinant un magnifique sourire évoquant celui de Mélanie.

Normand était troublé, mais il n'en laissa rien paraître.

— Je te souhaite la bienvenue dans mon commerce. Tu as bien choisi ton moment pour te joindre à nous. Le printemps est la saison la plus occupée ici.

— J'ai demandé à Karine de travailler ce midi, déclara Mélanie. Ça lui fera un bon entraînement pour la grosse soirée qui nous attend.

— Super, Mélanie ! approuva Normand, satisfait. C'est une excellente décision. Maintenant, je vais aller m'enfermer dans mon bureau pour un moment.

— Attends ! jeta Mélanie en le retenant par la manche. Comme chaque jeudi, j'ai réservé une table pour Richard et toi pour dix-sept heures trente.

— Merci, Mélanie. C'est parfait !

Les deux filles regardèrent leur patron se diriger vers son bureau, un café à la main. Après qu'il eut refermé la porte derrière lui, Mélanie informa sa cousine qu'elle avait tout juste le temps, avant l'arrivée de la clientèle, de lui enseigner les rudiments de la bonne marche du restaurant. Le plus important, expliqua-t-elle, était de maîtriser le fonctionnement des écrans tactiles qui envoyaient les commandes directement aux cuisines. Il fallait connaître les numéros des tables par cœur pour passer les commandes afin qu'il n'y ait aucune confusion entre les serveuses.

Avant de se mettre à la tâche, Karine se fit rassurante :

— Crois-moi, Mélanie : une expérience de plusieurs années dans un St-Hubert, c'est toute une école !

À partir de onze heures quarante, les clients commencèrent à arriver. Mélanie s'occupait du bar et des quatre tables à banquettes devant le comptoir. Elle octroya à sa cousine la section gauche de la salle et à Sarah, l'autre serveuse de faction ce midi-là, la section de droite, ainsi que la terrasse qui ne serait pas très achalandée, car il faisait un peu frisquet. À midi et quart, la salle à manger était remplie aux trois quarts, ce qui était normal le jeudi. Karine se débrouillait très bien ; elle circulait élégamment entre les tables, prenait rapidement les

commandes et les servait avec soin. Elle ravit les clients par son professionnalisme et sa bonne humeur. De plus, son accent du Bas-du-Fleuve lui attirait la sympathie de tous.

Une fois le *rush* du midi passé, après que les serveuses eurent desservi et remis en place les tables, Karine et Sarah profitèrent de l'accalmie pour faire connaissance.

— Tu t'en es bien tirée, Karine. Bravo !

— J'ai travaillé au St-Hubert de Rimouski pendant plusieurs années. Je connais la clientèle, des habitués aux touristes, en passant par les camionneurs et les gens d'affaires de passage.

— Ça paraît, fit Sarah, impressionnée. Tu es meilleure que d'autres filles expérimentées que j'ai connues.

— Merci Sarah, dit Karine, rassurée. Ça m'encourage. Au moins, la quarantaine a ça de bon : le métier est bien assimilé, alors ça devient plus facile.

Sarah approuva en riant, même si elle n'avait que trente ans.

— En tout cas, je préfère partager le plancher avec une fille qui assure. Comme ça, je ne perds pas de temps à lui enseigner le métier.

Sarah comptait deux ans d'ancienneté à la brasserie Chez Normand, ce qui faisait d'elle une des doyennes de l'établissement.

— Ce midi, j'ai ramassé en pourboires ce que je faisais en une journée complète chez St-Hubert ! lança Karine, très contente. C'est fantastique !

— C'est bien ça, le problème, siffla Sarah. C'est difficile de changer de domaine après. On devient dépendant de nos pourboires... Un resto-bar, c'est mieux que tout, surtout quand la clientèle est généreuse. Et ici, c'est le cas.

À ce moment-là Le Chat se pointa, pile à son heure, au milieu de l'après-midi. Sarah planta là Karine pour aller sauter dans les bras du nouvel arrivant. Pendant que celle-ci observait la scène, sa cousine vint la rejoindre.

— Ce gars-là, c'est Le Chat, murmura-t-elle. Souviens-toi de lui. Cet habitué est très gentil et poli, mais c'est le petit revendeur de la place. Méfie-toi.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je ne suis pas intéressée par la drogue. Il y a six

mois, je me suis débarrassée d'un gars qui consommait. Je ne tomberai certainement pas dans le piège.

— C'est différent pour Sarah... Elle est contente de voir arriver Le Chat parce qu'elle consomme, c'est évident. La seule raison pour laquelle je ne l'ai pas encore dénoncée au patron, c'est qu'elle est une de nos meilleures serveuses.

L'air accablé, Mélanie soupira avant de reprendre :

— Mais très bientôt, j'aurai une petite discussion avec elle.

Sur ces entrefaites, Normand sortit de son bureau. Avait-il perçu leur conversation ? Pourtant, Mélanie et Karine avaient chuchoté.

— Tout va bien les filles ? demanda-t-il aimablement.

Les cousines furent rassurées. De toute évidence, il n'avait rien entendu.

— Tout est beau, patron ! claironnèrent-elles en chœur.

Normand leur dit qu'il les trouvait très mignonnes toutes les deux et ajouta :

— Dans ce cas, je vais retourner dans mon bureau.

Avant de partir, Normand balaya la salle du regard. Il ne prêta aucune attention à la table occupée par Le Chat.

24

On était à la fin d'avril. En ce jeudi, comme d'habitude, Normand ne souperait pas à la maison avec Isabelle, car il resterait à la brasserie pour manger avec Richard – un rendez-vous hebdomadaire depuis plusieurs années. Isabelle en profitait pour aller faire une session de zumba, courir dans le quartier, magasiner ou encore voir une amie. Ce soir-là, elle avait invité sa copine Josée à partager son repas chez elle.

Les deux femmes prenaient un verre de mousseux dans le salon, le temps ne permettant pas encore de prendre l'apéro sur la terrasse. Ce moment entre filles était agréable, même s'il était entrecoupé de bruits de marteau et de scie mécanique, car la rénovation du sous-sol battait son plein. Ainsi qu'Isabelle l'expliqua à Josée, Jonathan avait décidé de travailler de dix heures à dix-huit heures pour éviter l'intense circulation des heures de pointe du tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine.

— Les travaux vont bon train, constata Josée en élevant la voix pour se faire entendre.

— En effet, déplora Isabelle. C'est un peu bruyant.

— Tu parles ! dit Josée en grimaçant.

— Tiens, on va aller voir ça de près.

— Bonne idée !

Verre de vin blanc à la main, les deux femmes descendirent au sous-sol. D'une visite à l'autre, Isabelle était toujours étonnée de découvrir l'évolution des travaux. L'armature des murs était déjà en place, le lavabo pour les shampoings aussi, et quelques planches du plancher flottant étaient disposées ça et là pour avoir une idée du résultat final. Isabelle se demandait pourquoi Jonathan avait installé le lavabo avant de terminer le plancher. Elle se retint de poser la question de peur d'avoir l'air ridicule. De toute façon, les gars connaissaient leur métier, alors il n'y avait aucune inquiétude à avoir.

Jonathan et Bob firent une pause en voyant les deux amies.

— Ne vous arrêtez pas pour nous, les gars, déclara Isabelle. Je voulais seulement montrer l'avancement des travaux à ma copine.

— Pas de problème, madame Fortier, fit Jonathan. De toute façon, nous avons terminé pour aujourd'hui.

— Je vais aller fumer dans le *pick-up*, dit Bob en se dirigeant vers l'escalier sans avoir jeté un seul regard aux femmes.

— OK, Bob, lança Jonathan, gêné de l'attitude rustre de son employé. J'arrive dans quelques minutes.

L'air hébété, Josée fixait Jonathan. L'entrepreneur s'en rendit compte, ce qui l'embarrassa. Il commença à ramasser ses outils. Isabelle, qui se demandait quelle mouche avait piqué son amie, chercha à alléger l'atmosphère :

— Au fait, Jonathan, je ne suis pas mariée avec Normand. Je suis M^{me} Desbiens.

Elle sourit et continua :

— Mais je préférerais que tu m'appelles Isabelle. Et puis, je voudrais que tu me tutoies. J'ai l'impression de vieillir à vue d'œil quand quelqu'un me vouvoie !

Elle rit avec coquetterie. Josée s'esclaffa.

— D'accord, Isabelle, accepta Jonathan. C'est comme tu veux. Demain, Bob et moi ne viendrons pas, car j'ai quelques devis à faire. Et lundi non plus. Normand m'a dit que c'était votre journée de congé à tous les deux ; comme ça, vous pourrez vous reposer. On reviendra seulement mardi matin. Ça te va ?

— C'est parfait, Jonathan, l'assura Isabelle, satisfaite de l'arrangement.

Après avoir balayé la pièce du regard, elle poursuivit :

— Ça avance bien. Vous faites du bon boulot, Bob et toi.

— Vous êtes sans doute pas mal occupé ? demanda Josée d'une voix langoureuse.

— Les contrats recommencent à entrer, expliqua Jonathan. C'était plus tranquille à cause de l'hiver.

— Ah bon ! murmura Josée.

Après un court silence, Isabelle prit la parole :

— Bon, tout est parfait, Jonathan. On se reverra mardi. Bonne soirée !

Elle avait coupé l'herbe sous le pied de Josée, trouvant l'attitude de sa copine déplacée.

— Au revoir, Isabelle, et au revoir, madame.

Ensuite, Jonathan fixa Josée pendant quelques secondes.

Sa boîte d'outils à la main, il gravit l'escalier. De son côté, Isabelle s'interrogeait : *Pourquoi ai-je senti une pointe de jalousie lorsque Jonathan a planté son regard dans celui de Josée ?*

— Wow ! s'exclama Josée. Il est divin, ce gars-là !

— J'ai bien remarqué que tu en bavais carrément pour lui, siffla Isabelle. Franchement, tu aurais pu te contrôler...

— Ça paraissait tant que ça ? feignit l'autre.

— Oui, et Jonathan s'en est aperçu ! C'était vraiment déplacé de ta part, si tu veux mon avis.

— Ce n'est pas grave. Il peut penser ce qu'il veut, je m'en fous.

Josée vida son verre.

— Je ne suis pas certaine que Sylvain s'en foutrait s'il t'entendait parler comme ça.

L'air rêveur, Josée dit :

— Je me demande si nous n'aurions pas quelques travaux à lui faire faire chez nous, à Candiatic...

— Non, pas question ! s'indigna Isabelle en haussant le ton.

Furieuse, elle entraîna son amie à l'étage. Celle-ci avait tout gâché. Isabelle passa la soirée à se demander quelle sorte de couple formaient Sylvain et Josée. Cela l'accabla, car elle ne savait plus quoi penser.



À la brasserie, Normand se détendait en compagnie de Richard, à leur table habituelle. Ce dernier avait commandé une bouteille de cabernet-sauvignon californien, comme chaque fois qu'il soupait avec son ami le jeudi soir. Mélanie avait pris leur commande pour la forme, car elle savait que, fidèles à leurs habitudes, les deux hommes demanderaient des steaks d'entrecôte médium

saignant avec légumes grillés et patate au four. Et, en entrée, des escargots au beurre à l'ail et du pain à l'ail.

— Je trouve ta gérante vraiment sublime, Normand, déclara Richard, les yeux brillants. Non seulement elle est belle, mais elle n'a pas l'air d'une tête folle.

— Tu n'es pas le seul à la trouver ravissante. Ici, cette opinion est généralisée.

— Elle est intelligente et semble très organisée. J'imagine qu'elle ferait aussi une bonne amoureuse.

— Écoute, Richard, formula Normand, légèrement agacé par l'insistance de son ami, tu devrais dire tout ça à Mélanie ; ça lui ferait sûrement plaisir. Pour une fois que quelqu'un ne la complimenterait pas seulement sur son physique !

— J'aimerais te faire une confidence...

— Vas-y !

— Dernièrement, j'ai compris que Mélanie n'en a que pour toi.

Normand sursauta presque.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda-t-il, piqué par la curiosité.

— Rien, c'est seulement une impression, répondit Richard, taisant sa visite à Mélanie presque deux semaines plus tôt.

Karine arriva avec les escargots fumants à la main. Elle posa les entrées devant les deux hommes. Sans prêter d'attention à la serveuse, Richard dit, les yeux rivés sur les escargots :

— Merci, Mélanie.

— Je m'appelle Karine, rectifia la serveuse. Je suis la cousine de Mélanie.

Richard leva le regard. Il resta bouche bée.

Normand et Karine s'esclaffèrent devant son air ébahi. Une complicité venait de naître entre la serveuse et le client. De loin, Mélanie, qui avait capté la scène, rit également.

Puis, Normand se replongea dans son assiette, profitant à plein de ce moment agréable entre hommes. De temps en temps, cela lui faisait du bien de se reposer d'Isabelle. Puis, soudain, il se questionna : *Était-ce la même chose pour elle ?*

Lorsque Mélanie revint servir du vin à la table, Normand la regarda plus intensément que d'habitude. La remarque de Richard l'avait troublé. Tout le reste de la soirée, il y pensa.

25

En ce lundi 1^{er} mai, Isabelle et Normand se rendirent à leur premier rendez-vous de couple à la clinique de fertilité. Ils recevraient ensemble les résultats des tests qu'ils avaient subis deux semaines auparavant. Malgré le soleil radieux qui égayait cette belle matinée, Normand était d'humeur morose. Il conduisait avec nervosité, le visage fermé, et se montrait peu enclin au bavardage. Il avait été pris dans une sorte d'engrenage par Isabelle et il ne pouvait plus reculer. Cela le fatiguait, et il pensait sans cesse à cette histoire de bébé qui tournait presque au cauchemar. Pour sa part, Isabelle se sentait coupable d'avoir imposé toute cette affaire à Normand. L'appréhension se lisait facilement sur le visage de son *chum*. Isabelle commençait à se poser de sérieuses questions quant au désir de Normand d'avoir un enfant avec elle. Ce sujet était devenu une source de lourdes tensions dans leur couple. La mauvaise humeur de Normand ce matin en était un parfait exemple. Isabelle détestait cette ambiance.

— Coudonc, Normand, t'es-tu levé du mauvais pied ce matin ? s'enquit-elle. On dirait que tu t'en vas à un enterrement.

— Tu sais bien que je déteste tout ce qui concerne le domaine médical, répondit-il, cachant difficilement son mécontentement. Le seul fait qu'on s'en aille dans une clinique suffit à me mettre de mauvaise humeur.

Au fond, il aurait pu dire tout simplement à Isabelle qu'il était furieux.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, Normand, tenta de l'apaiser Isabelle. La D^{re} Ouellet va seulement nous transmettre les résultats. Ensuite, on verra bien...

Il haussa les épaules, encore plus mécontent.

— C'est justement ça qui me rend nerveux.

— De toute façon, s'il y a un problème, il y a toujours des solutions. De nos jours, la médecine fait des miracles.

Hélas, Normand le savait très bien. Il espérait que les tests révéleraient un problème d'infertilité chez Isabelle. Il avait souvent entendu dire que la hâte gênait la fécondation, tandis que le lâcher-prise la favorisait. Il voulait gagner du temps afin de réfléchir en paix à une stratégie d'évitement autre que celle, fort pénible, de s'ébouillanter dans une baignoire avant les rapports sexuels. Mais

nonobstant les résultats médicaux, il n'ignorait pas qu'un jour ou l'autre il devrait avouer sa décision à Isabelle : il refusait de fonder une famille avec elle. Or, la dernière réponse de sa conjointe lui avait prouvé la détermination de celle-ci : elle aurait un bébé, problèmes de fécondité ou pas. Cet enjeu était la pierre d'achoppement de leur couple, songea Normand. Cette conclusion l'accablait, car il adorait son quotidien paisible avec Isabelle et ne voulait pas se retrouver seul tout simplement parce qu'il n'avait aucune envie d'être père.

Par la fenêtre, Isabelle regardait la route défiler. De son côté, elle était très contente de l'imminence du dévoilement des résultats. Ce pas franchi, Normand et elle sauraient à quoi s'en tenir et ils prendraient les moyens nécessaires pour réaliser leur but commun qui était de procréer. *Mais est-ce vraiment un but commun ?* De toute façon, la vérité finirait par se savoir. Mais Isabelle gardait confiance.

Ils se présentèrent peu avant dix heures à la clinique de fertilité. Isabelle et Normand n'eurent pas besoin de s'identifier ; la réceptionniste les avait reconnus. Ils s'assirent dans la salle d'attente. Côte à côte, ils restèrent silencieux ; chacun était dans ses pensées, aux antipodes de celles de l'autre. L'attente fut de courte durée avant que la réceptionniste les invite à rejoindre la D^{re} Ouellet, qui les attendait dans son bureau. Celle-ci, en blouse blanche, les accueillit avec une expression avenante. Elle serra d'abord la main d'Isabelle et ensuite celle de Normand, qu'elle rencontrait pour la première fois. Normand fut surpris de découvrir que la professionnelle de la santé n'avait guère plus de trente-cinq ans. Cela ne lui disait rien de bon.

— Bonjour, prenez place, les invita aimablement la D^{re} Ouellet. Nous allons vérifier les résultats ensemble.

Elle désigna les chaises capitonnées disposées devant son bureau en verre et en acier inoxydable. D'après Normand, celui-ci avait dû coûter une fortune. Il pesta en son for intérieur contre ces professionnels qui abusaient de leur clientèle avec des tarifs indus.

Le couple s'installa. Isabelle semblait sereine, mais Normand dissimulait mal son stress. La praticienne s'installa derrière sa luxueuse table de travail et déclara :

— Commençons par vous, madame Desbiens. D'après l'analyse des résultats,

rien ne laisse croire à un dysfonctionnement de vos facultés à concevoir. Tout est parfait.

— Je savais que je m’en faisais pour rien ! se réjouit Isabelle.

L’enthousiasme transpirait de tout son être. Elle attendait la suite avec impatience.

— Je t’avais dit, chérie, que de passer ces tests était prématuré, et certainement inutile, rétorqua Normand sur un ton où le reproche était à peine voilé.

Au fond de lui, il était très contrarié. Isabelle pouvait enfanter sans difficulté ! Quelle stratégie pourrait-il employer pour se défilier ?

— Si vous voulez bien, je vais maintenant poursuivre, intervint la D^{re} Ouellet. En ce qui vous concerne, monsieur Fortier, les analyses ont décelé un problème.

Elle fixa son patient.

Celui-ci faillit bondir sur sa chaise. Son sang ne fit qu’un tour.

— Lequel ? s’enquit-il, excédé.

— Rassurez-vous, ce n’est rien de grave, monsieur Fortier. Dans votre échantillon de liquide séminal, il y a une carence en spermatozoïdes.

— Quoi ! beugla Normand, insulté. Je suis infertile ?

— Non. Laissez-moi vous expliquer la situation : pour que l’ovule soit fécondé, le concours de plusieurs spermatozoïdes est nécessaire afin qu’un seul d’entre eux puisse enclencher le processus de fécondité. Dans votre cas, la concentration de spermatozoïdes est insuffisante, du moins pour l’instant. La fécondation ne peut donc pas s’effectuer.

Normand était consterné et profondément humilié.

— Je ne pourrai pas faire un enfant à ma femme ?

— Étant donné le type de votre semence – que je qualifierais de vigoureuse – et grâce aux techniques de fécondation *in vitro*, les chances de féconder votre conjointe sont assez élevées. Mais pour cela, il faudra que vous acceptiez de subir un traitement.

Elle posa un regard bienveillant sur le couple avant d’enchaîner :

— Vous savez, depuis quelques années, la médecine a fait beaucoup de progrès

dans ce domaine.

Pendant les explications de la D^{re} Ouellet, Isabelle avait observé Normand. Il s'était d'abord montré buté et frondeur, mais ses épaules s'étaient rapidement affaissées. À la fin, il s'était recroquevillé sur lui-même, paraissant se fondre dans son fauteuil.

Isabelle se leva et le serra dans ses bras.

— Ne t'en fais pas, mon amour, il y a des solutions, murmura-t-elle. Je t'aime...

Accablé, Normand garda les yeux rivés sur le sol. Vivre un tel épisode devant une inconnue l'incommodait grandement.

— Finalement, tu n'avais pas tort, ma chérie, souffla-t-il. Effectivement, il y a un problème. Et le problème, c'est moi.

Richard Bellerose se réjouissait d'avoir maintenant congé le lundi. Ce midi, il pourrait dîner à la brasserie sans risque d'y croiser Normand, puisque c'était également le jour de congé de ce dernier. Richard en profiterait donc pour faire plus ample connaissance avec sa nouvelle flamme... Avant, il aimait Mélanie. Mais après son récent échange avec elle, il avait appris que ses sentiments n'étaient pas partagés. Toutefois, lorsqu'il avait rencontré Karine, cette belle fille venant de Rimouski, son cœur s'était emballé de nouveau. Richard ferait l'impossible pour qu'elle s'intéresse à lui. Il ne voulait rien savoir d'une conquête éphémère. Son plus cher désir était de bâtir une relation stable, fondée sur l'honnêteté. Cupidon lui avait envoyé une flèche, et il était tombé sous le charme de Karine. Richard souhaitait maintenant que Cupidon réserve sa prochaine flèche à la jeune femme afin que le cœur de la nouvelle serveuse s'embrase pour lui. Karine était aussi magnifique que Mélanie. Mais il y avait plus : sa candeur et sa fraîcheur ajoutaient à sa beauté.

Richard poussa les portes de la brasserie tout de suite après le *rush* du midi, en ce radieux lundi 1^{er} mai. Il repéra immédiatement Karine, qui discutait avec Mélanie au bar. Sur le dernier tabouret, au bout du comptoir, le gros Raynald (comme on l'appelait en secret) occupait sa place habituelle, où il sirotait un verre de vin rouge. À sa gauche, Sarah, une des serveuses, remplaçait les tables de sa section et passait un coup de chiffon ça et là. À l'une de ces tables, Le Chat traficotait avec un type qui envoya un regard suspicieux dans la direction de Richard.

Avant de se choisir une place, question de se calmer et se donner un peu d'assurance, Richard bifurqua vers les toilettes.

— Tiens, voilà Richard, l'ami du *boss*, dit Mélanie avec un soupir d'ennui. Il a pris l'habitude de venir le lundi, quand le patron n'est pas là.

— Mais pourquoi se pointe-t-il ici quand Normand est absent ? demanda candidement Karine.

— Figure-toi qu'il a un *kick* sur moi. Tu vas voir : en sortant des toilettes, il va venir s'asseoir sur ce tabouret, tout proche, puis il va me commander une bière en me fixant d'un air mielleux.

— Moi, je trouve qu’il a l’air gentil, ce Richard. Et il est rigolo.

— Tout le monde a des qualités, c’est sûr. Mais il n’est pas très grand...

— D’après mon expérience, plus les hommes sont grands et beaux, moins ils ont quelque chose dans le ciboulot. Prends par exemple Guillaume, mon ex. Un beau grand pompier tout en muscles, mais un maudit couraillieux. En conclusion : vaut mieux être gros et vieux, que jeune et épais !

— Beau proverbe ! s’esclaffa Mélanie.

Plus bas, elle ajouta :

— La perle rare existe, j’en suis certaine.

À ce moment, Richard revint des toilettes. Mais au lieu de s’asseoir sur le tabouret, comme l’avait supposé Mélanie, il choisit une table en retrait, dans la section de Karine. Cette dernière s’empara aussitôt de son calepin et d’un menu, puis elle taquina sa cousine :

— Je crois que j’ai du boulot.

— Eh ben, dis donc ! lança Mélanie. Richard a changé ses habitudes. Je n’en reviens pas !

Regardant Karine s’approcher de sa table, Richard cherchait quelque chose d’intéressant à lui dire. Comme c’est souvent le cas lorsque quelqu’un nous plaît, il se sentait figé et dépourvu de moyens. Il devait trouver au plus vite.

— Bonjour, Karine. Euh... tu me reconnais ? balbutia-t-il, gêné de sa maladresse.

— Bien sûr, Richard ! répondit Karine en riant. Vous êtes l’ami du patron !

— J’ai dit quelque chose de drôle ?

— Non. Mais comme vous m’avez fait rire la dernière fois avec vos blagues, ça m’est revenu à l’esprit.

— Ah bon ! fit Richard, soulagé. Si tu n’y vois pas d’inconvénient, Karine, j’aimerais que tu me tutoies. Tu sais, je ne suis pas si vieux que ça.

— D’accord pour le tutoiement, Richard. Qu’est-ce que je peux te servir, aujourd’hui ?

— Je vais prendre une bière en fût, s’il te plaît.

— Est-ce que tu vas manger ? s’informa-t-elle en lui tendant le menu.

Richard contempla la longue main de Karine, ses doigts effilés et ses ongles vernis d’un rouge assorti à celui des banquettes de la brasserie.

— Oui, mais je n’ai pas besoin de la carte, précisa-t-il. Je vais prendre du guacamole avec des nachos. Et avec ça, la sauce piquante Frank, sinon, c’est trop fade.

Avant de s’éloigner, Karine lui sourit. Richard la suivit des yeux, hypnotisé par sa légère démarche, comme si elle avançait sur un nuage. Finalement, il ne s’en était pas trop mal tiré malgré sa nervosité.

Karine venait d’apporter la bière à Richard quand Normand entra en trombe dans la brasserie. Il avait une face de déterré. De toute évidence, quelque chose clochait. Il stoppa net son élan en voyant Richard assis à une table du fond. Reprenant contenance, il s’approcha et, sans même saluer son ami, lui demanda :

— Qu’est-ce que tu fais là, Richard ?

— Euh..., articula ce dernier, l’air du gars pris en défaut. Eh bien, je passais par là, alors j’ai décidé de venir prendre une bière et de manger un morceau.

— Ah bon ! répliqua Normand, l’air sombre. On se parlera plus tard. J’ai quelque chose à faire dans mon bureau.

Après ce court échange, Normand s’éloigna rapidement. Mais avant de gagner son bureau, il saisit un verre et une bouteille de rhum ambré. Ignorant Mélanie qui le regardait, l’air interrogateur, il s’enferma ensuite dans la petite pièce. Personne dans la brasserie n’avait manqué la scène. Richard et Karine se retournèrent vers Mélanie ; celle-ci haussa les épaules en signe d’ignorance. Le Chat, habituellement de nature imperturbable, paraissait également étonné de l’étrange attitude du patron. Assis sur son tabouret, Raynald secoua sa main, signifiant ainsi que ça chauffait.

— J’ai l’impression que le *boss* est de mauvais poil, confia Karine à Richard, un peu inquiète de ce comportement.

— Ouais..., marmonna Richard, préoccupé. Ça fait longtemps que je ne l’ai pas vu comme ça.

En sa qualité d’ami et de confident, Richard savait qu’il était le seul à la brasserie en mesure d’intervenir auprès de Normand. Il résolut néanmoins de le

laisser se calmer. Plus tard, il irait discuter avec lui pour savoir de quoi il en retournait.

— Je vais finir ma bière et mon guacamole, et après, j’irai frapper à sa porte, annonça-t-il à Karine, parlant suffisamment fort pour que Mélanie l’entende.

La gérante le dévisagea. Richard crut lire dans ses yeux une lueur de déception (ou peut-être était-ce de la jalousie ?). Ainsi donc, elle n’avait rien perdu de son échange avec Karine. En son for intérieur, Richard se félicita : après tout, il était capable de séduire une femme.

Il termina son léger repas. Ensuite, il se dirigea d’un pas résolu vers le bureau de son ami, bien décidé à tirer l’affaire au clair.

Confortablement assis sur sa chaise de bureau pivotante, Normand, son deuxième verre de rhum entamé à la main, commençait à peine à se remettre de ses émotions. À leur retour de la clinique, Isabelle et lui avaient gardé le silence tout au long du trajet. Mais sitôt les sandwiches au jambon préparés par Isabelle, une violente dispute avait éclaté. Isabelle s'était d'abord montrée positive dans ses propos, affirmant que les problèmes physiologiques de Normand n'étaient pas graves, et que lui et elle auraient tout simplement recours à la fécondation assistée – comme l'avait expliqué la D^{re} Ouellet. Normand avait rétorqué, un peu brusquement, qu'il refusait de discuter pour le moment. Il avait d'autres chats à fouetter à la brasserie. Puis, il s'était muré dans le silence. Isabelle n'avait pas perdu de temps : elle lui avait reproché de toujours fuir le sujet qui lui tenait le plus à cœur, à elle. C'était à se demander s'il voulait vraiment un enfant ! Le ton avait monté, jusqu'à ce que Normand prenne les clés de sa Mercedes et claque la porte de la maison. Dans son VUS, il avait décollé sur les chapeaux de roues. L'altercation s'était produite devant Jonathan et Bob, qui prenaient leur pause devant le garage. Normand ruminait ce pénible épisode depuis deux heures, incapable de démêler ses émotions. Il émergea de ses pensées lorsque quelqu'un frappa doucement à la porte de son bureau.

— Qu'est-ce qu'il y a ? aboya-t-il.

— Normand, c'est moi, Richard. Je peux entrer ?

Le patron se radoucit en apprenant qu'il s'agissait de son ami de longue date, et non pas d'une serveuse venue le déranger. S'il pouvait se confier à quelqu'un, c'était à Richard Bellerose, son fidèle compagnon depuis près de deux décennies.

— Entre, Richard, l'invita-t-il.

Le visiteur avança dans la pièce, la mine sérieuse. Cela ne ressemblait en rien à sa nature enjouée et à sa bonhomie coutumière. Normand lui fit signe de s'asseoir sur la petite chaise placée près de sa table de travail sur laquelle trônaient des piles de dossiers. Richard s'exécuta avec un sourire circonspect.

— Tu veux un verre ? lui proposa Normand en désignant la bouteille de rhum ambré.

— Pourquoi pas ? Ça va me faire plaisir de t’accompagner.

Les deux hommes se mirent à discuter des problèmes que vivait Normand au sein de son couple. Richard écoutait plus qu’il n’intervenait, sachant que son ami avait davantage besoin d’une oreille attentive que de conseils. La poussière devait retomber. À mesure que le contenu de la bouteille diminuait, la conversation prenait un tour plus léger. Richard faisait des pitreries et ressortait de vieilles blagues d’adolescent. Cela redonna le sourire à Normand.

Les deux amis décidèrent d’aller chez Richard pour regarder le premier match de la série Canadiens-Boston. Mais avant, pour dégriser, ils commandèrent des steaks à Mélanie. Celle-ci, dans l’entrebâillement de la porte, fit un signe de tête à Richard pour le féliciter d’être parvenu à calmer Normand. Quelques minutes plus tard, les hommes s’installèrent à leur table habituelle devant le comptoir. La salle était vide, à part quatre professionnels en cravate qui occupaient une table du fond. La belle Karine vint servir son patron et Richard. Au passage, Karine envoya un regard complice à ce dernier. Cela attisa le feu qui brûlait déjà en lui à l’égard de cette femme. Mélanie apporta de grands verres d’eau remplis de glaçons ; Normand et Richard devaient délaissier l’alcool avant de prendre le volant, même si celui-ci n’habitait pas très loin.

Leur repas avalé, ils prirent la route pour Brossard. Richard circulait devant, dans sa mini-fourgonnette blanche, et Normand le suivait dans son VUS Mercedes. Richard se servait souvent de son véhicule pour effectuer des livraisons de téléviseurs et de systèmes ambiophoniques qu’il installait chez les clients contre une rétribution en argent comptant. Cela l’aidait à arrondir ses fins de mois. Il gagnait beaucoup moins d’argent que Normand, mais il ne s’en tirait pas si mal. Prudent, il avait fait des placements dans sa banque habituelle. D’ailleurs, son courtier lui répétait souvent que « petit train va loin ».

Les deux amis passèrent une excellente soirée, comme dans le bon vieux temps, lorsqu’ils étaient encore célibataires. Ils burent de la bière en écoutant le hockey, sans avoir à se soucier des besoins d’une femme que le sport et l’alcool n’intéressaient pas. Même si leur club perdit le premier match de la série, Richard et Normand s’amusèrent comme des fous. Après tout, le hockey n’était qu’un prétexte pour se réunir.

— Qu’est-ce que tu faisais dans mon resto, cet après-midi ? demanda Normand à la fin du match. Tu sais pourtant que je ne travaille jamais le lundi.

Richard prit un air contrit. Après avoir hésité, il décida de jouer franc jeu :

— Je voulais voir Karine. Elle me plaît beaucoup, je l'avoue...

— C'est vrai qu'elle est mignonne, approuva Normand qui, aussitôt, songea à sa gérante.

Après un court silence, il ajouta :

— C'est fou comme elles se ressemblent, Mélanie et elle !

— On dirait qu'elles viennent du même moule. Mais pour moi, Karine a un petit quelque chose de plus.

— Tu as l'air pas mal mordu !

Puis, sans demander la permission à Richard, Normand alla chercher d'autres bières dans le réfrigérateur.

Au moment où il refermait la porte de l'appareil dernier cri de Richard, son portable sonna. Après l'avoir extirpé de sa poche, il regarda l'afficheur. Il avait deviné juste : c'était Isabelle qui l'appelait. Il décida de ne pas répondre pour la faire mijoter un peu. Il aurait bien le temps de la rappeler plus tard. Elle ne méritait rien d'autre que ce silence de sa part.

— Pourquoi ne réponds-tu pas ? s'étonna son ami.

— C'est Isabelle, répondit Normand, contrarié. Je n'ai pas le goût de l'entendre me faire des reproches. Je ne supporte pas la chicane.

— Je me doutais qu'il s'agissait de ta femme. Elle s'inquiète probablement. Contacte-la pour lui dire que tu vas dormir ici. Tu as trop bu pour prendre le volant.

— Merci Richard, souffla Normand, soulagé. Je pense que c'est la meilleure solution.

C'est alors que le téléphone fixe de la maison se mit à sonner. L'afficheur indiquait que l'appel provenait d'Isabelle. Richard conseilla à Normand de répondre ; celui-ci s'exécuta.

— Salut, Isabelle, ça va ? demanda-t-il d'une voix posée.

— Salut, Normand..., fit Isabelle, fébrile. Tu t'es calmé, à ce que je constate. Il faut qu'on se parle.

Est-ce que notre différence d'âge marquée influe sur notre comportement respectif ? songea Normand. Isabelle était nerveuse, tout feu tout flamme. Lui, il était déjà un peu las.

— Hein, pas vrai ! répondit-il platement.

La tension grimpa d'un cran. La dernière chose qu'il souhaitait, c'était une dispute.

— Reviens à la maison, il faut absolument discuter, siffla Isabelle.

— Malheureusement, ça devra attendre. Je vais dormir ici. J'ai trop bu pour prendre la route ce soir.

Un silence lourd de colère contenue plana durant quelques instants.

— Eh bien, si c'est comme ça, je ne serai pas là à ton retour ! vociféra Isabelle.

Elle raccrocha brutalement.

À Saint-Lambert, Isabelle marchait sur la moquette moelleuse du corridor d'un édifice à condos. Jorge et Mathieu, son conjoint, habitaient dans cet immeuble. Leur appartement, situé au cinquième étage, possédait une terrasse offrant une vue imprenable sur le centre-ville de Montréal et le fleuve Saint-Laurent. Quand Isabelle surgit devant la porte 505, celle-ci s'ouvrit pour laisser apparaître Mathieu en complet, attaché-case à la main. Le jeune homme partait au travail. Cependant, Isabelle s'interrogea : cela ressemblait à une fuite. Mathieu s'empressait-il de s'en aller pour la laisser tranquille avec Jorge, ou bien était-il mal à l'aise à l'idée qu'Isabelle soit témoin de son intimité avec Jorge ? D'après elle, Mathieu avait toujours paru mal à l'aise d'afficher son homosexualité en public – à l'opposé de Jorge qui, lui, assumait pleinement sa sexualité.

— Salut, Mathieu ! s'exclama Isabelle. En route pour le travail ?

— Salut, Isabelle, répondit Mathieu, poliment mais avec un brin de nervosité. Jorge t'attend en buvant son café dans la cuisine. Bonne journée ! Je dois vraiment filer.

Jorge apparut dans l'encadrement de la porte tout juste après le départ de Mathieu. Le Cubain portait des vêtements en soie rouge : une robe de chambre aux motifs de dragons chinois et un pantalon de pyjama. Ses pantoufles noires étaient décorées de dragons. Cela donnait un *look* très sophistiqué à son collègue, songea Isabelle. Ce dernier avait l'allure du parfait homme d'intérieur, comme on en voyait dans les films américains des années 1950.

— Entre, ma chérie ! lança-t-il avec son accent langoureux et très cordial. Je t'attendais.

Ensuite, il lui fit la bise tendrement.

— Merci Jorge, dit doucement Isabelle. Désolée du dérangement...

— Tu ne me déranges pas du tout. Je suis même très content que tu viennes enfin me rendre visite !

Elle poussa un sifflement d'admiration.

— Vous avez un appartement magnifique, Mathieu et toi !

Émerveillée, elle contempla le salon donnant sur la terrasse et la salle à manger.

— Et toi, ma chérie, c'est ta nouvelle coupe qui est magnifique !

Isabelle jeta un regard dans un miroir en cœur près d'elle. En effet, son carré à longue frange raide était très chic. Une idée de Jorge, qui possédait un sens inné de l'esthétique.

— C'est grâce à toi, mon ami.

Il rigola.

— Voyons, ma princesse, tout te va ! Mais j'avoue que l'idée des mèches auburn est tout simplement délicieuse !

Jorge et sa visiteuse s'installèrent à la table sur la terrasse vitrée donnant sur le fleuve et les gratte-ciel de Montréal, qu'on voyait distinctement ce jour-là. Jorge alla préparer des expressos, il revint quelques instants plus tard.

— Raconte-moi tout, ma chérie. Tu as des problèmes avec Normand, c'est ça ?

Isabelle ne se fit pas prier. Elle narra tous ses déboires avec Normand concernant leur projet d'avoir un bébé. Ou plutôt *son* projet, comme elle le précisa avec dépit. Cette histoire avait tourné au cauchemar. Normand était infertile... La jeune femme termina sa diatribe en éclatant en sanglots. Jorge la prit dans ses bras et la consola avec beaucoup d'affection et de compassion. Peu à peu, les larmes d'Isabelle s'estompèrent et elle se sentit mieux. Elle se rappela que lorsqu'elle était enfant, son père l'apaisait en lui disant : « Vide ta petite chaudière, ma chérie ; après, ça va aller mieux. » Ce tendre souvenir provoqua néanmoins une autre séance de sanglots. Isabelle dut se rendre aux toilettes pour reprendre contenance et se refaire une beauté.

Dans la cuisine, Jorge en profita pour préparer le petit-déjeuner. Lorsque Isabelle revint, son hôte et elle dégustèrent des croissants avec de la confiture de fraises et du fromage brie, le tout accompagné de café. Jorge mit de la musique cubaine sur un tourne-disque d'époque et esquissa des pas de danse langoureux avec un balai. Cela amusa beaucoup Isabelle, qui éclata de rire.

— Tu dances vraiment bien, Jorge, le complimentait-elle. Tu as le rythme dans le corps. C'est sûrement grâce à tes origines cubaines. Mais j'espère que tu ne considères pas ce genre de remarque comme un préjugé ?

— Mais non, ma chérie. Et puis, chaque peuple a des qualités particulières. Est-ce que je t'ai déjà dit qu'à Cuba, je faisais partie d'une troupe de danseurs et de

danseuses qui se produisait dans les grands hôtels de Varadero ?

— Oui, dit-elle. Mais comment es-tu devenu coiffeur ?

— À l'époque où j'étais danseur, comme beaucoup de Cubains, je ne pouvais pas sortir du pays.. Comme tu sais, le régime communiste, ce n'est pas la liberté, loin de là ! Mais je voulais ardemment découvrir un autre pays pour pouvoir y exercer un métier plus lucratif et aspirer à une vie meilleure, plus libre. Or, la seule façon possible d'obtenir un visa de sortie de la part des autorités était de me marier avec une étrangère. C'est ce que j'ai fait : j'ai épousé une Québécoise.

— Quoi ? lança Isabelle, stupéfiée.

— Eh oui ! J'ai eu cette grande chance. Mais je ne me suis pas marié par amour, puisque je suis gay, mais pour contourner la loi.

Isabelle était ébahie. Tout écart à la loi et aux règlements était étranger à sa nature. Elle était une adepte de la ligne droite et de l'ordre.

— Est-ce que cette femme savait que tu ne l'aimais pas ?

— Bien sûr ! répondit Jorge en riant.

Avec attendrissement, il réalisa qu'Isabelle était encore très naïve en dépit de son âge.

— C'est elle-même qui m'a proposé le mariage ! ajouta-t-il avec une pointe de malice.

— Wow ! Et qui donc est cette si gentille dame ? Est-ce que je la connais ?

— Oui, ma princesse. Tu la connais très bien d'ailleurs. Devine !

— Aucune idée ne me vient en tête...

— C'est bien simple, pourtant.

— Vite, dis-le-moi !

— C'est Micheline, notre patronne !

— Pardon ? s'exclama Isabelle en s'étouffant presque.

— Micheline m'a sorti de Cuba, m'a enseigné un métier et m'a même donné du boulot. Je lui suis profondément reconnaissant. C'est grâce à elle si j'ai une si belle existence, aujourd'hui.

— Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? Je passe mon temps à la critiquer devant toi !

— Parce que je lui ai juré de garder le secret jusqu'au divorce, expliqua Jorge. Maintenant, c'est fait, et j'ai ma citoyenneté canadienne. Le destin existe : Micheline passait deux semaines de vacances dans le tout-inclus où je travaillais. Malgré son caractère insupportable, c'est une bonne personne. Elle s'est prise d'amitié pour moi et a décidé de m'aider. C'est quand même extraordinaire, non ?

— Je n'aurais jamais cru cela possible de sa part !

— Crois-moi, Isabelle, Micheline est très généreuse.

Isabelle était étonnée que Micheline ait manifesté d'autant d'altruisme. Mais cela l'enchantait de connaître ce secret ; celui-ci lui faisait comprendre qu'on ne peut jamais être sûr de rien. Maintenant, elle n'en voulait plus à sa patronne d'avoir été si pénible et exigeante avec elle. Car, grâce à ce comportement désagréable à son égard, Isabelle posséderait bientôt son propre salon de coiffure.

— Je suis certain que Normand t'aime, émit Jorge, ayant compris qu'Isabelle ne pensait plus à son mariage de convenance avec Micheline, mais bien à sa propre histoire.

Il continua, d'une voix plus douce :

— Cependant, ma chérie, je peux t'assurer d'une chose. Et même si cela te sera difficile à entendre, il faut que je te le dise : jamais ton *chum* ne consentira à te faire un bébé.

— Pourquoi en es-tu si certain ?

Il prit ses deux mains entre les siennes.

— Tu veux vraiment que je t'explique tout, Isabelle ?

La jeune femme pressentait que cela ne lui plairait pas. Mais au point où elle en était, elle préférait la vérité aux faux-fuyants.

— Je t'écoute, livra-t-elle, l'air déterminé.

Jorge toussota, puis il plongea :

— Tu m’as parlé du soudain intérêt de Normand pour les bains chauds. Cela m’a mis la puce à l’oreille. À Cuba, c’est un truc que les hommes emploient lorsqu’ils ne veulent pas d’enfants de leurs nombreuses maîtresses.

Retenant un cri, Isabelle écarquilla les yeux.

— Mais qu’est-ce que tu racontes ? bredouilla-t-elle.

— Tu as encore beaucoup à apprendre, ma princesse. L’eau chaude du bain, surtout quand on y reste longtemps, tue les spermatozoïdes. L’acte sexuel accompli après est parfaitement inutile sur le plan de la fécondité.

En fin de matinée, Normand revint chez lui après avoir passé la nuit chez Richard. Il avait dormi sur l'immense divan en cuir de la salle de cinéma maison de son ami, au sous-sol. Il s'était couché tout habillé et ne se souvenait pas de grand-chose de sa soirée. Aujourd'hui, un mal de tête carabiné le tenaillait – sans doute la conséquence de son excès de rhum de la veille, mais aussi le résultat de ses nombreuses contrariétés.

À mesure qu'il ressassait les événements de la journée précédente, d'autres faits ressurgissaient dans sa mémoire. Lorsque Richard était parti se coucher, lui-même avait pris une bouteille de rhum dans le bar du sous-sol et s'était servi un énième verre. Ensuite, il avait mis un CD d'Elvis Presley, qui se trouvait dans la pile de compacts sur une tablette près de la chaîne stéréophonique. La musique du King était entraînante et énergique. Elle faisait toujours remonter en lui des souvenirs de son enfance, surtout de l'époque heureuse où son père vivait encore. Au début de la chanson *Teddy Bear*, Normand avait replongé dans son passé. Il avait cinq ou six ans quand son père lui faisait des imitations d'Elvis sur les accords de cette chanson dans le salon de leur maison de banlieue. Le petit Normand tapait des mains, admirant son père. Il vivait alors les plus beaux moments de sa jeunesse, voire de sa vie... Submergé par les émotions, Normand avait éclaté en sanglots. Tel était le drame de sa vie : l'inguérissable blessure causée par le décès prématuré de son père, enfouie dans son cœur depuis si longtemps.

Normand avait pris conscience qu'il ne s'était jamais remis de la disparition de son père. Il s'était mis à penser à Isabelle. *Pourquoi veut-elle à tout prix avoir un bébé ? Pourquoi m'impose-t-elle cette pression ?* Toute cette affaire le torturait. Ça ressemblait à un caprice de petite fille rêvant d'avoir une poupée. Isabelle était une personne autoritaire. Pendant les dix années qu'ils venaient de passer ensemble, Normand avait toujours exaucé le moindre de ses désirs. Lorsqu'elle voulait quelque chose, elle insistait pour l'avoir ; si cela tardait trop, elle boudait comme une enfant gâtée. Par moments, il avait l'impression de n'être que le pourvoyeur de ses incessantes demandes. Que recevait-il en retour de cette femme ? Sa beauté, sa jeunesse et un peu de sexe. Et maintenant, depuis cette maudite Saint-Valentin, le nouveau caprice de madame était de tomber enceinte. Mais cette fois, il ne céderait pas. Au retour d'Isabelle, il mettrait les choses au

clair avec elle. Il savait très bien qu'un tel affrontement signifierait peut-être la fin de leur relation. Cette constatation attristait Normand, mais il avait le droit d'être respecté dans ses valeurs et ses décisions.

Pendant qu'il se rinçait sous le jet d'eau chaude de la douche de toute la saleté accumulée ces dernières vingt-quatre heures, les certitudes de Normand de la veille commençaient à vaciller. Maintenant que les effets de l'alcool s'étaient dissipés, sa raison reprenait le dessus. Mais tôt ou tard, Isabelle et lui devraient avoir une sérieuse discussion. Cependant, il ne servait à rien de précipiter les choses.

Pendant que Normand réfléchissait à son avenir, Isabelle garait sa voiture dans le stationnement bondé du Mail Champlain. Comme elle n'avait aucun rendez-vous prévu au salon de coiffure, elle avait pris la liberté de rentrer au travail avec plus d'une heure de retard et de jogger avant, autour du pâté de maisons. Micheline ouvrirait le commerce à dix heures, comme tous les mardis. Isabelle se sentait en grande forme, malgré les chambardements de son lundi de congé. Le temps passé avec Jorge le matin même lui avait remonté le moral. Elle parlerait avec Normand après le souper, mais pour l'instant, elle ne voulait pas y penser. Elle songeait plutôt à Micheline qui, malgré son comportement de chipie, avait prouvé qu'elle avait grand cœur. Depuis les révélations de Jorge au sujet de sa patronne, Isabelle voyait celle-ci d'un autre œil.

En entrant au salon de coiffure, Isabelle vit que Micheline se trouvait en compagnie d'une toute jeune femme aux longs cheveux noirs et lisses. Clairement, cette dernière n'était pas une cliente, puisque les deux femmes farfouillaient dans sa propre aire de travail. Isabelle s'insurgea contre cette intrusion.

Lorsque Micheline s'aperçut de sa présence, elle ne fit aucune allusion à son retard. Affichant un air de triomphe, elle déclara :

— Isabelle, laisse-moi te présenter Tania, qui fera partie de l'équipe dorénavant. Je compte sur toi pour lui apporter tout ton soutien et lui apprendre les techniques de coiffure. Je vais vous laisser faire connaissance, car moi je dois filer. Je reviendrai en fin d'après-midi. Oh, j'oubliais, Isabelle... Tout à l'heure, M^{me} Viens a téléphoné ; elle veut une teinture, une coupe et une mise en plis. Elle sera là à midi. Tania t'assistera.

— Tout est parfait, Micheline ! répondit docilement Isabelle.

Cette dernière avait deviné que la jeune Tania la remplacerait éventuellement. L'attitude de Micheline était assez éloquente à cet égard. En d'autres circonstances, Isabelle aurait été vexée d'être court-circuitée de la sorte, mais grâce à l'ouverture imminente de son propre salon de coiffure, elle ne se retrouverait pas sur la paille. Bien au contraire ! D'ailleurs, elle était impatiente de ne plus être une employée si peu appréciée de sa patronne. *Vive l'affranchissement, la liberté et l'indépendance ! À bientôt trente-deux ans, il était temps !* se réjouit-elle.

Après le départ de Micheline en coup de vent, Isabelle serra la main de la jeune femme.

— Enchantée, Tania, dit-elle avec sincérité. As-tu de l'expérience dans le métier ?

— Euh... non, bredouilla-t-elle, l'air timide. Mais je viens de terminer mon cours de coiffure à Longueuil. Je me suis exercée sur des clientes qui profitent de rabais, offerts par l'école, pour servir de cobayes aux élèves.

Très aimable, Tania semblait bien élevée et douce. Elle était mince et maquillée avec soin, et ses cheveux noirs presque bleus étaient magnifiques. Elle portait un ensemble une pièce noir original, mais non ostentatoire. Isabelle savait que Tania serait une digne remplaçante. Cette rencontre lui fit néanmoins l'effet d'une décharge électrique. La guerre était déclarée avec Micheline. Aucun retour en arrière ne serait désormais possible. De toute façon, bientôt, il lui faudrait partir. Isabelle prit une grande décision : elle démissionnerait aujourd'hui même. Cette résolution lui donna des ailes. Affable, elle papota avec Tania avec plaisir. Elle attendait impatiemment le retour de sa patronne !

Un peu plus tard, cet après-midi-là, lorsque Micheline poussa la porte vitrée du salon de coiffure, Isabelle ne perdit pas une seconde. Elle alla à la rencontre de celle-ci, plantant là Tania. Puis, elle donna son préavis de deux semaines à sa patronne sidérée.

Fier du travail accompli chez ses clients, Jonathan Massé préparait de la peinture dans le garage de la maison des Desbiens-Fortier. Il ne lui restait plus que quelques fignolages à faire pour terminer le contrat qu'il avait effectué dans les délais prévus. Mais il ne s'agissait pas de sa seule satisfaction professionnelle : en ce début de mai, son emploi du temps se remplissait de lucratifs contrats. Son employé, Bob le grognon (comme il le surnommait à la blague), était déjà à l'œuvre sur le chantier de rénovation d'une cuisine dans le quartier Rosemont à Montréal.

Jonathan espérait que son travail à Longueuil, dans ce sous-sol dont une pièce avait été transformée en salon de coiffure, redonnerait le sourire à Isabelle. Cela crevait les yeux : sa cliente vivait une période difficile au sein de son couple. À son corps défendant, Jonathan avait été témoin de la tempête : disputes, éclats de voix, portes qui claquent, voitures démarrant sur les chapeaux de roues, pleurs et grognements... Jonathan avait compris l'objet de la discorde chez les Desbiens-Fortier. Isabelle désirait ardemment un bébé, tandis que Normand semblait plutôt rébarbatif à l'idée.

Tout en remuant la peinture, l'entrepreneur réfléchissait à sa propre existence. *La vie est injuste*, se disait-il. À trente-deux ans, il rêvait de rencontrer une femme merveilleuse pour fonder une famille. Jonathan avait la fibre paternelle. Mais encore fallait-il rencontrer quelqu'un partageant le même souhait. Même s'il peinait à se l'avouer, Isabelle Desbiens était le genre de partenaire qu'il espérait rencontrer depuis longtemps. Elle était jolie, bien habillée, décidée et dynamique. Il aimait toutes ces caractéristiques. Quelques fois, il l'avait vue partir jogger avant de se rendre au travail ; cette fille était vaillante. « Dommage qu'elle soit déjà prise, et en plus par quelqu'un de bien, marmonna-t-il. Sinon, je lui ferais la cour. » Bel homme, Jonathan était conscient de l'effet qu'il produisait sur les femmes. Il arrivait régulièrement que ses clientes viennent minauder autour de lui, pendant qu'il rénove leur domicile. Cela se produisait toujours pendant que le mari était au travail. Mais ces femmes-là ne cherchaient qu'une passade sans conséquence. Les aventures sans lendemain n'avaient aucun intérêt pour Jonathan ; cela le laissait de marbre. De toute façon, en homme loyal, il n'aurait jamais fait ça à un de ces clients.

Josée, l'amie d'Isabelle, lui donnait l'impression d'être ce type de femme mariée qui ne rechignerait pas à sauter la clôture. Alors que cette pensée venait de lui effleurer l'esprit, il leva la tête. Il fut très surpris de voir, par la porte ouverte du garage, une Mercedes blanche se garer devant la maison. Sourire aguichant sur les lèvres, Josée sortit du véhicule rutilant. Elle portait une robe ajustée laissant voir ses jambes au hâle entretenu au salon de bronzage. « Ma foi, murmura Jonathan, quand on parle du loup... » La visiteuse s'était mise sur son trente et un. Sa robe moulait sa poitrine généreuse et ses hanches bien découpées. Aux yeux de Jonathan, elle paraissait tout à fait délicieuse.

— Bonjour, Jonathan ! lança Josée en se rapprochant. Ça va bien ?

— Oui, et vous ?

— Très bien, susurra-t-elle.

Elle balaya du regard l'extérieur.

— Il fait beau, poursuivit-elle. Le printemps s'est enfin installé. Tu aimes cette saison, Jonathan ?

— Euh... oui, répondit-il, décontenancé devant ce tutoiement et ne sachant trop comment se dépêtrer de ce guet-apens.

— C'est la saison des amoureux, déclara-t-elle sans équivoque, en s'adossant contre l'embrasement de la porte de garage.

Jonathan voyait clairement le jeu auquel Josée se livrait. Il posa sa main au-dessus de l'épaule de celle-ci et dit d'une voix légèrement moqueuse :

— M^{me} Desbiens est absente. Vous avez vu ? Sa voiture n'est pas là.

— Je le sais, rétorqua Josée qui ne semblait nullement mal à l'aise.



Isabelle revenait du salon de coiffure, furieuse contre son ex-patronne. Après avoir annoncé à Micheline qu'elle lui donnait un préavis de deux semaines avant son départ, celle-ci avait sèchement riposté que, dans ces conditions, elle avait intérêt à partir sur-le-champ. Une pénible prise de bec avait suivi ; les deux femmes avaient réglé leurs comptes. Isabelle, incapable de contenir sa rage, avait, d'un coup de talon, fait basculer un présentoir de shampoings sous l'air ébahi de Jorge, Tania et de deux clientes.

Pendant le trajet vers sa maison, Isabelle avait décidé de porter plainte aux Normes du travail. Ce serait bien fait pour Micheline ! Cette femme avait de belles qualités (elle avait beaucoup aidé Jorge), mais elle s'était toujours montrée odieuse et tyrannique envers elle. Micheline était peut-être jalouse de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Mais ça n'excusait rien ! Peu à peu, Isabelle s'était calmée. Maintenant, elle pourrait se consacrer au lancement et à la gestion de sa propre entreprise. Elle avait du pain sur la planche. De plus, dans l'immédiat, une discussion sérieuse avec Normand l'attendait – le soir même, si possible.

Elle se rangea le long du trottoir quand son cellulaire sonna. C'était Normand.

— Allô, répondit-elle plus brusquement qu'elle ne l'aurait voulu.

— Salut, Isabelle... Tu as encore l'air fâchée. Calme-toi, je t'en prie. On va l'avoir, cette discussion.

Normand se montrait bien disposé.

— Non, ce n'est pas ça, dit Isabelle.

— Qu'est-ce qui se passe, alors ?

— Je me suis disputé avec ma patronne et elle m'a foutue à la porte.

— Elle n'a pas le droit de faire ça sans motifs valables, exprima Normand sur un ton neutre. Tu devrais faire une plainte aux Normes du travail.

— En fait, je lui ai donné un préavis de deux semaines avant mon départ. Elle ne l'a pas pris et m'a dit de partir sur-le-champ.

— Te connaissant, j'ai peine à croire que tu sois partie si docilement, ma belle. Je suis sûr que vous vous êtes crêpé le chignon toutes les deux !

— Quelle histoire pénible ! clama Isabelle. On en reparlera au souper. Tu viens souper, j'espère ? s'inquiéta-t-elle.

— Oui. Et je resterai avec toi toute la soirée. J'ai pris des dispositions avec Mélanie.

— C'est parfait. À plus, alors ! s'écria Isabelle, contente à l'idée qu'elle ne resterait pas seule après son esclandre avec Micheline.

— À tantôt !

En raccrochant, Isabelle avait retrouvé sa bonne humeur. Normand savait

comment la calmer. Dans ces cas-là, elle appréciait leur différence d'âge. Plus réfléchi, Normand se comportait avec maturité. Pour sa part, elle était plus impulsive et colérique.

Isabelle reprit le volant et roula jusqu'à la maison. En s'approchant de son domicile, elle fut surprise de voir la Mercedes de son amie garée devant chez elle. En tournant dans sa cour, elle aperçut Josée, adossée dans l'embrasure de la porte automatique du garage. Cette dernière lui fit un signe de la main. Son air langoureux laissait deviner qu'elle venait de tenter le coup avec Jonathan. Quant à l'entrepreneur, ce n'était guère mieux : il avait posé son bras musclé au-dessus de l'épaule de Josée.

— Ah ben maudit ! maugréa Isabelle, enragée. Ça ne se passera pas comme ça !

31

Furieuse, Isabelle sortit de sa voiture et rejoignit Josée et Jonathan. Tous deux esquissèrent un mouvement de recul, comme si on venait de les surprendre en flagrant délit.

Isabelle se planta devant Jonathan.

— Ça suffit pour aujourd'hui, proféra-t-elle froidement. Je t'attends demain matin.

— D'accord, Isabelle, acquiesça l'entrepreneur qui n'avait pas envie d'argumenter. Je serai ici à dix heures.

Il referma le pot de peinture et se mit à ranger ses outils.

— Viens avec moi, Josée, déclara Isabelle froidement. Il faut qu'on se parle.

Elle se dirigea vers l'entrée de la maison. Elle se retourna une fois vers sa copine pour s'assurer que celle-ci la suivait.

Jonathan trouvait dommage d'avoir été surpris par Isabelle en compagnie de sa grande amie, pour qui il n'éprouvait rien. Mais en son for intérieur, l'homme s'avoua qu'il avait souhaité qu'Isabelle les découvre ainsi, car il était curieux de voir sa réaction. Eh bien, il avait été servi, car celle-ci, presque violente, ne s'était pas fait attendre. Il jeta un rapide coup d'œil vers les deux femmes, au moment où elles franchissaient l'entrée principale. Jonathan se demandait ce que cachait la forte réaction d'Isabelle. Était-ce de la fureur, de la frustration ou de la jalousie ? Était-il la cause directe de sa colère ? Une autre question lui vint à l'esprit : Isabelle était-elle amoureuse de lui ? Certes, une telle situation s'avérerait très embarrassante, mais en même temps, Jonathan se sentirait flatté qu'une femme si extraordinaire s'intéresse à lui.

Dès qu'elle se retrouva dans le salon, Isabelle, les mains sur les hanches, interrogea son amie :

— À quoi tu joues, Josée ? beugla-t-elle.

— Eh bien, je passais par là.

— Tu sais très bien que d'habitude, je travaille le mardi. Et puis, tu habites à Candiacy, à plusieurs kilomètres d'ici, alors ne me dis pas que tu passais par là !

Tu me prends pour une idiote, ou quoi ?

Ayant retrouvé une certaine contenance, l'autre répliqua :

— Je devais voir mon notaire dans le Vieux-Longueuil, mentit-elle.

— Pourquoi es-tu venue ici, alors ?

— Je voulais voir l'état des travaux pour ton salon de coiffure.

— Et puis, tu trouves que ça avance bien ? se moqua Isabelle.

Cette dernière se sentait trahie. Mais ce qui l'horripilait davantage, c'est que Jonathan semblait éprouver de l'attirance pour Josée.

— Je n'ai pas eu le temps de descendre au sous-sol, car tu es arrivée. Et de mauvais poil, en plus !

— Jonathan et toi, vous étiez collés l'un sur l'autre. Quelques secondes de plus, et je vous aurais surpris en train de vous embrasser ! Tu ne peux pas nier !

— Et puis ? lança Josée, lasse de ces accusations. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Tu réagis comme si tu étais jalouse. Serais-tu amoureuse du beau Jonathan, par hasard ? C'est ça ?

Sur la défensive, Isabelle protesta avec véhémence :

— Mais non, voyons !

— Tu caches mal ton jeu, ma grande ! commenta malicieusement Josée. Je te lis comme un livre ouvert, une espèce de roman à l'eau de rose. D'habitude, tu es la fille sans peur et sans reproche, qui marche toujours droit... Mais là, ton comportement indique tout autre chose !

Isabelle ne pouvait plus supporter cette femme arrogante.

— Va-t'en ! hurla-t-elle.

Josée la toisa d'un air méprisant. Puis, celle-ci tourna les talons et quitta Isabelle sans un au revoir.

Isabelle s'effondra en tremblant dans un des fauteuils du salon.



Normand venait de quitter la brasserie après de longues heures de travail. Il roulait en direction de Longueuil-sur-le-Parc. Il redoutait la discussion qui

l'attendait avec Isabelle. Devait-il avouer à sa conjointe qu'il ne voulait pas avoir d'enfant ? Cette question le tourmentait sans relâche, sachant qu'un tel aveu déclencherait une tempête dans son couple qui pourrait s'avérer fatale. Isabelle venait d'être congédiée par Micheline. Normand espérait que la discussion tournerait autour de ce sujet, ce qui reléguerait à plus tard les vrais enjeux. Il souhaitait ardemment que les choses se passent ainsi.

Une fois à destination, il dut stationner son véhicule dans la rue, car la voiture d'Isabelle était garée de travers devant le garage, ce qui prenait toute la place. Cela parut de mauvais augure à Normand.

En entrant dans la maison, il fut étonné qu'Isabelle ne vienne pas l'accueillir. Et il n'y avait aucune odeur de repas en train de mijoter. Que se passait-il donc ? Normand monta à l'étage, où il constata que la porte de la chambre était entrebâillée. Isabelle gisait sur le lit, allongée sur le ventre, et tenait un oreiller entre ses bras.

— Ça va, chérie ? murmura-t-il.

Isabelle secoua la tête. Presque totalement rassuré en ce qui le concernait (ce soir, la discussion serait évitée !), Normand prit Isabelle dans ses bras. Celle-ci s'appuya contre l'épaule offerte et éclata en sanglots. Normand lui tapota maladroitement le dos pour la réconforter. Les larmes le décontenaient toujours ; elles lui rappelaient invariablement celles de sa mère, qu'il n'avait jamais pu consoler. Secrètement, néanmoins, il était heureux d'avoir affaire à une Isabelle qui pleure et non à une Isabelle fâchée, qui était beaucoup plus farouche. Il essaya de l'apaiser avec des mots doux, surpris de la réaction disproportionnée de sa blonde devant son congédiement. *Ah, les femmes ! Elles sont toujours à fleur de peau...* songea-t-il. Pourtant, Isabelle avait toujours exécré sa patronne. Pourquoi tant de chagrin, maintenant qu'elle était débarrassée de Micheline ? Il s'agissait peut-être d'une blessure d'orgueil. Mais cet argument ne lui semblait pas convaincant.

— Je n'ai pas eu le cœur à préparer le souper, avoua-t-elle après s'être calmée.

— Ce n'est pas grave, chérie. Allons manger des sushis au restaurant japonais. Il n'y a rien de mieux que des sushis et du saké chaud pour se remettre les idées en place et se réchauffer le cœur.

Isabelle acquiesça d'un signe de la tête. À cause des larmes, son maquillage

avait coulé sur ses joues et sa longue frange était de travers. Elle devait faire un brin de toilette avant de sortir. Normand en profita pour se changer. Il enfila un jean et une chemise décontractée, sa tenue habituelle lorsqu'il ne travaillait pas.

Isabelle et Normand se rendirent rapidement au restaurant. Ils mangèrent leurs sushis en buvant du saké, dans l'ambiance zen de l'établissement. Isabelle était détendue. Au cours du repas, le couple discuta sur un ton léger de la marche à suivre pour la fécondation assistée. Se montrant conciliant, Normand avait résolu de ne pas gâcher cet agréable intermède en dévoilant à Isabelle ses véritables intentions pour l'avenir. Cela aurait paru indélicat après les émotions que sa blonde venait de vivre. Après tout, maintenant que la rénovation du salon de coiffure était presque finie et qu'elle n'avait plus de travail, Isabelle serait très occupée à monter son affaire. Sans aucun doute, elle repousserait son projet de bébé.

Cependant, alors que Normand relaxait en toute quiétude, il faillit s'étouffer lorsque Isabelle déclara :

— Comme il n'y a pas de danger pour moi de tomber enceinte sans l'aide de la fécondation assistée, tu ne seras plus obligé de prendre un bain chaud avant de me rejoindre au lit...

Comme souvent au tout début de la journée, Mélanie, assise au comptoir de la brasserie, feuilletait d'un œil distrait *Le Journal de Montréal*. La journée s'annonçait occupée puisque la terrasse ouvrait officiellement le jour même. De plus, on prévoyait une journée ensoleillée avec une température avoisinant les vingt degrés. Mélanie s'inquiétait, car sa cousine Karine avait congé aujourd'hui, ce qui tombait mal. Au fil des semaines, cette dernière s'était imposée comme la plus compétente des serveuses. De surcroît, elle était très appréciée de la clientèle (surtout de la clientèle masculine, bien entendu). Sa candeur et sa joie de vivre n'étaient pas étrangères à son succès dans l'établissement, et sa beauté pimpante non plus. Mais aujourd'hui, vu son absence, Mélanie devrait se contenter de Sarah et de Mylène pour occuper le plancher ainsi que la terrasse, qui serait bondée. Mylène était capable de garder le cap et accomplissait de l'excellent boulot. Mais Sarah serait-elle dans un de ses bons jours ? Parfois, celle-ci se présentait au travail en piteux état, ayant trop fêté la veille. Mélanie se demandait pourquoi une si jolie jeune femme, au grand potentiel, consommait. La drogue lui coûtait une fortune et détruisait sa santé, tout comme son moral. Avec son intelligence et son talent (et surtout sans son problème de drogue), Sarah n'aurait jamais travaillé dans une brasserie, mais plutôt dans une banque ou un bureau d'avocats.

Mélanie jeta un coup d'œil dans le miroir derrière le bar. Elle portait remarquablement bien sa jeune quarantaine. Son visage à la peau lisse, ses grands yeux verts bien maquillés et surtout sa bouche, aujourd'hui enduite d'un brillant très clair, étaient plus beaux qu'à ses trente ans. Elle sourit, satisfaite et rassurée. Sa contemplation fut interrompue par l'arrivée de Normand, qui la salua joyeusement. Avant de s'engouffrer dans son bureau, celui-ci se servit une grande tasse de café. *Tant mieux si le patron a l'air heureux et détendu aujourd'hui. Cela nous changera de la mauvaise humeur à laquelle il nous a habitués dernièrement !* songea Mélanie. Depuis que sa femme s'était mise en tête d'avoir un bébé, Normand déprimait. Malgré tous ses efforts, Mélanie ne trouvait aucune qualité à la jeune conjointe de son patron. Ce n'était pas de la jalousie, mais plutôt la lucidité d'une femme d'expérience. Cette Isabelle était trop centrée sur elle-même pour s'apercevoir que, pour rien au monde, Normand n'accepterait d'avoir un enfant. Pourquoi s'était-il entiché d'une telle sotte ?

Pour Mélanie, ce mystère restait insondable.

Dans son bureau, Normand venait de raccrocher le téléphone après avoir parlé à un fournisseur de bœuf. Ce producteur de Calgary lui proposait sa viande Angus AAA au même prix que la lui vendait son fournisseur québécois. Mais il y avait un avantage considérable à acheter du bœuf de l'Ouest : les bêtes étaient élevées en toute liberté dans d'immenses pâturages, dans un environnement sain. C'était moins cruel pour les animaux que l'élevage intensif en enclos qui se pratiquait massivement au Québec en dépit du lobbying des végétariens et des défenseurs d'animaux. De plus, la viande des bêtes de l'Ouest était de bien meilleure qualité. Le producteur de l'Alberta avait invité Normand à venir passer quelques jours dans une de ses fermes d'élevage, près de Calgary. Les billets d'avion et l'hôtel seraient payés pour deux personnes. Le séjour était prévu pour la mi-juillet, au beau milieu des vacances de la construction. L'été précédent, la brasserie Chez Normand était restée ouverte pendant cette période. Les week-ends avaient été aussi occupés que d'habitude, mais les jours de la semaine, les affaires avaient été très tranquilles. Normand réfléchissait à l'éventualité de fermer du lundi au vendredi pendant les deux semaines de vacances. Il ferait la surprise à Isabelle : il lui suggérerait cette belle escapade de quelques jours en Alberta ; tous deux pourraient peut-être pousser jusqu'à Banff et Jasper. Ce projet lui plairait certainement. Elle s'était plainte, l'été précédent, qu'ils n'aient pas pris de vacances parce que la brasserie n'avait laissé aucun répit à Normand. Ce dernier décida que, cette année, Isabelle et lui joindraient l'utile à l'agréable : ils s'envoleraient en amoureux pour Calgary.



À la fois heureux et excité, Richard Bellerose était attablé au restaurant Chez Tandoori, un établissement indien à Brossard. La veille, il était passé en coup de vent à la brasserie de Normand, dans le but de voir Karine. À la minute où elle s'était retrouvée seule, il avait pris son courage à deux mains. Après avoir salué la jeune femme, il l'avait invitée au restaurant. Il s'y était pris d'une façon maladroite, en bafouillant, mais elle avait accepté sans hésitation. Richard s'était senti transporté de bonheur.

L'endroit était petit (il ne contenait pas plus de six tables), mais les mets népalais et pakistanais qu'on y servait étaient succulents. Richard y venait une fois par mois au moins pour savourer les plats épicés, typiques de la savoureuse

gastronomie indienne. Ce soir, il était content, car Karine l'accompagnait. Celle-ci, toutefois, tardait à revenir des toilettes où, pensait-il, elle vérifiait son maquillage et sa coiffure. Lorsqu'elle apparut enfin au bout du couloir, il se leva pour tirer sa chaise. Karine était enchantée par la galanterie de Richard, qui faisait l'impossible pour lui plaire. Tous deux consultèrent le menu, mais, comme c'était la première fois que Karine venait dans un restaurant indien, elle laissa Richard commander. En entrée, il demanda des *bahdjis* à l'oignon et des *samosas* aux légumes. En plats principaux, Karine et Richard partageraient le poulet au beurre et l'agneau au cari. Le serveur, qui parlait en roulant les *r* comme tous les Indiens, ouvrit la bouteille de Mouton Cadet apportée par Richard. Celui-ci goûta et approuva d'un signe de tête le vin, puis le serveur remplit les verres.

— Santé ! fit Richard en levant son verre.

— Santé ! répondit Karine en gloussant, par timidité.

Les verres tintèrent joyeusement. Karine aimait bien Richard. Ce dernier, très jovial, avait toujours le mot pour rire. Et il paraissait honnête et loyal. Or, chez les hommes qu'elle rencontrait en général, ces qualités se faisaient rares. Richard Bellerose n'avait rien du charmeur qui fait fondre les femmes. Mais d'après son expérience, Karine avait constaté que les séducteurs n'avaient souvent que leur apparence comme atout. Souvent, ces faux princes charmants étaient des têtes brûlées, des hommes jaloux et d'insupportables prétentieux. Pour elle, tout cela était terminé : elle avait déjà trop donné avec ce genre de mâles. Karine devinait que derrière le physique anodin et les manières un peu maladroites de Richard se cachait une bonne personne – et peut-être même un bon parti.

Les entrées furent bientôt servies. Le couple entama son repas sur-le-champ. Karine s'extasia du goût, à la fois suave et relevé, de cette nourriture exotique. Richard éclata de rire lorsqu'elle fit la grimace en goûtant une sauce très piquante.

— Ah ! s'écria-t-elle. Ça brûle la bouche, mais c'est bon.

— Mets-en un peu moins, conseilla Richard. Pas besoin de beaucoup pour rehausser le goût des aliments.

Karine prit une gorgée de vin pour chasser la douleur. Puis, passant du coq à l'âne, la belle serveuse s'enquit :

— Es-tu toujours en amour avec Mélanie, Richard ?

Richard manqua de s'étouffer. Heureusement, il se ressaisit rapidement.

— J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour ta belle cousine, mais rien de plus. C'est seulement lorsque je t'ai vue la première fois que j'ai compris la signification du mot *amour*.

Isabelle observait d'un œil distrait les étourneaux, moineaux et autres oiseaux dont elle ne connaissait pas le nom qui virevoltaient autour de la mangeoire, sur la terrasse. Café à la main, elle profitait de sa deuxième journée de chômage. Plus jamais de Micheline pour l'embêter. Et envolés le stress et la crainte d'être injustement réprimandée comme une enfant d'école. Le bonheur ! Son seul regret était qu'elle ne verrait plus Jorge aussi souvent. De toute façon, la liberté était délectable. Normand venait de partir pour le travail. Le temps, gris et nuageux, ne reflétait en rien l'humeur légère d'Isabelle. Celle-ci riait encore de la manière dont elle avait envoyé au visage de Normand l'histoire des bains chauds. Ce dernier avait aussitôt changé de sujet, parlant du boulot et de l'affluence accrue de clients qu'apportaient le printemps et les séries éliminatoires de hockey. Isabelle avait cru bon de ne pas insister. Après tout, elle aussi avait un secret. La veille, lorsque Normand l'avait trouvée en train de pleurer sur son lit, elle n'avait rien révélé des véritables motifs de son chagrin. Il l'avait consolée, croyant que la perte de son emploi était l'unique cause de ses sanglots.

Le grincement de la porte de garage glissant automatiquement sur ses gonds fit sursauter Isabelle. Il s'agissait probablement de Jonathan qui venait poursuivre les travaux de peinture. Isabelle s'approcha de la grande fenêtre du salon pour s'en assurer. Elle ne s'était pas trompée. Le *pick-up* de l'entrepreneur était stationné dans la rue, devant la maison. Soudain, son cœur se mit à battre plus fort. Fébrile, la jeune femme épiait les bruits en provenance du garage. Jonathan était-il accompagné de Bob, son taciturne acolyte ? Non ; de toute évidence, il était seul. Isabelle ne savait trop quoi faire. Réalisant qu'elle était encore en robe de chambre, elle décida d'aller s'habiller. Si Jonathan surgissait dans la maison, Isabelle serait embarrassée qu'il la voie en pyjama. Elle monta rapidement à l'étage pour prendre une douche et se préparer.

En sortant de la salle de bain attenante à la chambre, Isabelle consacra un temps fou à choisir ses vêtements. Devait-elle mettre sa robe rouge ou son tailleur blanc ? Tous ces vêtements étaient trop chics pour rester à la maison. Son pantalon noir et son chemisier beige conviendraient-ils mieux ? Mais, encore là, rien ne justifiait une telle élégance. La seule chose qu'elle aurait à faire serait de descendre au sous-sol pour inspecter les travaux. Comme toujours, à la fin de la

journée, Jonathan lui ferait un compte rendu détaillé de ceux-ci. Elle poussa un soupir. Le beau Jonathan... Peut-être essaierait-il de la plaquer contre un mur pour l'embrasser – comme il l'avait sans doute fait avec la maudite Josée, sans doute forcé par elle ? Isabelle ne se comprenait plus. Elle voyait Jonathan d'un autre œil depuis que Josée était venue le voir en catimini. Mais Isabelle se demandait pourquoi Jonathan s'intéresserait à elle, la conjointe de son client ? Après tout, il semblait n'en avoir que pour l'infidèle Josée... Cette hypocrite tenterait sûrement n'importe quoi pour passer du temps avec Jonathan au détriment de Sylvain, son mari, qui faisait tout pour la rendre heureuse. *Quelle ingrate !* se dit-elle. Jamais elle n'aurait fait un sale coup à Normand. Elle détestait les gens qui jouent dans le dos des autres. Isabelle se secoua. Toute cette situation était ridicule.

Elle finit de s'habiller, optant pour des vêtements simples. Se regardant dans le miroir, Isabelle fut satisfaite du résultat ; ce jean noir et ce haut vert foncé lui allaient à merveille. Elle descendit au rez-de-chaussée.

Dans l'escalier du sous-sol, Isabelle perçut une forte odeur de peinture. Jonathan, qui l'avait entendue ouvrir la porte menant en bas, l'accueillit avec un radieux sourire. Il tenait un rouleau à la main. Il était torse nu. Isabelle frémit : l'absence de pilosité, à ses yeux, ajoutait une touche excitante à ce corps musclé et séduisant. Se sentant observé, Jonathan déposa le rouleau dans la panne et enfila un t-shirt.

— Bonjour, Isabelle, dit-il, mal à l'aise. Je peins souvent torse nu, car ça m'évite de bousiller mes vêtements.

— Salut, Jonathan ! s'exclama Isabelle, rayonnante. Tu fais comme tu veux, pourvu que le travail s'accomplisse !

Elle balaya la pièce du regard.

— Et à ce que je vois, ça avance bien. C'est magnifique !

Isabelle paraissait satisfaite, ce qui réjouit Jonathan.

— Je vais terminer les retouches de peinture aujourd'hui. Demain, il ne restera que des détails à figurer, et puis, enfin, Bob et moi ferons un grand ménage. Après, Isabelle, ton salon de coiffure sera prêt et étincelant comme un sou neuf !

Mais il déchantait vite devant l'air contrarié de la jeune femme.

— Pourquoi n’y a-t-il pas de moulures à ces deux endroits le long du mur ? s’enquit-elle en désignant ceux-ci.

Soulagé, Jonathan s’empressa d’expliquer :

— Ce sont les emplacements des radiateurs électriques pour le chauffage. Chez Réno-Dépôt, ils n’en avaient plus en stock. Je les ai donc commandés. Dès que je les aurai, je viendrai les installer. De toute façon, il n’y a pas urgence, car on est encore loin de l’hiver.

— Oui, mais ce n’est pas trop esthétique.

— En effet. Dès que la commande arrivera, je m’y mettrai, sois-en sûre.

Le silence s’installa. Jonathan regardait Isabelle non pas comme un entrepreneur le ferait avec une cliente, mais plutôt comme un homme admirerait une femme qu’il désire. Il semblait vouloir dire quelque chose d’important, mais il hésitait. Pendue à ses lèvres, Isabelle sentait son indécision. Elle lui tendit une perche :

— Quelque chose ne va pas, Jonathan ?

— En fait, Isabelle, je voudrais m’excuser pour avant-hier, quand ton amie est venue pendant ton absence.

— J’ai bien vu qu’elle te plaît, jeta Isabelle, faisant fi de toute courtoisie. Tu as le droit d’aimer qui tu veux. Mais tu dois savoir que Josée est mariée avec Sylvain. Normand et moi, nous faisons souvent des voyages avec ce couple d’amis.

— Ta copine Josée ne me plaît pas plus que ça. Comme beaucoup de femmes, elle voulait tester son pouvoir de séduction.

— Dans ce cas, pourquoi avoir embarqué dans son jeu ? Je ne suis pas aveugle : vous étiez tous les deux sur le point de vous embrasser !

— J’étais embarrassé. J’avais vu ta voiture stationnée plus loin... Je savais que tu allais nous voir. Je cherchais des réponses.

— Ah bon ? Et les as-tu trouvées, ces réponses ?

— Oui, affirma-t-il gravement en se rapprochant d’elle.

Il posa ses mains sur les hanches d’Isabelle. Puis, il attira la jeune femme à lui

et l'étreignit avec passion. Isabelle fut choquée par ce geste incongru, mais son cœur battait à tout rompre. Au moment où Jonathan allait l'embrasser, elle entendit son portable sonner. Elle repoussa l'entrepreneur, soulagée par l'interruption. C'était sa sœur qui téléphonait de Québec. Il s'agissait sûrement d'une urgence, car jamais Julie ne l'appelait le jour durant la semaine.

— Allô, Julie !

Paniquée, celle-ci débita :

— Papa a fait une crise de délire et il a essayé d'attaquer maman parce qu'il ne la reconnaissait plus.

— Quoi ? lança Isabelle, les jambes molles.

— Les policiers et les ambulanciers sont venus. Papa a été transporté à l'hôpital.

— Et maman ?

— Elle va bien, mais elle est sous le choc.

— Je pars immédiatement, affirma Isabelle. Je serai là au milieu de l'après-midi.

Isabelle arriva chez ses parents à L'Ancienne-Lorette en fin d'après-midi. Son seul souvenir du trajet jusqu'à Québec, à part le fait qu'elle avait conduit vite, était le temps gris, parfois accompagné de bruine. Depuis l'appel de sa sœur, elle se trouvait dans une sorte de transe. Sa poitrine était oppressée. Lise, sa mère, et Julie l'attendaient à la maison. Toutes les trois, elles se rendirent à l'hôpital. Lise savait seulement que son mari avait été sanglé dans l'ambulance, car il était très agité ; il était en proie à une espèce de délire paranoïde. Mais plus tard, elle avait finalement réussi à joindre l'hôpital au téléphone pour avoir des nouvelles de Serge, qui souffrait d'Alzheimer. On lui avait donné le numéro de chambre du malade en précisant que, pour le moment, il était sous sédatif et dormait paisiblement.

En chemin vers l'hôpital, dans la voiture de Julie, Lise raconta à Isabelle le fil des événements. Julie se concentrait sur la route, plutôt glissante à cause de la pluie fine qui tombait.

Le matin même, Serge s'en était pris à son propre reflet dans le miroir du vestibule de la maison. Il s'était mis à crier après cet inconnu, lui intimant l'ordre de cesser de le regarder. Fou de rage, voyant que l'autre refusait d'obtempérer, il avait décroché le miroir, pourtant lourd et bien fixé au mur, et l'avait lancé dans le salon. L'objet s'était fracassé en plusieurs morceaux en heurtant le téléviseur. Des éclats jonchaient la moquette. Pétrifiée devant l'accès de violence de son mari, Lise s'était enfermée dans sa chambre, craignant que la rage de Serge se retourne contre elle. Quelques instants plus tard, il s'était mis à tambouriner sur la porte. Quand celle-ci avait cédé, Lise s'était résignée, en larmes, à appeler le 911. Moins de cinq minutes plus tard, une voiture de police et une ambulance avaient surgi dans la cour. Entre-temps, Serge s'était calmé. Ayant visiblement oublié l'incident, il s'était assis dans son fauteuil habituel, dans le salon. Un des policiers l'avait surveillé, le temps qu'une jeune policière recueille la version des faits de Lise. Les policiers, après avoir appris que Serge souffrait de la maladie d'Alzheimer, avaient jugé que son état était très sérieux. De plus, ce dernier n'en était pas à sa première crise, et ce ne serait sûrement pas la dernière. Par conséquent, on avait décidé de l'hospitaliser. Néanmoins, lorsque les ambulanciers avaient tenté de l'allonger sur une civière, le pauvre homme avait paniqué. Les ambulanciers, à l'aide des policiers, avaient réussi à le sangler

et à le recouvrir d'une couverture légère et chauffante. L'ambulance était finalement partie, gyrophares activés. La policière achevait de prendre la déposition de Lise quand Julie était arrivée en catastrophe.

À l'hôpital, lorsque les trois femmes pénétrèrent dans la chambre de Serge, celui-ci se réveilla. Le regard absent, les cheveux hirsutes et la bouche molle, il ne semblait pas reconnaître sa femme et ses filles. Isabelle et Julie constatèrent que l'état de leur père avait empiré dernièrement. La maladie progressait rapidement, et il semblait peu probable que Serge retourne vivre à la maison. Il fallait affronter la dure réalité : bientôt, il devrait être placé dans un centre d'hébergement pour personnes souffrant de démence.

Bouleversée, Isabelle se précipita dans le couloir. Elle pleura à chaudes larmes. Sa seule consolation était d'être là pour soutenir sa mère et sa sœur dans ces circonstances si douloureuses.



C'était jeudi, le jour de la semaine où Richard venait manger à la brasserie avec Normand. Mais le gérant des appareils ménagers ne croisa pas son ami, car celui-ci avait décidé de passer à la maison au milieu de l'après-midi pour faire une surprise à Isabelle. Il fut étonné de constater que la voiture de sa conjointe n'était pas dans la cour. Elle était probablement partie faire des courses ; il y avait tant de matériel à acheter pour son salon de coiffure. Et puis, par ce temps, il était impossible qu'elle soit allée jogger dans le quartier Collectivité Nouvelle. Il pénétra dans la maison, où le silence régnait. Dans l'entrée, il retira ses chaussures et dénoua sa cravate. La maison semblait abandonnée ; c'était vraiment bizarre comme impression. Rien ne mijotait sur la cuisinière. Et aucun bruit ne parvenait du sous-sol.

Normand se prit une bière dans le réfrigérateur et alla s'asseoir à sa place habituelle sur le divan. Le sentiment que quelque chose clochait le tarabustait. Ce silence lugubre ne lui disait rien de bon. Il se leva, sa bière à la main, et commença à faire les cent pas devant la baie vitrée donnant sur la rue. Quelques minutes plus tard, dans la cuisine, il regarda par la porte-fenêtre. Rien à signaler de ce côté. Puis, il remarqua, sur la table de la cuisine, la vaisselle sale du petit-déjeuner. Isabelle, qui détestait le désordre, déposait toujours celle-ci dans le lave-vaisselle. Là, plus de doute possible : il s'était passé quelque chose. Il prit son téléphone dans la poche de son veston et composa le numéro d'Isabelle. Il

entendit la sonnerie du téléphone retentir à l'étage. Il raccrocha et escalada les marches deux par deux. Le téléphone de sa conjointe reposait sur la table de chevet, branché au chargeur.

Normand prit peur. Très nerveux, il téléphona au salon de coiffure où Isabelle travaillait auparavant.

— Coiffure Micheline, bonjour ! lança Jorge.

— Jorge, c'est Normand, le conjoint d'Isabelle.

— Salut, Normand. Ça va ?

— Euh... oui..., bredouilla-t-il. Est-ce qu'Isabelle serait là par hasard ?

— Non. Tu sais bien qu'elle ne travaille plus ici.

— Évidemment, Jorge ! répliqua Normand sèchement. Mais elle aurait pu passer vous voir.

— Je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Bien sûr que non, le rassura Normand. Tu es la première personne que j'appelle.

— Vous me contacterez s'il y a quelque chose ?

— C'est promis, Jorge. Isabelle est sûrement en train de magasiner !

Il rit, mais le cœur n'y était pas.

Ensuite, il téléphona à Josée. Celle-ci n'avait pas vu Isabelle non plus. Normand décida alors de joindre Julie, à Québec. Mais comme cette dernière se trouvait au chevet de son père à l'hôpital, elle avait éteint son portable. Normand tomba sur le répondeur de sa belle-sœur. En dernier recours, Normand appela Jonathan. L'entrepreneur savait peut-être quelque chose puisqu'il avait travaillé à la maison le jour même. Il avait certainement croisé Isabelle.

— Oui, allô ! répondit Jonathan après une seule sonnerie.

— Bonjour, Jonathan, c'est Normand Fortier.

— Bonjour, Normand ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je suis venu à la maison à l'improviste, et Isabelle est absente. J'ai appelé plusieurs de ses connaissances, mais elle est introuvable. Peut-être aurais-tu eu

vent de quelque chose ?

Jonathan hésita une fraction de seconde, car il devait faire attention à la formulation de sa réponse. Il ne voulait surtout pas que Normand ait des soupçons par rapport au rapprochement passionné et incontrôlable qu'il avait eu avec Isabelle. En soi, cela n'était pas vraiment grave, mais Normand le prendrait mal. Il valait donc mieux mentir un peu.

— En effet, monsieur Fortier, déclara-t-il posément. Je prenais une pause dans le garage quand j'ai vu M^{me} Desbiens sortir. Elle m'a dit qu'elle devait s'absenter. J'ai trouvé ça étrange, parce qu'elle avait une valise à la main.

À cette réponse, Normand faillit s'étrangler.

— Pardon ? répliqua-t-il sur un ton courroucé.

Normand se faisait du mauvais sang. Où était passée Isabelle ? Très anxieux, il attendait impatiemment des nouvelles de sa conjointe. Malheureusement, puisqu'elle avait oublié son téléphone à la maison, cela compliquait les choses. Normand se posait des questions. Avait-elle oublié volontairement son téléphone ? En ce cas, pourquoi ? C'était incompréhensible. Par surcroît, le fait que Jonathan l'ait vue partir en catastrophe avec une valise paraissait encore plus étrange. Normand était vraiment perplexe devant cette situation inexplicable. Il se perdait en vaines conjectures et ne trouvait aucune réponse. Devait-il appeler la police ? Non, ce serait ridicule : on lui demanderait depuis combien de temps sa conjointe avait disparu et s'il avait des motifs d'être inquiet. Il voyait mal expliquer aux policiers qu'Isabelle était partie quelques heures plus tôt seulement, bagage à la main. On conclurait à une simple chicane de ménage. Aucune enquête ne serait lancée.

Normand sursauta lorsque son téléphone sonna.

— Julie ! s'écria-t-il avant de pousser un soupir de soulagement.

— Chéri, c'est moi, Isabelle !

Celle-ci lui fit aussitôt le récit des événements à partir de l'appel de sa sœur, reçu en fin de matinée. Puis, elle décrivit les circonstances qui avaient poussé sa mère à appeler la police. Elle parla ensuite du transport de son père à l'hôpital, sanglé sur une civière, et de l'état pitoyable de ce dernier.

— Pauvre Serge, c'est terrible..., commenta Normand, triste.

— Oui, c'est bouleversant.

— Quand est-ce que ton père va rentrer à la maison ?

— Je ne crois pas que mon père reviendra à la maison. Nous allons devoir le placer dans un centre d'hébergement spécialisé. La maladie est trop avancée pour que ma mère puisse s'occuper de lui. C'est une trop lourde charge pour elle.

— Qu'est-ce que je peux faire ? Si tu veux, je saute dans la voiture et je viens te rejoindre à Québec.

— Non, c'est inutile, fit Isabelle d'une voix cassée par l'émotion. Je viens de

quitter l'hôpital avec maman et Julie. Nous allons manger un morceau. Nous allons discuter de la situation. Je resterai avec ma mère quelques jours. Je te recontacterai plus tard en soirée.

— J'attendrai ton appel, ma chérie. Bisous.

— Bye.

Mon Dieu, quelle histoire ! pensa Normand en raccrochant, accablé. L'état de son beau-père s'était détérioré au fil du temps. D'une visite à l'autre à Québec, Normand constatait que Serge était de plus en plus confus. L'Alzheimer était une horrible maladie qui s'attaquait féroce­ment aux facultés cognitives. Normand fut submergé d'émotion en pensant à tous les bons moments qu'il avait passés avec Serge, un homme affable et ouvert. Lui revenaient en mémoire certaines parties de pêche dans différents lacs de la région de Québec. Serge l'avait initié à ce sport dès le début de sa relation avec Isabelle. Les deux hommes partaient tôt le matin pour pêcher la truite dans une pourvoirie. Ils passaient la journée dans la chaloupe, en pleine nature, et buvaient quelques bières en attendant que le poisson morde. Parfois, ils revenaient bredouilles, mais ce n'était pas grave, car l'important pour eux était d'avoir eu du plaisir en profitant du beau temps. Normand rit au souvenir d'une de ces fois où ils n'avaient rien pris. Pour faire bonne figure devant Lise et Isabelle, ils avaient acheté un gros saumon frais dans une poissonnerie de la ville. À leur retour, le beau-père et le gendre avaient remis celui-ci aux femmes. Pendant le repas, ils avaient retenu leur fou rire jusqu'à ce que Lise découvre le pot aux roses. « J'ai toujours pensé que le saumon ne se promenait pas dans nos lacs et rivières, mais seulement dans le fleuve Saint-Laurent », avait-elle lancé, l'air sceptique. En se remémorant cet événement, la tristesse de Normand s'évapora quelques instants. Ainsi, la vie continuait, en dépit des malheurs... Revenant à la réalité, il s'aperçut qu'il était temps pour lui d'aller retrouver Richard pour leur souper hebdomadaire.

En arrivant à la brasserie, Normand vit son ami, assis à leur table habituelle, devant le comptoir. L'endroit était déjà à moitié bondé, à cause du match de hockey. Les gens attendaient impatiemment cette partie parce que les Canadiens avaient perdu les deux premiers matchs de la série contre Boston. Normand souhaitait une victoire de Montréal, car cela était excellent pour les affaires grâce aux nombreuses tournées des adeptes qui célébraient les bons coups de leur équipe. Normand expliqua son retard à Richard. Normalement, le jeudi, le

propriétaire de la brasserie était toujours ponctuel. Richard manifesta une réelle sympathie à l'égard d'Isabelle et de sa famille.

En terminant, Normand opta pour une attitude positive :

— Oublions cette histoire pour le moment, Richard. Profitons de cette soirée qui s'annonce spectaculaire.

Les hommes trinquèrent.

— Santé, mon ami ! dit Richard. Tant qu'on a la santé, on peut espérer.

— Tu as bien raison, approuva Normand.

Ils trinquèrent une seconde fois.

— Ça te dirait de goûter à mon nouveau steak d'entrecôte Angus AAA de l'Ouest canadien ? proposa Normand. Un fournisseur de Calgary m'a justement fait parvenir un gros morceau de bœuf pour que je teste la qualité de sa viande.

— Très bonne idée ! acquiesça Richard, l'air gourmand.

— Le gars fait des pieds et des mains pour que je vende exclusivement sa viande à ma clientèle. Il m'a même invité à aller passer quelques jours à Calgary en juillet pour visiter ses fermes et ses installations.

— Wow, super ! J'ai hâte de manger mon steak. Je m'en lèche les babines à l'avance !

— Je vais aller demander au chef de nous couper des steaks d'un pouce et demi d'épaisseur. On va se régaler, mon homme !

— Tu me rends heureux, mon ami, le remercia Richard, un amateur de viande rouge et saignante.

Pendant l'absence de Normand, Richard en profita pour observer Karine. Cette dernière s'affairait avec ardeur ; ses gestes étaient à la fois efficaces et gracieux. Elle était déjà passablement occupée, mais cela ne l'empêcha pas d'adresser un sourire radieux à son nouveau *chum*. Richard répondit par un clin d'œil, le cœur battant. *C'est incroyable à quel point le sentiment d'amour peut renaître, et avec autant de puissance, après plusieurs années de célibat*, se dit-il. Il repensa avec bonheur à sa première sortie avec Karine. Après avoir quitté le restaurant indien, la soirée s'était terminée chez lui, sur le moelleux divan de la salle de cinéma maison, au sous-sol. Richard n'avait conservé que peu de souvenirs du DVD

qu'ils avaient feint de visionner, sa compagne et lui. Ensemble, confortablement installés, ils avaient plutôt tourné leur propre film. Celui-ci resterait imprimé pour toujours dans leurs souvenirs, cela ne faisait aucun doute. Richard s'extasia encore intérieurement sur la beauté et la force de l'amour.

Normand et son ami furent d'avis que les steaks tendres et savoureux qu'ils dévorèrent étaient d'excellente qualité. Pour Normand, ça valait le coup de passer au bœuf Angus.

La brasserie se remplit rapidement en prévision du match. Celui-ci fut âprement disputé par les deux clubs de hockey. Une victoire en prolongation des Canadiens fit bondir de joie les clients. Ils étaient en liesse, en proie à un véritable délire euphorique. À la fermeture de la brasserie, passé minuit, Normand ne s'étonna pas que Karine et Richard – qui, toute la soirée, s'étaient témoigné leur amour par des gestes tendres l'un envers l'autre – partent ensemble, en même temps que le reste des employés.

Dans le restaurant ne restaient plus que Mélanie et Normand. Soudain, celui-ci se souvint qu'Isabelle devait le rappeler. Il avait complètement oublié que sa conjointe avait promis de lui donner des nouvelles fraîches de son père, ainsi que de la discussion avec sa mère et sa sœur pour décider de l'avenir de Serge.

En consultant l'afficheur de son téléphone, Normand constata que celui-ci indiquait des appels en provenance de Lise (par conséquent d'Isabelle). Pendant la soirée, sa blonde avait tenté de le joindre à trois reprises.

— Ah ben maudit ! grogna-t-il, furieux, sous le regard ébahi de Mélanie.

— Je vais monter à Québec, répéta Normand pour la énième fois. Ça me fait plaisir, Isabelle ! Je veux être là pour toi, mon amour. Je refuse de te laisser seule dans cette épreuve.

Après un silence, Isabelle répliqua :

— Ne t'inquiète pas : nous allons nous arranger sans toi. Ma mère, ma sœur et moi, nous sommes capables de trouver une solution ensemble.

Normand était mécontent. Il doutait des vraies raisons du refus d'Isabelle. Elle avait pourtant toujours été heureuse de profiter de son soutien. Il sonda le terrain.

— Isabelle, je sais que tu es en rogne parce que je n'ai pas répondu au téléphone hier soir. La brasserie était noire de monde. C'était impossible pour moi d'entendre la sonnerie et...

— Ça suffit, Normand ! coupa Isabelle sèchement. Je vais rester ici quelques jours, le temps de régler les affaires de mon père. Je reviendrai probablement au milieu de la semaine prochaine. Tu as beaucoup de travail à la brasserie, alors tu n'as pas le temps de venir à Québec.

Normand n'en crut pas ses oreilles. Une telle indépendance ne ressemblait pas à sa blonde. C'était clair qu'elle lui en voulait. Il en fut convaincu quand celle-ci ajouta :

— N'essaie pas de m'appeler. Bye !

Elle raccrocha sans attendre de réponse.

Normand était en colère. Tous ces enfantillages et surtout la mauvaise foi évidente d'Isabelle l'excédaient. De surcroît, il se posait des questions sur leur couple. Depuis cette maudite Saint-Valentin, les choses allaient de mal en pis entre Isabelle et lui. Leur histoire était-elle arrivée à la croisée des chemins ? Était-il temps de remettre en cause toutes les années passées ensemble ? Normand refusait de croire que l'amour soit un perpétuel tiraillement. Or, sa relation avec Isabelle était houleuse depuis quelques mois. Oui, ils avaient fait l'amour assez souvent, mais uniquement, hélas, dans le but de procréer. Le désir n'avait guère motivé leurs caresses et leurs étreintes. De plus, étrangement, depuis le résultat des tests de fertilité, Isabelle et lui n'avaient eu aucune relation

sexuelle. Le calme plat régnait dans ce domaine. C'était évident qu'ils n'étaient plus attirés l'un par l'autre. Normand conclut qu'il devait jouer franc jeu avec Isabelle. Il lui avouerait qu'il ne voulait pas d'enfant, en précisant que sa décision était sans appel. Si Isabelle l'aimait vraiment, elle renoncerait à son projet de fonder une famille.

Il songea soudainement à Mélanie. Sa fidèle gérante n'était pas une femme compliquée. C'est ce qu'il découvrait un peu plus chaque jour. Elle possédait une belle personnalité et dégageait un *sex-appeal* incroyable. Mélanie était sûrement une bombe au lit. Normand ressentit un malaise d'avoir même osé imaginer une telle chose. Il se secoua ; il ne pouvait se permettre d'avoir de telles pensées. Après tout, il était encore en couple avec Isabelle. Mais il dut reconnaître qu'il enviait son ami Richard qui formait maintenant un couple avec Karine, la presque jumelle de Mélanie. Ces deux-là avaient l'air très heureux. Normand réalisa que le sentiment de bonheur qui transporte les amoureux les avait quittés, Isabelle et lui, et cela depuis belle lurette.



À Québec, Isabelle profita du fait que sa mère faisait sa toilette dans sa chambre pour discuter avec sa sœur de ses problèmes matrimoniaux avec Normand. Ce sujet de conversation les changeait de tout ce qui touchait la maladie de leur père et des retombées de celle-ci.

— Pour la première fois en dix ans, Julie, je remets en question la relation avec mon *chum*, déclara Isabelle sans ambages.

Elle en avait assez de s'interroger. S'accrochait-elle à Normand ? Avait-elle cessé de l'aimer, car il ne partageait pas son projet de vie ? Une chose était certaine : il fallait du changement entre eux. Et puis, de plus en plus, leur différence d'âge lui pesait. Elle rêvait de quelqu'un de plus dynamique, d'un homme qui aurait envie d'être père et de jouer avec ses enfants !

— Vraiment ? s'étonna Julie. Mon Dieu ! Les choses ont évolué rapidement depuis la dernière fois qu'on s'est vues. Et pas dans une bonne direction... Que s'est-il donc passé, Isabelle ?

Julie était ébahie. Le couple d'Isabelle et Normand lui avait toujours paru aussi solide que celui qu'elle formait avec Bernard.

— Normand est toujours pris par sa brasserie. Il n'y a que ça qui compte dans

sa vie, apparemment. Et il ne parle que d'argent et de profits, de clients et d'employés, d'investissements et de fournisseurs. Je trouve qu'il n'y a plus trop de place pour nous là-dedans.

— Ça montre tout simplement que Normand est un homme vaillant. Et rappelle-toi qu'il travaille pour vous offrir une belle vie.

— Pourquoi dis-tu « vous » ? Nous n'avons pas encore d'enfant.

— Mais vous allez en avoir un bientôt, non ?

— Rien de moins certain. Je ne te l'ai pas encore dit, mais nous avons passé des tests de fertilité dans une clinique. Le résultat, c'est que Normand est stérile !

— Quoi ? s'exclama Julie qui faillit renverser son café sur elle.

— Je n'étais pas sûre de vouloir t'en parler, car c'est assez personnel. Et aussi parce que la conception assistée pourrait nous aider. Mais là, je ne sais plus où j'en suis...

Elle avoua, au bord des larmes :

— Tout cela m'a troublée. Maintenant, je doute de mon amour pour Normand.

Cette mauvaise nouvelle, combinée à la situation de son père, accablait Julie.

— Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre qui mine ta relation avec Normand ?

Isabelle hésitait à tout débiller au sujet de Jonathan. Depuis quelques jours, elle pensait constamment à leur étreinte, survenue juste avant qu'elle reçoive l'appel de sa sœur. C'était viscéral. Qui sait ce qui serait advenu sans ce coup de téléphone ? Elle était si bien dans les bras de Jonathan ! Mais le destin s'en était mêlé...

Perdue dans ses pensées, elle sursauta lorsque Julie la ramena à la réalité :

— Isabelle, ça va ? Où étais-tu ? Raconte-moi !

Maintenant, Isabelle avait envie de se confier. Qui, mieux que sa sœur, accueillerait son aveu avec bienveillance et compréhension ?

— Je veux que ça reste strictement entre nous.

L'air sérieux, Julie hocha la tête.

— J'éprouve quelque chose de très fort pour un gars que j'ai rencontré

dernièrement, enchaîna Isabelle.

— Continue ! C'est qui ?

— Tu te souviens qu'on a entrepris des travaux au sous-sol pour y aménager mon salon de coiffure à domicile ?

— Oui.

— Eh bien, Jonathan, l'entrepreneur, est tout simplement divin : beau et fort, et aussi très doux et gentil. Quand il est dans les parages, j'ai des bouffées de chaleur et mon cœur s'emballe. Je ne sais plus quoi faire. J'espère que mon séjour ici va m'aider à y voir plus clair. Je dois prendre du recul afin de mettre de l'ordre dans tout ça... C'est quoi, l'amour, Julie ? Le calme plat ou les pulsions qui font battre le cœur à tout rompre ?

Estomaquée, Julie murmura :

— Tu n'as pas fini de me surprendre, ma sœur !

La petite balle blanche s'envola dans le ciel azur en ce lundi matin ensoleillé. Normand et Sylvain suivaient attentivement sa trajectoire en arc au-dessus du gazon. Ils étaient rendus au cinquième trou du terrain de golf de dix-huit à Candiac. Quelques jours auparavant, Normand avait hésité à accepter l'invitation de Sylvain. Il avait trop de travail, mais surtout, il s'inquiétait au sujet d'Isabelle. Il subissait les affres du silence de cette dernière. Il n'avait pas le cœur à jouer au golf. Mais finalement, il s'était dit que cela lui changerait les idées.

— Wow ! Super *drive*, Normand ! le félicita son ami, épaté. Ça va mieux que la dernière fois. Tu fais des progrès.

— Merci, répondit laconiquement Normand.

L'air perplexe, Sylvain observa son compagnon. Qu'est-ce qui n'allait pas avec ce dernier ? Malgré la qualité de son jeu et le temps magnifique, Normand était taciturne. Pourtant, les conditions idéales pour le golf et l'occasion parfaite de se détendre entre amis auraient dû l'enchanter. Tout en marchant, Sylvain en profita pour interroger l'homme d'affaires.

— Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui, mon homme ? Tu as l'esprit ailleurs, c'est clair.

— Ça va ! marmonna Normand. Rien de bien grave.

— As-tu des problèmes au travail ?

— Non, tout est parfait de ce côté-là.

Sylvain posa sa main sur le bras de Normand.

— C'est quoi, alors ? insista-t-il. Laisse-moi deviner... C'est Isabelle qui te cause des soucis ?

Le silence qui suivit fit comprendre à Sylvain qu'il venait de mettre le doigt sur le problème.

— Ne t'en fais pas, Normand, la crise va passer. Les femmes fonctionnent par cycles. Dans une période d'un mois, elles passent d'un extrême à l'autre. Tu n'as jamais remarqué ça ?

Sylvain se mit à rire, cherchant par tous les moyens à détendre l'atmosphère.

— C'est un peu plus compliqué, répliqua Normand sur un ton grave. Nous vivons une première crise sérieuse. Ce n'est pas une tempête passagère.

— Tu n'as qu'à lui acheter un bouquet de roses avec une enveloppe contenant deux billets pour un voyage en amoureux à Paris. Les problèmes s'envoleront en même temps que l'avion !

Normand déclara sèchement :

— Ce qui ferait plaisir à Isabelle, ce n'est certainement pas Paris, mais une chambre bleue ou rose avec un berceau, des toutous et des hochets.

— *Oh boy !* D'après ce que tu viens de me raconter, ça ressemble à : « *It's now or never !* » Mais un bébé, c'est tout un contrat. Moi, j'ai eu mes deux enfants avant d'avoir trente ans, et ça n'a pas été évident. Mais toi, mon vieux, tu as quel âge ? Quarante-quatre ou quarante-cinq ans ? C'est un pensez-y bien.

Les hommes arrivèrent devant la balle de Sylvain, qui était la plus proche. Ce dernier prit un fer pour effectuer son coup d'approche afin d'atteindre le vert. Il s'élança d'un mouvement fluide. La balle s'envola avant de retomber, quelques secondes plus tard, sur le vert, à moins de trois mètres du drapeau jaune signalant le trou.

— *Yes !* s'exclama Sylvain, fier de son coup.

— Bravo ! le complimenta Normand.

À la façon d'un pro, Sylvain fit virevolter son bâton entre ses doigts avant de le glisser dans son sac. Puis, il fit un clin d'œil à Normand avant de lui demander :

— Vas-tu faire un bébé à Isabelle, oui ou non ?

— Jamais !

Maintenant que Normand s'était confié à son ami Sylvain, il se sentait libéré d'un grand poids. Son jeu au golf s'améliora encore, et il profita pleinement du moment présent. Il n'avait pas été aussi heureux et enthousiaste depuis des lustres. Toute cette histoire avec Isabelle lui pesait énormément ; il était temps de crever l'abcès, il le savait.

Plus loin sur le parcours, les deux hommes ne pensaient plus à la discussion tenue au cinquième trou. Le sujet de conversation avait dévié vers leurs affaires professionnelles respectives, bien plus importantes pour eux que leur vie

sentimentale.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas souper à la maison, Isabelle et toi, dimanche prochain ? proposa Sylvain qui ne savait rien du conflit entre Josée et Isabelle.

— D'accord ! acquiesça Normand, content à la perspective de cette sortie.

Pour sa part, Normand ignorait qu'Isabelle en voulait à Josée et que Jonathan était la cause de leur dispute.



À Québec, tout se mettait en place tranquillement. Le mari de Julie, Bernard, cadre au Musée des beaux-arts du Québec, avait usé de ses nombreux contacts pour trouver une place pour Serge dans un centre d'hébergement de bonne réputation. Cependant, ce dernier avait à peine connaissance de ce qui se passait ; la maladie et la médication qu'on lui administrait en étaient responsables. Il aurait pu se retrouver n'importe où, et cela ne l'aurait sans doute pas dérangé. Mais Lise avait été catégorique : pas question que son mari aboutisse dans un endroit où il risquerait de subir de mauvais traitements.

L'établissement déniché par Bernard, à Sainte-Foy, était fort bien tenu et à échelle humaine. Le tarif était élevé, mais le gouvernement en assumait une partie et l'assurance groupe de Serge, liée à sa pension de retraite d'Hydro-Québec, paierait le reste. L'évolution de la maladie de Serge était si avancée que ce dernier avait déjà oublié sa maison de L'Ancienne-Lorette. Il n'avait aucune mémoire à court terme. Lise avait fourni des efforts considérables pour le garder si longtemps à la maison, là où le couple avait élevé ses deux filles. Durant cette période, elle avait vécu comme dans une bulle. Maintenant que son mari n'était plus sous son toit, Lise constatait, à chacune de ses visites, à quel point son mari avait dé péri. *Quelle affreuse maladie que l'Alzheimer*, se disait-elle chaque fois. Lorsqu'elle se retrouvait seule, elle pleurait amèrement.

Isabelle décida de rester avec sa mère jusqu'au vendredi suivant. Elle voulait la soutenir dans la nouvelle vie qui commençait pour elle. Celle-ci représentait tout un changement pour une femme qui s'était occupée à plein temps de son mari malade et qui se retrouvait devant un désert. Rien ne serait plus comme avant maintenant que Serge vivait dans un centre d'hébergement. Et il ne fallait pas se leurrer : jamais le malade ne reviendrait chez lui. C'était triste et cruel, mais les deux sœurs s'étaient mises d'accord pour rappeler la triste réalité à leur mère

chaque fois que cette dernière mentionnerait un éventuel retour de leur père à la maison.

Après avoir acheté un téléphone intelligent chez son fournisseur, puisqu'elle avait oublié le sien à Longueuil, Isabelle profita de ces quelques jours loin de chez elle pour réfléchir. À sa famille, à son conjoint, à son désir d'avoir un bébé, à sa nouvelle flamme. Elle parvenait toujours à la même conclusion : le sujet le plus excitant de ses pensées était un certain entrepreneur...

Un bruit de bouchon qui saute résonna dans le salon du condo de Jonathan, à Anjou. L'entrepreneur s'était acheté une très bonne bouteille de cabernet-sauvignon californien pour fêter la fin de son contrat chez les Fortier. De plus, il obtiendrait peut-être encore du travail là-bas, si Isabelle décidait de faire rénover la salle d'eau du rez-de-chaussée. Pour le souper, Jonathan s'était acheté, chez l'excellent poissonnier du coin, un steak de thon sauvage hors de prix (trente dollars pour un morceau de poisson représente une grosse somme). Heureux, il regarderait plus tard une de ses séries américaines favorites sur Netflix.

Au cours des dernières années, le quotidien de Jonathan avait changé radicalement. Avant l'arrivée de Nancy (sa dernière blonde, qui l'avait quitté du jour au lendemain pour un jeune avocat), Jonathan ne supportait pas de passer les soirées seul à la maison. Il sortait dans les bars du centre-ville pour rencontrer des filles, et il dépensait des fortunes. Comme il plaisait beaucoup aux femmes, il terminait souvent la soirée au lit avec l'une de ses conquêtes. D'ailleurs, c'est ainsi qu'il avait rencontré Nancy. Son dernier trophée. Le plus beau...

Dès le début de sa relation avec Nancy, il avait cessé de sortir dans les bars et, du jour au lendemain, était devenu un gars rangé. Il n'avait pas eu le choix. Jalouse, Nancy n'aurait pas supporté de voir d'autres filles tourner autour de son homme. De toute façon, Jonathan préférait passer ses soirées en compagnie de sa blonde. En plus de sa grande beauté, celle-ci possédait un autre atout : elle aimait le sexe. Elle adorait essayer toutes sortes de choses qui ne seraient jamais venues à l'idée des autres filles. Nancy était insatiable. Au début, Jonathan avait été étonné par tant d'énergie sexuelle. Une fois, Nancy l'avait amené dans un *sex-shop* pour acheter des films et des gadgets érotiques. Ce jour-là, Jonathan s'était dit : *Super ! Ma blonde est vraiment émancipée*. Toutefois, cela l'avait surpris que les employés du *sex-shop* appellent sa blonde par son prénom et la tutoient comme s'ils la connaissaient bien.

Pendant qu'il était en couple, il dépensait autant d'argent, sinon plus, du temps de sa fréquentation assidue des bars. Nancy adorait se faire gâter, et elle en demandait toujours plus. Jonathan s'était vite aperçu que sa blonde était émotionnellement instable et qu'elle buvait beaucoup. Tout y passait : vin, bière,

gin... Il avait dû regarder la réalité en face : Nancy était alcoolique. Cette dernière, secrétaire dans un bureau d'avocats au centre-ville de Montréal, se servait un verre de vin blanc dès son retour à la maison. Ensuite, elle faisait honneur au repas concocté par Jonathan pendant qu'elle-même, affalée sur le sofa, avait enfilé les verres en parlant de ses émotions et en passant du rire aux larmes sans crier gare. Elle affirmait que son comportement découlait du fait qu'elle avait une intelligence émotionnelle au-dessus de la moyenne. Cependant, au fil des mois, Jonathan en était plutôt venu à penser que Nancy souffrait de problèmes psychologiques qui la rendaient instable. Mais il endurait la situation, car il ne pouvait se passer de ce que Nancy lui donnait : des soirées sexuelles mémorables et délicieuses.

Au cours des derniers mois de la relation, tout pesait à Jonathan. Il ne supportait plus Nancy et sa consommation d'alcool qui accentuait ses sautes d'humeur. Elle était imprévisible. À un moment, excédé, il l'avait mise en garde : elle devait cesser de boire, sinon elle mettrait leur relation en péril. Cela avait fonctionné pendant quelques jours. Jonathan aimait assez Nancy pour la soutenir dans cette épreuve. La désintoxication était la seule voie. Mais sans alcool, la libido de Nancy était tombée à plat. Jonathan avait été stupéfié d'être soumis à l'abstinence du jour au lendemain. Néanmoins, il était bien décidé à passer à travers la période de sevrage de Nancy. Mais le naturel était revenu au galop. D'abord en cachette, puis ouvertement, Nancy avait recommencé à boire, et ce, lors de cinq à sept qui, parfois, s'étiraient dans un bar ou un autre. En fin de soirée, Nancy rentrait à la maison, ivre et insupportable. À cette époque, Jonathan ne souhaitait plus qu'une chose : que Nancy rencontre un gars qui la ferait décoller de chez lui !

L'année précédente, c'était enfin ce qui s'était produit : Nancy s'était entichée d'un jeune avocat employé dans son bureau. Au mois d'octobre, elle avait emménagé chez son nouvel amoureux. *Pauvre gars...*, avait songé Jonathan, empathique. La première semaine après le départ de Nancy, il s'était senti soulagé, croyant que, tôt ou tard, il se sentirait triste et seul. Il était le premier étonné de constater qu'après une dizaine de mois de célibat, il appréciait plus que jamais sa solitude ! De plus, maintenant, il réussissait à faire des économies. Ses affaires ne se portaient pas mieux, mais il dépensait beaucoup moins depuis que Nancy était sortie de sa vie. Sa routine de célibataire d'autrefois, constituée de sorties et distractions dans les bars, ne manquait pas à Jonathan. Il avait assez

donné. Tout cela était fini !

Jonathan dégusta son excellent steak de thon grillé dans le confort et la tranquillité de son condo. En sirotant son verre de vin, il réalisa que quelque chose avait changé en lui. Il avait traversé une autre étape dans le long chemin qui amène un jeune individu à devenir un homme accompli. La route s'était avérée tortueuse et pleine d'embûches, mais maintenant Jonathan savait ce qu'il voulait ; il comprenait dans ses tripes ce qui l'animait véritablement. Il possédait désormais l'intuition qu'on attribue en général aux femmes. Au fond de son cœur, cette certitude bouillonnait : lui, Jonathan Massé, était prêt à fonder une famille.

Lorsqu'il termina la bouteille de vin, une image s'imposa dans son esprit : celle d'Isabelle Desbiens.

Il était quatorze heures ; le temps avait passé à toute allure et le *rush* du midi était déjà terminé. À part Le Chat, assis à sa table habituelle, et Raynald qui sirotait un verre de vin au bout du comptoir, la brasserie s'était vidée de tous ses clients. Sarah nettoyait les tables de sa section, pas trop loin du Chat. Karine, plus rapide que sa collègue, avait déjà terminé son labeur. Elle en profitait pour discuter avec sa cousine derrière le bar.

— Si tu savais comme je l'aime, mon Richard ! avoua-t-elle avant de pousser un long soupir.

— Je le sais, Karine ! rétorqua Mélanie, excédée. Tu me l'as dit plusieurs fois depuis samedi.

Karine rigola.

— Ouais, je radote... Mais Richard est tellement gentil avec moi !

— Ils sont toujours gentils au début. Ne t'emballe pas trop vite ; ça ne fait même pas une semaine que vous êtes ensemble. Tu me fais penser à une ado !

— Mon Dieu, Mélanie, quel rabat-joie tu fais ! Mais j'y pense... Ça fait un bout que tu n'as pas de *chum*. Tu dois commencer à te morfondre. C'est peut-être pour ça que tu n'es pas capable de te réjouir du bonheur des autres...

Mélanie haussa les épaules.

— Ça fait longtemps que je ne me fais plus d'illusion sur les hommes. Les défauts ont tendance à ressortir avec le temps, crois-moi !

Elle s'apprêtait à donner un exemple à Karine quand Normand sortit de son bureau. Comme toujours au travail, ce dernier était élégamment vêtu d'un complet. Ce jour-là, son costume était gris foncé à rayures. Il adressa un large sourire aux deux femmes. Il les trouvait fort séduisantes, surtout Mélanie qui était son genre.

— Je dois m'absenter pour le reste de l'après-midi, Mélanie, annonça-t-il. S'il y a quelque chose, n'hésite pas à me joindre.

Il pointa le téléphone portable qu'il avait à la main.

— À tes ordres, patron ! répondit-elle aussitôt en lui adressant un sourire

enjôleur.

— Wow ! J’aime ça ! Il n’y a rien de mieux qu’une femme obéissante.

— Ne capote pas, Normand ! susurra Mélanie en lui faisant un clin d’œil.

Normand lui lança un regard de connivence avant de partir.

Alors qu’il franchissait la porte, un homme d’âge moyen à l’allure inquiétante entra dans la brasserie. Il portait un manteau de cuir noir comme ceux des motards, et ses cheveux foncés tombaient en boucles sur ses épaules. Visiblement, il n’avait rien d’un enfant de chœur. Le nouveau venu balaya la salle du regard, puis il alla s’asseoir à la table du Chat.

— J’aurais parié que ce gars-là allait s’asseoir avec Le Chat, ça sent encore la combine, dit Mélanie à voix basse à Karine.

Le Chat pointa deux doigts en l’air à l’intention de Sarah pour lui signifier d’apporter deux bières en fût. Mélanie remplit les verres à même la fontaine à bière et remit le tout à Sarah quand celle-ci se posta devant le bar. Après le départ de la serveuse, Karine revint auprès de Mélanie pour poursuivre la discussion.

— Je comprends ce que tu veux dire par rapport aux hommes, affirma-t-elle, mais je sais qu’il y en a des bons. Richard est un de ceux-là.

Mélanie leva les yeux au ciel.

— On en reparlera dans quelques mois, dit-elle. Peut-être qu’alors ton discours aura changé...

— Je connais quelqu’un qui serait un bon parti pour toi, émit Karine, l’air malicieux.

— *My God !* Qui ? demanda Mélanie, piquée par la curiosité.

— Tu ne devineras jamais ! Mais j’ai détecté dans son regard que tu lui plais.

— Je donne ma langue au chat ! Je n’ai aucune idée de qui tu parles.

Karine jeta d’un trait :

— Un homme qui se trouve devant ton nez à longueur de semaine : Normand, le patron.

Mélanie écarquilla les yeux.

— Et qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Sa façon de te regarder. Ça ne ment pas, ces choses-là.

Mélanie sentit le rouge lui monter aux joues. Depuis longtemps, elle éprouvait des sentiments troubles pour son patron.

— Arrête, Karine ! Oui, il y a une bonne complicité entre lui et moi parce nous nous connaissons bien, mais c'est tout...

— Crois-moi : j'ai l'œil.

— De toute façon, le patron est en couple avec son Isabelle, et il fait des pieds et des mains pour exaucer le moindre de ses caprices. C'est la preuve qu'il l'aime comme un fou.

— Non. C'est plutôt la preuve que c'est un maudit bon gars.

Mélanie allait répliquer mais, tout à coup, il y eut le bruit d'une chaise raclant violemment le sol. Cela provenait de la table du Chat. Les deux cousines furent abasourdies de voir le type au manteau de cuir debout, un revolver à la main, mettre en joue Le Chat, toujours assis.

— Lève tes mains bien tranquillement, mon gros épais ! cria le gars à pleins poumons.

Le Chat, les yeux grands ouverts, obtempéra. À cet instant, deux hommes entrèrent en trombe dans la brasserie. L'un d'eux se dirigea rapidement devant la table et beugla, en montrant une plaque :

— Police ! Que personne ne bouge !

Le Chat fut aussitôt immobilisé par un policier en civil. L'espèce de motard le menaçait toujours avec son revolver. Celui-ci était un policier déguisé en crapule. Le Chat fut menotté sans ménagement, les mains dans le dos. On l'entraîna à l'extérieur. Une voiture banalisée attendait, garée en contresens de la circulation. Les quelques clients sur la terrasse assistèrent à la scène, médusés. Ils se seraient crus en pleine action dans une série américaine. Les piétons et les gens au volant de leur voiture ralentissaient pour ne rien manquer de l'esclandre. Les employées et Raynald, le seul client sur place, regardaient par les fenêtres de la salle à manger. Sarah pleurait sans retenue. Karine tremblait de tous ses membres. Mélanie faisait un effort pour rester maître de la situation. Une fois Le Chat propulsé sur la banquette arrière du véhicule de police, le policier qui avait

fait irruption avec sa plaque à la main revint dans l'établissement et demanda à parler au patron. Gardant son sang-froid, Mélanie expliqua que le propriétaire des lieux, Normand Fortier, n'était pas là et qu'elle était la gérante. Il lui remit une carte professionnelle en lui demandant de dire au patron de l'appeler dans les plus brefs délais. Puis, il sortit et alla s'asseoir à l'avant du véhicule banalisé. Celui-ci démarra en trombe.

Mélanie avait déjà son portable à l'oreille. Après deux sonneries, Normand décrocha.

— Oui, allô ! répondit-il, ne s'attendant pas à recevoir un appel de Mélanie à cette heure-là.

— Patron, tu dois venir à la brasserie immédiatement. C'est urgent !

Isabelle était à Québec depuis près d'une semaine. Sa mère, sa sœur et elle avaient fait avancer les choses à pas de géant. Les trois femmes avaient été épaulées par Bernard.

Isabelle se réjouissait, dans un sens, que son père soit enfin installé dans un centre d'hébergement, et ce, depuis le matin même. Sa chambre était petite mais bien aménagée : un lit muni d'un garde-fou rétractable, une commode, un téléviseur, un fauteuil et une salle de bain attenante. Comme l'avait expliqué la directrice du centre, une gentille dame dans la soixantaine, les personnes souffrant de la maladie d'Alzheimer se sentent en sécurité dans des espaces restreints. La chambre donnait sur un couloir qui longeait une série de chambres. En suivant ce couloir, on revenait au point de départ, car le passage formait un grand rectangle au centre duquel se trouvaient la cafétéria et une pièce vitrée où le personnel avait une vue d'ensemble sur tous les patients. Pour Lise et ses filles, lors de leur première visite, le pire avait été de découvrir tous ces vieillards : ils déambulaient tels des zombies, l'air hagard et le pas hésitant. À soixante-sept ans, Serge était un des plus jeunes résidents.

Ce jeudi après-midi, chez Julie, les deux sœurs prenaient le thé en discutant de choses et d'autres. Lise était allée se reposer chez elle. Elle pouvait enfin souffler un peu, mais elle devrait se trouver de nouveaux repères maintenant qu'elle vivait seule dans la maison familiale.

— Quelle semaine intense ! dit Isabelle dans un soupir d'épuisement.

— En effet. Et quel changement brutal, surtout pour maman... Heureusement, papa ne se rend compte de rien.

— Maintenant que les choses se sont replacées, je vais rentrer à Longueuil. Je partirai demain matin. J'ai tellement de choses à faire !

Elle aurait aimé passer encore du temps avec sa sœur, mais ainsi allait la vie. Certaines obligations n'attendaient pas.

— Quand crois-tu recevoir tes premières clientes dans ton salon de coiffure ?

— Jonathan a sans doute terminé les travaux. Il ne me reste plus qu'à acheter le matériel qui manque et ensuite, j'entrerai en contact avec toutes mes clientes

régulières qui venaient me voir au salon Chez Micheline. À mon avis, si tout se passe bien, je devrais ouvrir mon commerce la semaine prochaine.

Julie était fière de sa sœur. Cette nouvelle indépendance, elle en était sûre, la ferait beaucoup évoluer. Il était grand temps qu'Isabelle vole de ses propres ailes.

— C'est super, Isabelle ! Je te souhaite bonne chance dans cette aventure.

Puis, avec un sourire en coin, elle ajouta :

— Mmm ! Dommage pour ton Jonathan, par contre... Maintenant que les travaux sont finis, il ne sera plus dans les parages.

— C'est peut-être mieux comme ça. En sa présence, je suis toute mêlée dans mon cœur. Dans les prochaines semaines, je vais plutôt me concentrer sur mon projet. Prendre du recul me fera du bien.

Elle repensa à la proposition de Jonathan : refaire la salle d'eau du rez-de-chaussée. Une affaire de rien, avait-il affirmé. En dépit de sa fatigue et de sa peine, Isabelle sentit son cœur se réchauffer. Ainsi, elle aurait une très bonne raison de revoir l'entrepreneur. Tout n'était donc pas terminé.

— Et le bébé ? demanda Julie avec une pointe d'hésitation dans la voix.

— Je vais mettre ce projet sur la glace pendant quelques semaines, le temps de laisser retomber la poussière. Normand et moi, nous devons avoir recours à la procréation assistée. C'est une autre paire de manches. Je doute fort que Normand soit chaud à l'idée...

— L'avantage dans tout ça est que vous pouvez faire l'amour sans risque.

Isabelle afficha une expression de dégoût.

— Je ne suis pas certaine d'en avoir envie pour le moment, s'exclama-t-elle vivement.

Ensuite, les deux sœurs papotèrent de sujets anodins. Elles se couchèrent de bonne heure. Le lendemain, Isabelle prendrait tôt la route vers Longueuil.



Normand était revenu à la brasserie. La marée d'émotions consécutive à l'événement du jour, soit l'arrestation du Chat par la police, s'estompait dans

l'établissement du Vieux-Longueuil. Seuls quelques clients en discutaient encore avec animation. Raynald faisait la description de l'arrestation du Chat à un groupe d'habitues qui l'écoutaient attentivement. *La vie continue*, se dit Normand, *the show must go on*. La présence d'un vendeur de drogue dans un endroit public comme une brasserie était monnaie courante. Mais lui-même n'avait rien à voir là-dedans. Il s'enferma dans son bureau et composa le numéro figurant sur la carte professionnelle du policier que lui avait remise Mélanie. Après la troisième sonnerie, une voix assurée répondit :

— Inspecteur Brunet, bonjour.

— Bonjour, inspecteur. Ici Normand Fortier, le propriétaire de la brasserie Chez Normand.

— Bonjour, monsieur Fortier. J'aurais quelques questions à vous poser. J'espère que cela ne vous dérange pas trop ?

Il toussota avant de poursuivre :

— Voulez-vous consulter votre avocat au préalable ?

Cette question était un truc qu'utilisait l'inspecteur Brunet pour déceler un éventuel suspect. Si l'individu répondait par l'affirmative, cela signifiait souvent qu'il avait quelque chose à se reprocher. Il y avait anguille sous roche.

— Non ce ne sera pas nécessaire, répliqua Normand avec fermeté. Allez-y avec vos questions.

— Aujourd'hui, comme vous l'avez appris, nous avons procédé à l'arrestation de Daniel Tremblay alias Le Chat, dans votre établissement.

— Oui. On m'a mis au courant.

— Vous savez de qui nous parlons ? demanda l'inspecteur.

— Le Chat est un de nos clients réguliers.

— Avez-vous une idée des raisons de son arrestation, monsieur Fortier ?

— Non, pas du tout, déclara Normand d'une voix assurée. Je suis très surpris. C'est un client tranquille qui n'a jamais causé de problèmes dans mon établissement.

Normand avait menti avec aplomb. Comme la plupart de ses clients réguliers et

de ses serveuses, Normand savait que Le Chat vendait de la drogue. Ce genre de commerce s'avérait inévitable dans le secteur hôtelier. Certes, cette situation l'avait inquiété à quelques reprises, mais sans plus. Normand considérait Le Chat comme une bonne personne. Son seul défaut était qu'il avait choisi de brasser des affaires illégales. Normand ne ferait rien pour l'aider, mais il ne révélerait pas au policier le peu qu'il savait des combines de ce client aux pratiques condamnables.

— Y a-t-il quelque chose que vous pourriez m'apprendre pour faire progresser l'enquête ?

— Non, puisque je ne sais même pas de quoi il s'agit, répondit Normand avec une certaine impatience. Écoutez... À la quantité de clients que nous servons ici, je ne peux pas connaître la vie privée de chacun.

— Merci de votre collaboration, monsieur Fortier, et au revoir.

Normand raccrocha, soulagé. Mais il n'était pas tout à fait rassuré.

41

Ce vendredi matin, Isabelle se leva tôt. Aujourd'hui, elle rentrait à la maison. Elle voulait s'assurer d'avoir le temps de faire certains achats nécessaires au bon fonctionnement de son salon de coiffure : produits capillaires, trois sèche-cheveux professionnels, des brosses, des ciseaux de coiffeur, des lames pour effiler, des papillotes pour les mèches et les balayages, des teintures, des décolorants... Elle voulait également se procurer une ou deux belles plantes pour décorer le local. Elle passerait peut-être chez IKEA pour acquérir une de ces grandes toiles laminées à la mode du jour. Sinon, elle irait chez un autre détaillant de Boucherville qui vendait de la décoration à l'aspect luxueux et à petits prix.

Les pensées tourbillonnaient dans sa tête au point qu'elle en oubliait l'essentiel. Comment se portait Normand ? Était-ce une bonne décision d'avoir un enfant avec un gars qu'elle considérait davantage comme un ami plutôt qu'un amoureux ? Elle n'oubliait pas non plus le recours obligé à la procréation assistée. Cela ne réduisait-il pas le désir sexuel à néant ? Cela n'enlevait-il pas toute la magie de l'acte même d'avoir un enfant ? Le plus sage serait de reporter ce projet. Au cours des prochaines semaines, Isabelle devrait se concentrer sur son salon de coiffure, en espérant que Jonathan ait terminé le boulot... Une grande émotion l'envahit. Et si Jonathan voulait entrer en communication avec elle pour parler de sujets plus personnels ? La jeune femme eut honte en pensant que, dès qu'elle le pourrait, elle vérifierait sur le portable de son *chum* le numéro de l'entrepreneur. Pendant que Normand prendrait sa douche, ce ne serait pas très compliqué.

Isabelle s'engagea enfin sur la bretelle de l'autoroute 20 menant au IKEA de Boucherville. Depuis qu'elle habitait la Rive-Sud avec Normand, elle était allée plusieurs fois dans ce magasin. Malgré tout, à chacun de ses passages, les dimensions titanesques de celui-ci l'impressionnaient. Avant de faire ses achats, elle décida de casser la croûte à la cafétéria du commerce. Elle commanda un *fish and chips* avec une salade. Après deux heures de route, ce repas lui redonna l'énergie nécessaire pour se lancer à l'assaut des nombreuses allées du commerce.



À la brasserie, Normand se préparait pour l'importante soirée du vendredi : les Canadiens feraient face à l'élimination contre les Bruins de Boston. Les joueurs de la Sainte-Flanelle n'avaient pas mal joué, mais le gardien de Boston avait été magistral. Normand était content : ce soir encore, son commerce serait plein à craquer. De plus comme le temps était doux et clément, la terrasse aussi serait achalandée. Normand fit donc appel à tout son personnel. Cinq serveuses se partageraient le plancher et la terrasse. Mélanie s'occuperait du bar, comme d'habitude, et elle veillerait également à ce que tout se déroule sans anicroche dans le service en général. Elle pouvait compter sur Karine, sa cousine, qui en valait deux grâce à sa grande expérience, mais aussi sur Mylène, une autre serveuse aguerrie. Quant à Sarah, qui s'était peu à peu remise de l'arrestation du Chat, son fournisseur, elle travaillerait probablement de manière correcte. Mélanie avait eu une longue discussion avec elle. Sarah lui avait promis de cesser de consommer. Finalement, les deux autres serveuses s'occuperaient de la terrasse.

Normand s'assit dans son bureau pour donner quelques coups de téléphone à des fournisseurs. Avant de s'exécuter, il se reposa quelques instants, profitant du silence. Il songea à Isabelle, à qui il n'avait presque pas pensé ces derniers jours. Sa blonde reviendrait sous peu de Québec. Normand avait passé une semaine très occupée, voire mouvementée. Le beau temps avait apporté la recrudescence de la clientèle. De plus, l'arrestation du Chat avait nourri bien des conversations. Tout compte fait, Normand ne s'était pas ennuyé d'Isabelle. Néanmoins, ce dernier espérait que sa blonde et lui se rabibocheraient. L'occasion leur en serait donnée dès le dimanche soir, car ils étaient invités à souper chez Sylvain et Josée.

Isabelle prit Normand par surprise lorsqu'elle débarqua à la brasserie sans prévenir, vers dix-sept heures. Il ne s'attendait pas à sa visite, surtout un vendredi. Il était assez rare qu'Isabelle passe le voir au travail juste avant l'heure du souper. En la voyant, il comprit qu'elle lui avait beaucoup manqué pendant les huit jours de son séjour à Québec. Il l'étreignit chaleureusement, et Isabelle lui tendit la joue. Normand mit la réserve de sa conjointe sur le compte de la timidité, car il y avait déjà plusieurs clients dans le restaurant.

— Salut, chérie ! Je commençais à me demander quand tu allais revenir...

— Eh bien, me voilà !

— Quelle agréable surprise, mon amour ! On va manger ensemble.

Il l'entraîna vers l'alcôve la plus tranquille de la place.

Sitôt assis, Normand commanda une bouteille de chardonnay. Plus tard, on servit au couple une chaudrée de moules qui baignaient dans une délicieuse sauce à la crème et aux échalotes. Isabelle et Normand étaient traités aux petits oignons par le personnel, qui voulait plaire au patron. Ils discutèrent avec animation de la semaine qui venait de s'écouler. Tout en parlant, ils savouraient leur repas et appréciaient toutes les attentions qu'on leur prodiguait. Ils étaient contents d'être ensemble et passaient un très beau moment.

Ils en étaient au dessert lorsque la partie de hockey débuta. Un gâteau au fromage et son coulis de cerises pour Normand, et un *brownie* chaud pour Isabelle. Le bruit ambiant fut supportable jusqu'au moment où les Canadiens marquèrent le premier but. Les clients célébrèrent dans un brouhaha indescriptible. Normand et Isabelle s'amusèrent de cette explosion de joie contagieuse. Tous deux le reconnaissaient intérieurement : ils passaient une fort belle soirée. Mais Boston marqua deux buts rapides, ce qui eut l'effet d'une douche froide pour les partisans réunis à la brasserie. Finalement, les Canadiens furent éliminés par une dégelée de cinq à un. La plupart des clients réglèrent leur note en vitesse et partirent la tête basse. À cause de cette défaite, la soirée se termina en queue de poisson.

Normand et Isabelle s'inquiétaient. Ce revirement de situation présageait-il un malheur pour leur couple ?

Isabelle et Normand passèrent le samedi ensemble dans leur maison de Longueuil-sur-le-Parc. Normand avait décidé d'aller faire un tour à la brasserie seulement à la toute fin de la soirée, pour superviser la fermeture de l'établissement. Le couple profita de la journée pour mettre la main à la pâte : il s'agissait de terminer l'aménagement du salon de coiffure au sous-sol. Isabelle avait acheté deux belles plantes exotiques, des palmiers supportant la lumière artificielle, qu'on disposa dans des coins de la pièce. Normand était adorable ; rempli de bonne volonté, il mettait du cœur à l'ouvrage. Il accrocha au mur le tableau représentant un motif abstrait dans des tons de bleu qu'avait acheté sa blonde chez HomeSense, à Boucherville. La toile, que lui-même n'appréciait pas particulièrement, se fondait bien au décor qui, peu à peu, prenait forme. Près de l'entrée, il fixa des crochets stylisés destinés aux manteaux des clientes. En dessous d'eux, celles-ci disposeraient leurs bottes sur un joli paillason à carreaux bleu et vert. Ça avançait, et tout allait bien. Presque trop bien. L'adage ne dit-il pas qu'il faut se méfier de l'eau qui dort ?

Soudain, Normand demanda à Isabelle :

— Qu'est-ce que c'est que ces espaces vides le long du mur ?

— C'est là où seront installés les radiateurs électriques.

Normand grogna, mécontent.

— Je croyais que les travaux étaient finis. J'ai même donné le dernier versement à l'entrepreneur.

— Jonathan m'a expliqué que Réno-Dépôt n'en avait pas en stock. Il les a commandés et viendra les installer aussitôt qu'il les recevra.

— Ah bon, d'accord, répondit Normand, toujours mécontent.

— D'ailleurs, j'aimerais bien faire refaire la salle d'eau du rez-de-chaussée. Jonathan pourrait rénover cette pièce à peu de frais. La salle d'eau est démodée. Si on l'embellissait, cela ajouterait à la valeur de la maison.

Isabelle ne tenait pas mordicus à ce projet, mais elle espérait secrètement revoir le beau Jonathan dans les parages.

— On va attendre un peu, répondit sèchement Normand. L'aménagement de ton

salon a coûté plus de douze mille dollars, et tu n'as même pas reçu une cliente encore.

Isabelle s'offusqua :

— Ah ! C'est donc ça, Normand : une simple question d'argent ?

— Oui ! Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre ? C'est la logique même !

— Quoi d'autre, en effet ! siffla Isabelle, outrée.

Les deux s'activèrent encore au sous-sol, mais ils ne sifflotaient plus joyeusement. Isabelle détestait le côté calculateur et pragmatique de Normand. Pourquoi faire tant de chichis ? *Il fait de l'argent comme de l'eau avec sa brasserie toujours bondée !* Elle ne reconnaissait plus l'homme qu'avait été son *chum* il n'y avait pas si longtemps. Dévoué et généreux, il avait toujours fait tout son possible pour lui plaire.

Question de tempérer, elle déclara :

— Tu as raison, Normand. Ça peut attendre pour la rénovation de la salle d'eau, après tant de travaux dans le sous-sol.

Il s'étonna de la soudaine docilité d'Isabelle. Il avait plutôt prévu une escalade de mots et d'arguments. Du coup, il se reprocha de s'être emporté.

— Excuse-moi, chérie... J'ai beaucoup de stress ces temps-ci, avec tout ce qui arrive au travail.

— Ce n'est pas grave pour la salle d'eau, mais tu devras téléphoner à Jonathan pour lui rappeler de venir installer les radiateurs.

— J'en ai plein les bras actuellement, protesta-t-il, sur la défensive. Appelle-le et arrange-toi avec lui. D'accord ?

— Pas de problème, chéri, mais je n'ai pas son numéro, fit-elle, trop contente de la tournure des événements.

Normand fouilla dans son portefeuille et lui remit la carte professionnelle de Jonathan. La tension dans le couple s'estompa aussi vite qu'elle était apparue. À la fin de la journée, le couple était très satisfait du résultat de son labeur. Isabelle pourrait recevoir ses premières clientes dès la semaine suivante. Pour fêter cette bonne nouvelle, Normand ouvrit une bouteille de mousseux et commanda des mets chinois.

Le lendemain, dimanche, Normand se rendit à la brasserie. Profitant de l'absence de son conjoint, Isabelle s'attela à la tâche de joindre des clientes potentielles. Elle fut très heureuse de fixer deux rendez-vous pour la semaine suivante. L'une des clientes, M^{me} Tremblay, une ancienne cliente de Chez Micheline, prit rendez-vous pour le mardi. Cette dernière, qui s'était toujours bien entendue avec Isabelle, avait très hâte de découvrir les nouvelles installations de sa coiffeuse préférée.



Le soir même, Normand et Isabelle arrivèrent à dix-huit heures chez Josée et Sylvain, à Candiac. Ces derniers étaient de fort bonne humeur. Normand et Isabelle avaient à peine franchi le seuil que leurs amis ouvraient le champagne. Chacun prit place pour l'apéro sur les beaux divans de cuir blanc du salon. Josée se montra très chaleureuse avec Isabelle, sans doute pour mettre un terme à leur dispute concernant le beau Jonathan. *De toute façon, il faut en revenir de cette ridicule histoire*, songea Isabelle. Sylvain, quant à lui, parla avec animation des futurs travaux dans le grenier. Il invita Normand à le suivre dans le garage pour tout lui montrer en détail.

Normand, désireux de se retrouver entre hommes, ne se fit pas prier. Une fois sur les lieux, Sylvain reprit ses explications :

— Mon fils, qui a maintenant dix-sept ans, a un petit *band* de musique avec des copains. Lui, il gratte la guitare. On va insonoriser le grenier ; comme ça, les jeunes pourront répéter en toute quiétude. Et ce sera plus tranquille pour nous ! Josée ne supporte pas le bruit. Et puis, les adolescents ont besoin d'avoir leur espace privé. Sinon, ils traînent n'importe où et font des conneries. Je préfère qu'ils les fassent ici !

— Super, Sylvain ! s'exclama Normand en songeant qu'il ne connaissait rien aux ados. C'est une excellente idée.

— Nos verres sont vides. Allons rejoindre les femmes au salon.

Le souper se déroula dans une atmosphère conviviale et de bonne entente. Les deux couples se régalerent de homards des Îles-de-la-Madeleine. Heureuse, Josée annonça à ses convives que son mari lui avait offert un voyage de dix jours au Portugal. Ils partiraient à la mi-juillet. Ils comptaient visiter Lisbonne, Porto, l'Algarve et d'autres merveilleux endroits pittoresques. Tout avait été organisé

par leur agent de voyages attitré. Normand trouva le moment approprié pour dire à Isabelle que, pour leur part, ils séjourneraient cinq jours à Calgary : ils visiteraient la ferme d'un fournisseur de viande Angus AAA. La nouvelle, toutefois, n'eut pas l'effet escompté. Pour toute réaction, Isabelle lui fit un sourire forcé. Durant le dessert, qui se composait de pâtisseries fines, les hommes reparlèrent des rénovations au-dessus du garage.

Quand Sylvain précisa qu'il avait choisi Jonathan Massé comme entrepreneur, Isabelle défaillit presque. Elle croisa le regard de Josée, dont les yeux étaient rivés sur elle pour ne rien manquer de sa réaction. Un subtil sourire se dessinait sur son visage.

— Qu'est-ce qui se passe, Isabelle ? s'inquiéta Normand. Tu n'as pas l'air bien...

En effet, elle ne se sentait pas bien. Chancelante, elle alla s'enfermer dans la salle de bain.

Il lui fut impossible de retenir la nausée qui monta dans sa gorge.

Le superbe mois de mai tirait à sa fin. Ce matin-là, Normand, voulant profiter du beau temps, se rendit au champ de pratique de golf pour frapper des balles. Chaque fois qu'il en frappait une, son niveau de frustration diminuait. La veille, le souper chez Josée et Sylvain s'était terminé en queue de poisson. Lorsque Isabelle était finalement sortie des toilettes, après son malaise, tous avaient décidé d'un commun accord de mettre un terme à la soirée, arguant que la jeune femme avait besoin de repos. Les visiteurs s'étaient éclipsés sans plus attendre.

Au cours du trajet de retour, dans la voiture, Isabelle n'avait pas soufflé mot. Normand avait perçu en elle une grande tension, ce qu'il ne s'expliquait pas. Il l'avait questionnée sans ménagement. Isabelle avait manifesté son mécontentement par une explosion de rage d'une violence qui avait saisi Normand. Elle était furieuse, avait-elle affirmé, parce que, pendant que Josée et Sylvain séjourneraient au Portugal en juillet, eux, comme des imbéciles, visiteraient une ennuyeuse ferme bovine dans l'Ouest canadien. Isabelle avait été catégorique : elle ne l'accompagnerait pas dans ce voyage d'affaires déguisé en pseudo-vacances. Après tous les mois pénibles qu'ils venaient de vivre, elle méritait mieux que de marcher dans la bouse de vache à l'autre bout du pays. Cette proposition était tout simplement insultante. Normand s'était dit qu'il avait peut-être mal choisi son moment pour lui transmettre la nouvelle, reconnaissant intérieurement qu'il avait tenté de joindre l'utile à l'agréable. S'il avait pu choisir entre le Portugal et la visite d'une ferme bovine en Alberta, la question ne se serait pas posée longtemps. Isabelle et lui n'avaient pas les mêmes goûts, c'était clair. Normand avait remarqué la réaction tendue de sa blonde à l'annonce de ce voyage inattendu, mais n'aurait jamais imaginé que celle-ci réagirait si mal. Repensant à la soirée de la veille, il devinait que quelque chose s'était passé au cours du repas, ce qui avait déclenché par la suite l'explosion de fureur d'Isabelle. Mais de quoi s'agissait-il ? Normand n'en avait aucune idée.

Le matin même, donc, en voyant qu'Isabelle boudait encore, Normand s'était enfui de la maison. Il n'avait pas la moindre envie d'y rester. Quelques mois plus tôt, il aurait cherché à calmer Isabelle, lui promettant mer et monde, mais plus maintenant. Il en avait assez de ses perpétuels caprices et de sa mauvaise humeur. Cependant, il admettait que c'était un peu sa faute si sa blonde était devenue si capricieuse. S'il avait tenu son bout au début de leur relation,

lorsqu'elle piquait des crises, ils n'en seraient pas là aujourd'hui. Était-il trop tard pour remédier à la situation ? Probablement, car le mauvais pli d'Isabelle s'était formé depuis trop longtemps. Néanmoins, Normand n'avait pas l'intention de continuer à faire la carpe. « Ça passe ou ça casse ! » marmonna-t-il. Si Isabelle l'aimait, eh bien, elle changerait de comportement. C'est sur cette pensée que Normand finit de lancer son seau de balles. Il se sentait mieux et songeait à la semaine à venir avec confiance.



Isabelle s'affairait dans son salon de coiffure flambant neuf. Les pensées se bousculaient dans sa tête, mais Normand était le dernier de ses soucis. Elle devinait que sa réaction exagérée de la veille, à la suite de la soirée chez leurs amis de Candiac, l'avait déboussolé, mais cela la laissait de glace. Elle tenait fermement dans sa main la carte professionnelle de Jonathan Massé. Elle la triturait sans cesse depuis ce matin. Devait-elle contacter l'entrepreneur sous le prétexte fallacieux des éléments de chauffage manquants ? Mais rien ne pressait concernant Jonathan... Si ce dernier s'intéressait à elle, il lui donnerait sûrement des nouvelles bientôt. Après tout, c'était à l'homme de faire les premiers pas. Et même si Jonathan succombait à la libido débridée de Josée, cela signifierait qu'il ne la méritait pas, elle, Isabelle. La jeune femme éprouvait un sentiment amoureux à l'égard de l'entrepreneur. Alors non, pas question ! Elle ne téléphonerait pas à Jonathan et encore moins à Josée, cette chipie hypocrite. Elle consacrerait ses énergies à son salon de coiffure. Elle se remit à la tâche avec vigueur. Cependant, ses pensées tournaient encore autour de Jonathan.



Depuis le printemps, Jonathan était débordé. Bob et lui travaillaient sur plusieurs projets en même temps. Il s'agirait sans aucun doute de sa meilleure année depuis qu'il était à son compte. D'un mandat à l'autre, il constatait qu'il acquérait du métier, de l'aisance. Depuis la fin de son contrat chez Normand Fortier, il pensait souvent à Isabelle. C'était la première fois qu'une telle chose lui arrivait. Du reste, il ne pouvait pas joindre la jeune femme, car il n'avait pas son numéro de téléphone personnel. Il s'en voulait de ne pas le lui avoir demandé la dernière fois qu'ils s'étaient vus, mais ils avaient été interrompus par l'appel de Julie, sa sœur. Isabelle avait dû filer à Québec. Depuis, il n'avait pas eu de ses nouvelles. Il s'en inquiétait, mais le travail l'accaparait. Il avait du

boulot à Montréal jusqu'à la fin juin. Puis, au début du mois de juillet, Bob et lui aménageraient un grenier à Candiac, chez les amis d'Isabelle. Il se réjouissait d'avoir eu la bonne idée de glisser une carte professionnelle dans la main de Josée, quand ils avaient été surpris chez Isabelle dans une situation gênante. Jonathan se doutait bien que cette Josée avait une idée derrière la tête, et que cela n'avait rien à voir avec la rénovation ou le bien-être de son adolescent en voie d'indépendance. Mais cela ne l'aurait pas empêché de signer ce nouveau contrat d'une valeur de quinze mille dollars, avec un chèque de cinq mille dollars de dépôt en poche avant même d'avoir levé le petit doigt.

Pendant qu'il rénoverait le grenier, si Josée se faisait trop insistante, il n'aurait qu'à penser à Isabelle pour s'empêcher de succomber à la tentation. *Pauvre Josée...* Néanmoins, Jonathan était flatté et trouvait la situation amusante. Il aimait évoluer dans un contexte périlleux. Pourquoi pas ? Un peu de piquant dans la vie rendait celle-ci plus excitante.

Jonathan en était certain : ce serait pour lui une bonne année, et ce, à tous points de vue !

On était déjà à la fin juin, au début de l'été. La saison chaude livrerait-elle les promesses annoncées par le printemps ? Nul ne le savait. Isabelle s'était investie dans la mise sur pied de son affaire. Normand, lui, passait beaucoup de temps dans sa brasserie qui fonctionnait à plein régime, surtout la terrasse, grâce aux magnifiques journées ensoleillées. Normand et Isabelle, dont l'amour avait été ébréché par les ravages du temps mais aussi à cause d'événements pénibles, s'étaient éloignés l'un de l'autre. Depuis le fameux dimanche soir, chacun faisait sa petite affaire en prenant soin d'éviter son conjoint autant que possible. Cela ressemblait à une partie d'échecs : les belligérants préparaient leur stratégie, avec quelques coups d'avance. Lequel des deux ouvrirait son cœur le premier pour repartir sur la bonne voie ? Rien n'était sûr. Pour l'instant, personne n'était résolu à faire les premiers pas. Le couple se contentait d'un *statu quo* maussade. Depuis quelques jours déjà, Normand, de sa propre initiative, dormait dans la chambre d'amis. Isabelle, par orgueil et aussi par indifférence, n'avait pas réagi à ce changement. Son désir d'avoir un bébé avec Normand avait disparu. Elle avait été tellement déçue par toute cette affaire qu'elle s'abstenait même d'y penser. De toute façon, elle était très occupée par son salon de coiffure. Une seule petite annonce placée à peu de frais dans *Le Courrier du Sud*, le journal local de Longueuil, lui avait rapporté plusieurs nouvelles clientes.

De leur côté, Karine Hudon et Richard Bellerose vivaient le parfait bonheur. La plupart du temps, Karine dormait chez Richard. Ce dernier venait la chercher à la brasserie à la fin de son quart de travail. Certains jours, elle terminait à seize heures, et d'autres, en soirée, à vingt-trois heures. Cela ne dérangeait pas Richard d'attendre sa blonde jusqu'à cette heure tardive. C'était la première fois de sa vie qu'il était si amoureux et que ses sentiments étaient partagés. Jusqu'alors, Richard n'avait eu qu'une seule relation sérieuse dans sa vie. Il avait rencontré Anne à l'école secondaire, dans le cours de géographie donné par M^{me} Durocher, une mégère imbue d'elle-même. Anne et lui s'étaient mariés à vingt ans et avaient rapidement eu deux enfants. Ils étaient séparés depuis neuf ans, et les enfants étaient devenus de jeunes adultes autonomes et en paix avec la rupture de leurs parents. Pour sa part, Karine avait fréquenté une pléiade de beaux parleurs, un peu voyous sur les bords. De belles pièces d'hommes doués sexuellement, mais qui, pour la plupart, n'avaient pas de jugeote. Surtout

Guillaume, son dernier *chum* à Rimouski, un pompier paresseux et irresponsable qui se droguait. Karine savait qu'avec Richard, elle était tombée sur un bon numéro. Cet homme-là, plein de bon sens, l'aimait sincèrement et se montrait très attentionné à son égard. C'est ce que Karine souhaitait dorénavant dans sa vie : de l'harmonie, de la loyauté, de la générosité, et surtout, du respect.

En ce vendredi 23 juin, Isabelle profita de la longue fin de semaine de la Saint-Jean-Baptiste pour aller prêter main-forte à sa mère. De son côté, Normand avait fermé la brasserie et convié le personnel à son BBQ annuel sur le bord de la piscine chez lui. Au menu : hamburgers et hot dogs sur le *grill* ; salades de chou, de carottes et de légumineuses ; un éventail de croustilles ; le tout, accompagné de bière, de vin rouge et de vin blanc. La vingtaine d'invités profitait de cette belle journée chez le patron. Vêtu d'un short recouvert d'un tablier, Normand, spatule à la main, servait avec plaisir tout son monde. En plus du personnel de la brasserie, dont certains membres étaient accompagnés de leurs conjoints, quelques amis et connaissances de Normand avaient été conviés à la fête.

Sarah, qui, selon Mélanie, avait réglé son problème de consommation, s'était présentée avec son nouveau *chum*. L'homme en question n'était nul autre que Le Chat. Ce dernier, fidèle à sa réputation de félin, était retombé sur ses pattes à la suite de son arrestation. Par chance, ce jour-là, il n'avait presque rien sur lui. Par ailleurs, lui-même ne consommait jamais. Comme il était prudent de nature, les policiers n'avaient pas trouvé de drogue dans son appartement. Toutefois, il n'était pas au bout de ses peines, mais avec un bon avocat, il s'en tirerait à bon compte. Le Chat expliqua à Normand que son arrestation lui avait ouvert les yeux sur la piètre existence qu'il menait : depuis, il avait cessé toute activité illicite. Avec une partie du pécule qu'il avait économisé grâce à ses trafics, il s'était acheté de l'équipement pour faire de la musique électronique. Il espérait pouvoir vivre de sa passion.

Mélanie portait un paréo turquoise autour de la taille et un haut de bikini assorti mettant en valeur ses formes. Elle était sublime avec son allure pulpeuse et affriolante évoquant celle de Kim Basinger. Elle ne laissait personne indifférent, surtout pas Normand. Elle surprenait souvent ce dernier à l'observer, presque béatement. Allongée sur le bord de la piscine, elle lui destinait des regards sans la moindre équivoque. Soudain, n'y tenant plus, elle lui fit signe de la rejoindre. Normand donna sa spatule et son tablier à Sylvain, qui discutait avec lui.

Ensuite, il remplit deux verres de vin blanc et se rendit auprès de Mélanie. Tous deux portèrent un toast.

— C’est vraiment une belle fête, Normand ! s’exclama-t-elle. Nous sommes gâtés par le temps.

— Oui, c’est plaisant de tous nous rencontrer à l’extérieur de la brasserie, reconnut-il.

— En effet ! Je suis contente de te voir enfin avec le sourire. Tu semblais préoccupé, ces derniers temps...

Normand se mordit la lèvre inférieure. Il n’allait tout de même pas s’épancher sur ses problèmes de couple devant sa gérante. Du reste, Mélanie avait compris ce que vivait son patron depuis quelques mois déjà, soit depuis la Saint-Valentin. Elle avait aussi deviné, en voyant le visage tiré de Normand lorsqu’il arrivait au travail, que ça allait de mal en pis dans son couple. Elle admirait Normand, un être bon et généreux. À ses yeux, Isabelle Desbiens perdait des points. Cette femme égoïste et ingrate n’avait pas conscience de la chance qu’elle avait de vivre avec un tel homme.

Devant l’hésitation de Normand, Mélanie lui tendit une perche.

— Permits-moi une petite remarque amicale, Normand..., dit-elle sur un ton doux. Je vois bien que tu vis des moments difficiles avec Isabelle. Sache que je suis de tout cœur avec toi.

Normand ne put résister à l’envie de s’abandonner aux confidences.

— En effet, ce n’est pas facile.

Un silence s’ensuivit, entrecoupé par les cris et les éclats de rire des invités qui passaient du bon temps au bord de la piscine et dans le jardin. Puis Normand poursuivit, lui-même surpris de s’enhardir à ce point :

— Tu te souviens qu’à la mi-juillet, j’irai chez un fournisseur à Calgary ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi me parles-tu de ça ?

Elle se mit à caresser sa longue chevelure blonde et satinée.

Devant cette vision alléchante, Normand n’hésita plus :

— Ça me ferait vraiment plaisir, Mélanie, si tu m’accompagnais là-bas.

Isabelle avait passé une très agréable fin de semaine avec sa mère, dans la maison familiale, à L'Ancienne-Lorette. Contre toute attente, Lise s'accommodait assez bien du départ de son mari en centre d'hébergement. Elle était libérée de son rôle d'aidante naturelle, sacrifiant sa propre vie pour se consacrer aux besoins de Serge. Jamais elle n'avait pensé à placer le père de ses filles dans un centre spécialisé, mais le sort en avait décidé autrement. Depuis ce grand bouleversement, Lise réapprenait à vivre pour elle-même, et s'en trouvait mieux à tous points de vue. Elle visitait son mari tous les jours. Mais, selon Isabelle et Julie, cela constituait une épreuve pour elle. Serge ne la reconnaissait plus.

En route vers Longueuil, sur l'autoroute 20, Isabelle conduisait prudemment car il pleuvait à verse. La chaussée ruisselait de trombes d'eau. Elle ne comprenait pas pourquoi plusieurs automobilistes ne changeaient pas leur façon de rouler dans cette condition susceptible de provoquer de l'aquaplanage. S'il y avait autant d'accidents de la route, cela était dû, en grande partie, au comportement irresponsable de certains conducteurs. Et il y avait ceux qui, insoucients, suivaient de trop près le véhicule les précédant, ce qui s'avérait très dangereux. *L'habitacle des voitures donne une fausse impression de protection. En réalité, après un impact, cette carapace d'acier peut être broyée*, songea Isabelle. Cela lui faisait peur. Aussi, même quand elle était pressée, elle restait vigilante sur la route.

Ses pensées vagabondaient. Jonathan roulait-il trop vite, lui aussi ? Elle n'avait pas eu de nouvelles de l'entrepreneur depuis plusieurs semaines, une éternité. Isabelle commençait à croire qu'elle s'était laissée emporter par ses émotions au détriment du sens commun et de la simple raison. Après tout, Jonathan usait peut-être de son charme pour ajouter des conquêtes à sa liste sans doute déjà bien garnie. En plus, quel intérêt pour lui de séduire une femme vivant en couple, et sous le nez du mari de celle-ci en plus ? Isabelle se sentit sotte d'être bêtement tombée dans ce piège. Ce n'était pas parce que cela mettait son couple en danger, puisque le mal couvait déjà entre elle et Normand. Son conjoint et elle avaient toute une pente à remonter s'ils voulaient sauver leur union. Et puis, Isabelle ne romprait pas sa relation actuelle pour un gars qui avait seulement tenté de l'embrasser à la va-vite ; cela aurait été vraiment stupide.

Isabelle décida de reprendre contact avec Josée, jugeant puéril le froid entre elles. Elle composa le numéro de son amie à même le volant de son véhicule qui était muni d'un Bluetooth. Après quelques sonneries, la voix familière résonna dans l'habitacle du véhicule.

— Allô ! dit Josée.

— Salut, Josée ! C'est moi, Isabelle. Est-ce que ça va ?

Isabelle avait parlé avec naturel, comme si rien de fâcheux ne s'était produit entre elles. Elle faisait un réel effort pour outrepasser son orgueil et sa rancœur.

— Salut, Isabelle, répondit aimablement Josée, qui semblait dans de bonnes dispositions. Tu as l'air en grande forme. Ça va ?

Elles échangèrent quelques banalités avant qu'Isabelle entre dans le vif du sujet.

— Je tiens à m'excuser de mon comportement pendant le souper chez toi. Une belle soirée au champagne et homards, en plus...

— Quoi ? s'exclama Josée. Mais voyons, il était parfait, ton comportement... Tu as seulement eu un malaise au moment du dessert, non ?

Manifestement, Josée s'amusait à jouer au chat et à la souris.

— Soit tu es sérieuse et naïve, Josée, soit tu te moques de moi..., lança Isabelle, mécontente. Je me souviens très bien du petit sourire que tu m'as fait juste avant mon malaise. Par conséquent, j'en conclus que tu ris de moi carrément. Je ne la trouve pas drôle !

— Ne le prends pas comme ça, Isabelle ! argua Josée, mielleuse. Je voulais seulement m'amuser un peu. Oui, j'accepte tes excuses, si toi, tu acceptes les miennes. Je l'admets : j'ai été un peu *bitch*, mais je ne savais pas que tu aimais Jonathan autant !

— Mais voyons donc ! glapit Isabelle, sur la défensive. Je ne l'aime pas « autant », comme tu dis ! Mais parlons de toi... Pourquoi fais-tu l'agace avec Jonathan ? As-tu oublié que tu es mariée ? Sylvain n'apprécierait certainement pas ton comportement, s'il apprenait que tu as tenté de séduire un gars qui, étrangement, travaille maintenant chez lui.

— Il s'en fout ! Nous avons une entente, lui et moi. On a le droit de sauter la

clôture, à la condition qu'on se raconte tout dans les moindres détails. C'est ça qui est le plus excitant ! Quand l'autre raconte son aventure, c'est comme avoir un orgasme.

Josée avait déballé son intimité sans aucune gêne, presque avec brutalité. Isabelle, qui détestait les excès de quelque nature que ce soit, resta estomaquée. Comment Josée et Sylvain pouvaient-ils vivre ainsi, et dans l'harmonie en plus ? Mais elle se souvint que, lors du dernier voyage à Cuba, Sylvain l'avait invitée à danser sur de la musique salsa dans la discothèque de l'hôtel. Pendant qu'ils s'exécutaient, Sylvain avait eu les mains baladeuses et l'avait déshabillée du regard. Isabelle avait mis cette attitude sur le compte de l'alcool et de l'exotisme des lieux. Aujourd'hui, elle découvrait que cela cachait probablement des intentions. Isabelle bouillonnait en se demandant si Normand et Josée avaient été plus loin dans ce jeu malsain. Si tel était le cas, elle avait été la seule du quatuor à ne pas être au courant.

— Ne t'inquiète pas, Isabelle, formula Josée. Sylvain et moi, nous avons vite compris que cela ne vous intéressait pas, Normand et toi. On respecte votre décision et on vous apprécie comme amis.

Isabelle reprit contenance avant de réattaquer.

— C'est donc pour cette raison que vous avez embauché Jonathan ? cria-t-elle presque. Pour que tu te le tapes et que tu racontes tout, ensuite, à Sylvain pour l'exciter ? Franchement, Josée ! C'est dégoûtant.

— Non, pas du tout. Jonathan a fait un excellent travail chez toi. Ton salon de coiffure est magnifique. Les entrepreneurs compétents et honnêtes ne courent pas les rues. C'est pourquoi j'ai parlé de lui à Sylvain.

— Tu ne vas quand même pas essayer de séduire Jonathan ? Pendant que ton mari est au travail, en plus !

— Pourquoi pas ? C'est tout un spécimen, ce mâle ! Pourquoi je m'en priverais ? Ce n'est pas Sylvain qui m'en empêcherait, au contraire. Et toi, tu viens de me dire que Jonathan, tu ne l'aimes pas tant que ça.

Josée émit un rire victorieux.

La panique envahit Isabelle. Son cœur battait en accéléré.

— Mais moi, je ne le considère pas comme un objet ! s'exclama-t-elle, outrée

par tant de laxisme. Je ne veux pas que tu le touches.

— Tiens, tiens, le chat sort du sac ! Tu n'aurais pas pu mieux dire, ma fille...

— Qu'est-ce que tu entends par là ? bredouilla Isabelle, désarçonnée.

— Une chose toute simple, ma belle. Maintenant, je comprends tout.

— J'en ai vraiment assez de travailler autant, Isabelle, se plaignit Jorge. Ce n'est pas compliqué : je passe plus de la moitié de ma vie dans ce salon de coiffure !

En ce début du mois de juillet, tous deux étaient attablés sur la terrasse d'Isabelle, à Longueuil-sur-le-Parc. Ils sirotaient un thé glacé à l'ombre de l'auvent pour se protéger du soleil qui dardait en mi-journée.

— Tu devrais en parler avec Micheline, proposa Isabelle. Elle consentirait peut-être à alléger ton emploi du temps. Surtout après tout ce qu'elle a fait pour toi...

— Oui, j'y ai pensé, mais ce n'est pas si simple : elle devrait engager quelqu'un d'autre, et trouver des employés compétents n'est pas facile. De plus, je me sens redevable vis-à-vis d'elle. Sans Micheline, je croupirais encore dans mon village à Cuba, où je fomenterais des plans pour fuir le régime de Castro.

Le coiffeur soupira en secouant la tête.

— Jorge, oublie Cuba et surtout ta dette envers Micheline. Tu ne vas quand même pas sacrifier ta vie pour ta patronne, tout cela par reconnaissance ?

— C'est ce que je me dis de plus en plus. Mon beau Mathieu m'encourage aussi en ce sens. Il a hâte de passer les jeudis et vendredis soir en ma compagnie à la maison.

— Tu vois, même ton *chum* est de ton côté. Je ne pense pas que l'aspect économique pèse lourd dans la balance. Mathieu a l'air bien à son affaire.

— Tu as raison là-dessus. J'ai même mis un peu de sous de côté. Le condo est entièrement payé et Mathieu n'exige aucun loyer de ma part. Le seul hic, c'est que je ne veux pas mettre Micheline dans l'embarras.

— Si Micheline est ton amie, elle ne t'en tiendra pas rigueur. Elle comprendra et fera tout pour t'accommoder.

— Si tu le dis...

Il soupira avant de poursuivre :

— Il y a autre chose : depuis que je travaille pour elle, nous n'avons plus

qu'une relation ennuyeuse de patron-employé. Fini les sorties ensemble, les fous rires et notre belle complicité. C'est décidé : je vais suivre ton conseil, Isabelle.

Sur ce, le vacarme de la tondeuse du voisin brisa la quiétude. *Pourquoi faut-il toujours qu'une machine bruyante démarre quand le calme règne et que le temps paraît suspendu ?* songea Isabelle, furieuse.

— Rentrons, Jorge ! hurla-t-elle pour couvrir le tintamarre.

Une fois dans la maison, la jeune femme invita son copain à visiter son salon de coiffure. Jorge se montra ravi de la qualité du travail accompli et de la beauté de la pièce. Il s'extasia en découvrant l'équipement dernier cri. Un salon de coiffure professionnel au sous-sol de la maison d'un quartier résidentiel, c'était génial ! Et tout ça résultait d'une idée qu'il avait envoyée en l'air, lors d'une discussion animée avec Isabelle. Parfois, les choses changeaient si vite !

Isabelle posa sa main sur le bras de son compagnon.

— Si jamais ça tournait au vinaigre avec Micheline, tu pourrais venir travailler avec moi à temps partiel. Tu rapatrierais tes meilleures clientes. Je ne prendrais qu'une commission, et tu garderais le reste de l'argent. Tu gagnerais autant qu'avec Micheline, pour bien moins d'heures de travail. Et nous nous retrouverions enfin !

Isabelle avait lancé cette proposition dès que celle-ci avait germé dans son esprit.

— Oh, ma chérie ! s'écria Jorge, la larme à l'œil. Quelle offre généreuse ! Tu es merveilleuse, Isabelle.

Spontanément, Jorge lui fit une accolade chaleureuse.

— Ça me ferait vraiment plaisir, souligna Isabelle, tout heureuse de sa brillante idée.

— Je vais y réfléchir sérieusement, mon amie, promit le coiffeur.



À la brasserie, Normand était assis devant son ordinateur portable. Ce matin, sollicité de toutes parts, il n'avait pas eu une minute pour lire ses messages. Dans sa boîte de réception l'attendait un courriel de son éventuel fournisseur de bœuf Angus AAA. Comme promis, celui-ci lui avait envoyé deux billets d'avion,

achetés sur Internet. Le premier était à son nom, et l'autre, à celui de Mélanie Hudon. Deux sièges en classe Affaires. Rien de moins. Un document donnait également les détails de la réservation d'une chambre avec un très grand lit au Marriott de Calgary, en plein centre-ville. Aussitôt, Normand se mit à réfléchir à la situation. Après tout, Mélanie n'était qu'une collaboratrice, la gérante de sa brasserie. Il imaginait déjà l'embarras de celle-ci lorsqu'elle constaterait qu'il n'y avait qu'un seul lit dans la chambre, même si c'était un *king* ! Une visite rapide sur le site de l'hôtel apprit à Normand qu'il pouvait louer une suite plus spacieuse, comportant une chambre fermée avec un très grand lit et un salon attendant doté d'un divan-lit. Cela conviendrait mieux. Mais Normand ne pouvait s'empêcher d'inventer des scénarios lubriques avec l'alléchante Mélanie. Le fait de partir en voyage avec elle, plutôt qu'avec Isabelle, marquerait peut-être un point de non-retour avec sa conjointe. Étrangement, l'éventualité d'une séparation le laissait indifférent.

Un simple coup de fil à l'hôtel lui permit de réserver la suite convoitée. Il poussa un long soupir où se mêlaient une vague inquiétude et une nette satisfaction. Maintenant, c'était officiel : le patron et son employée partiraient ensemble.

Le voyage était prévu pour le lundi suivant, soit dans six jours, et le retour, le jeudi de la même semaine. La brasserie ne serait fermée que quatre jours. Ça tombait bien, car ça coïncidait avec la première semaine des vacances de la construction. Les pertes monétaires seraient négligeables étant donné l'affluence réduite en cette période de l'année.

Normand alla se chercher un café derrière le bar. Karine se trouvait dans la grande salle ; elle nettoyait les tables de sa section après le départ des clients du midi. Le gros Raynald occupait sa place habituelle sur un tabouret, au bout du bar. Il discutait avec un autre habitué dont Normand avait oublié le nom. Il tentait de retrouver celui-ci dans son esprit au moment où Mélanie passa devant lui. Il posa doucement un doigt sur l'épaule de sa gérante pour attirer son attention. L'air interrogateur, elle se tourna vers lui. Il hésita quelques secondes, le temps de humer le parfum vanillé de la magnifique femme.

— Tout est arrangé, Mélanie : nous partons pour Calgary lundi prochain, annonça-t-il.

La réaction de la gérante fut surprenante. Elle sauta dans les bras de Normand

et l'étreignit spontanément. Ce dernier sentit la dense poitrine de Mélanie se presser contre lui.

— Je suis si heureuse, Normand. J'ai tellement hâte !

Le bonheur de Mélanie le réjouit. Quel contraste avec Isabelle, qui avait si mal accueilli la nouvelle du voyage à Calgary et qui l'avait toisé avec une condescendance insupportable.

Du coup, Normand, intimidé, fila dans son bureau.

Les travaux du grenier avançaient rondement chez Sylvain et Josée, à Candiac. L'aménagement de cette pièce s'était avéré assez simple jusqu'ici. La seule difficulté avait été de percer le plafond en pente pour y fixer une lucarne munie d'une grande fenêtre à manivelle. Le but était d'agrandir l'espace existant afin de permettre à la lumière du jour d'y pénétrer au maximum. La météo prévoyait quelques jours de beau temps avant le début des vacances. Cela donnerait le temps aux entrepreneurs de terminer cette partie délicate du chantier. Pour poser la lucarne et installer la fenêtre, il était essentiel qu'il ne pleuve pas.

Jonathan était heureux à l'idée que ses vacances commenceraient enfin le vendredi suivant. Avec Bob, il avait travaillé comme un forcené au cours du printemps. Il n'avait cessé de penser à Isabelle, mais les contrats affluaient, alors il avait toujours remis à plus tard l'occasion d'aller la voir. Or, il avait une excellente raison de se rendre à Longueuil-sur-le-Parc : l'installation des deux radiateurs électriques, enfin arrivés chez Réno-Dépôt après des semaines d'attente. La perspective de l'arrivée des vacances avait donné un nouveau souffle à Jonathan. Il avait pris rapidement sa décision : il irait poser les radiateurs le mardi suivant. Mardi était la journée idéale pour revoir Isabelle, car Normand travaillait, lui qui prenait congé le lundi. Jonathan avait un objectif en tête : se retrouver en tête-à-tête avec la belle jeune femme. La seule pensée de cette rencontre le rendait heureux.

— Qu'est-ce que tu fais, Joe ? grogna Bob qui achevait de scier l'ouverture dans la toiture.

Puis, quelques secondes plus tard, il enchaîna sur un ton mécontent :

— Vite viens tenir le morceau, Joe ! Ça va lâcher.

Sortant de la lune, Jonathan se précipita à la rescousse de Bob, juste à temps pour éviter que la partie du toit coupée tombe sur le sol, au risque de faire basculer l'escabeau sur lequel était juché son fidèle employé. Les muscles tendus, très concentré, Jonathan déposa avec précaution le lourd panneau sur le plancher. La cigarette au bec, Bob éteignit la scie électrique. Ce dernier ronchonna :

— Il est vraiment temps que tu prennes des vacances, boss, car ça devient

dangereux. Pas fort, ce que tu viens de faire...

— Excuse-moi, Bob, déclara Jonathan, piteux. J'avais la tête ailleurs. Tiens ! Profitons-en pour faire une pause. Je vais aller voir la patronne, elle doit me remettre le deuxième versement pour les travaux.

— Bonne idée, car j'ai besoin de *cash*, approuva Bob qui venait de retrouver sa bonne humeur.

La Mercedes de Josée était stationnée dans la cour, ce qui signifiait que la cliente était à la maison. Jonathan descendit dans le garage et cogna à la porte latérale qui donnait accès à la maison. Josée lui ouvrit presque immédiatement, comme si elle avait été tapie derrière la porte dans l'attente que l'on y frappe. Elle portait un short en jean court et moulant, et un t-shirt blanc. Et, détail affriolant, Jonathan remarqua qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Josée le dévisagea avec un sourire coquin. Sans aucune gêne, elle reluqua le corps en sueur de Jonathan. Celui-ci se tenait sur ses gardes. Il savait que si cette dernière lui faisait des avances, il devrait faire un effort surhumain pour ne pas succomber à la tentation.

Soudain, Josée se colla à lui. Jonathan esquissa un mouvement de recul.

— Je ne te plais pas, mon beau ? minauda-t-elle. Suis-je si repoussante ?

— Non, ce n'est pas ça, Josée, répondit-il, s'efforçant de conserver une attitude professionnelle. Vous êtes super mignonne, et je vous trouve très attirante.

Josée sourit et cligna des paupières.

— Dans ce cas, pourquoi tu me repousses ?

— Je ne sais pas..., bredouilla Jonathan. Je suis au travail, alors j'ai autre chose en tête...

— Moi, je pense que c'est parce que tu as Isabelle en tête. Tu es amoureux de ma copine.

Cela se voyait-il tant que ça ? Jonathan frémit. Comment Josée pouvait-elle lire en lui si aisément ? Elle ne le connaissait même pas !

— Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ?

— Isabelle m'a tout raconté. C'est évident qu'elle est amoureuse de toi.

Ces mots eurent l'effet d'un feu d'artifice dans le cœur de Jonathan. Ce dernier en trembla presque. Ainsi, Isabelle l'aimait, même si cela faisait plusieurs semaines qu'ils ne s'étaient pas vus tous les deux. Leurs sentiments étaient réciproques. Cela conforta Jonathan dans sa décision : il devait impérativement aller la voir le mardi suivant.

Il se ressaisit pour cacher son jeu à Josée, qui l'observait attentivement.

— C'est donc ça, reprit-elle. Tu me repousses, car tu es amoureux d'Isabelle.

Pour éviter que Josée s'en mêle et compromette ses chances avec Isabelle, Jonathan répliqua :

— Non, pas du tout. Je ne comprends pas pourquoi vous pensez une telle chose.

— Pourquoi tu ne veux pas de moi ? insista-t-elle.

— Je ne prendrais pas le risque de toucher à la femme d'un gars qui m'emploie, lança-t-il en souriant. Je suis un professionnel et, éthiquement parlant, ça ne se fait pas.

— Ouais, c'est sûr, soupira Josée, déçue. Ton argument a du sens.

Jonathan sauta sur l'occasion pour faire dévier la conversation et dissiper le malaise.

— D'ailleurs, Josée, c'est pour ça que je suis venu frapper à votre porte.

Il toussota.

— En effet, il est temps de me remettre le deuxième paiement de cinq mille dollars, comme cela a été convenu avec votre mari.

— Attends-moi quelques instants. Je vais aller chercher le chèque.

Josée s'éloigna en se déhanchant. Jonathan savait qu'il ne suffirait que d'un geste de sa part pour séduire cette femme afin qu'ils assouvissent ensemble leur désir. Il était très excité à cette pensée, mais il savait qu'un tel dénouement compromettrait à jamais ses chances de conquérir Isabelle. Et pour rien au monde, il ne prendrait ce risque.

En revenant, Josée lui remit une enveloppe.

— Jonathan, tu as l’air d’un gars intègre et honnête. Isabelle mérite de rencontrer quelqu’un comme toi. Je pense sincèrement que ça pourrait fonctionner entre vous. D’ailleurs, elle a très hâte que tu ailles finir le boulot dans son salon de coiffure.

Jonathan perçut une certaine loyauté dans ces paroles.

— Merci, Josée.

— Sylvain et moi passerons les vacances de la construction au Portugal. Nous nous reverrons à notre retour pour la suite des travaux, d’accord ?

— Oui, confirma Jonathan. Super ! Dans deux semaines, Bob et moi reviendrons. Merci encore, Josée.

Elle le retint par le bras. Une lueur malicieuse brillait dans ses yeux.

— J’ai autre chose à dire qui pourrait peut-être t’intéresser : lundi matin, Normand Fortier part pour Calgary en voyage d’affaires.

Jonathan retint son souffle. Josée réalisait-elle l’ampleur de cette nouvelle pour lui ? Maintenant, rien ne pourrait l’arrêter dans sa conquête. Il avait beaucoup d’amour à donner, et celui-ci était destiné à Isabelle Desbiens. La hâte envahit Jonathan, car il saisirait sa chance dans quelques jours à peine.

Richard Bellerose se demandait par quel tour du destin il s'était retrouvé dans ce restaurant chinois du boulevard Taschereau. Ce n'était pas tant l'endroit que les gens avec lesquels il se trouvait qui le troublaient. En effet, ce soir-là, Karine avait décidé d'inviter Sarah, sa copine et collègue de travail, à se joindre à eux. Lorsque cette dernière avait mentionné que Le Chat, son nouveau *chum*, l'accompagnerait au restaurant, Karine avait insisté auprès de Richard pour qu'il soit présent. Cependant, depuis qu'il fréquentait régulièrement la brasserie chez Normand, Richard se méfiait de ce personnage au regard félin et aux pratiques illicites. Ses yeux verts et perçants ne révélaient jamais rien de ses pensées et de ses sentiments. Richard avait une nature diamétralement opposée à celle du Chat. Il était avenant, de tempérament jovial et son discours était transparent. L'autre, lui, était glauque, ne serait-ce que par la nature de ses occupations. En plus, ayant quelques années de différence, tous deux n'appartenaient pas à la même génération. Richard trouvait également que sa belle Karine avait peu de choses en commun avec Sarah. Certes, cette femme, de quelques années plus jeune que Karine, était séduisante, mais son caractère était instable. Elle passait du rire aux larmes en un claquement de doigts. C'était facile de comprendre pourquoi cette fille avait eu des problèmes de dépendance à la cocaïne. Le Chat et elle formaient une belle paire, selon Richard.

À la table, les deux hommes se faisaient face et n'échangeaient pas beaucoup. Cependant, aucune hostilité ne les divisait. Au contraire, Richard découvrait que Le Chat dégageait une énergie sympathique. Pour leur part, les deux femmes péroraient sans arrêt.

— Karine, je suis tellement heureuse depuis que tu fais partie de l'équipe de serveuses de la brasserie, déclara Sarah. Tu as apporté un vent de fraîcheur dans la place. Tu t'es rapidement adaptée, et on voit que tu as beaucoup d'expérience dans le métier. Tu ne t'ennuies pas trop de Chicoutimi ?

— Je viens de Rimouski ! rectifia Karine en souriant. Chicoutimi est plus au nord, et situé du côté du Lac-Saint-Jean. Rimouski, c'est la porte d'entrée de la Gaspésie.

— Ah bon ? s'esclaffa Sarah. Comme tu vois, je ne suis pas trop forte en géographie. À l'école, je n'ai jamais aimé cette matière. Le Chat, lui, connaît

bien la géographie, l'histoire et la chimie. Il lit des livres savants. Pas vrai, mon chaton ?

Pour toute réponse, Le Chat sourit légèrement et hocha la tête. Richard écoutait Sarah en songeant que jamais il ne pourrait supporter de vivre avec une femme pareille, si volubile et naïve. Comment Le Chat, apparemment calme et posé, s'en sortait-il avec ce moulin à paroles ? Richard se mit à remuer sa soupe wonton pour accélérer le refroidissement de celle-ci, mais surtout pour cacher son malaise.

— C'est tellement super, nos quatre jours de congé cette semaine, poursuivit Sarah. Le patron devrait partir plus souvent en voyage d'affaires. On aurait plus souvent des *breaks* !

— Oui, c'est vrai que ça va faire du bien de se reposer du travail, reconnut Karine. En tout cas, ma cousine Mélanie est heureuse que Normand lui ait pris un billet. Elle mérite d'aller dans l'Ouest canadien, même si c'est un voyage d'affaires.

Richard faillit s'étouffer avec sa soupe. Toute la tablée remarqua sa réaction.

— Quoi, chéri ? intervint Karine, interloquée. Tu ne savais pas que Mélanie y allait aussi ? Mais c'est normal, car elle est la gérante de la brasserie. Tu n'es pas du même avis, mon amour ?

— Ouais, ouais, sans doute, répondit Richard évasivement.

Il connaissait les problèmes matrimoniaux de Normand. Il savait déjà qu'Isabelle avait refusé d'aller dans l'Ouest, mais il ignorait que Mélanie serait du voyage. Son ami lui avait caché ce fait. Cela changeait la donne. Il était impossible que Normand amène sa gérante en voyage d'affaires sous le seul prétexte de son expertise professionnelle. Entre ce dernier et Isabelle, il y aurait des flammèches. Des flammes. Un incendie, peut-être même. Pourtant, secrètement, Richard souhaitait qu'il se passe quelque chose entre Normand et Mélanie. Il en avait plus qu'assez de voir son ami malheureux depuis des mois.

Le souper se poursuivit sur une note beaucoup plus légère. Richard se dit que la vie offrait toujours des surprises. Ce souper incongru à quatre, par exemple, avec l'étrange Chat et sa copine, lui aurait permis d'apprendre quelque chose sur Normand. *Finalement, rien n'arrive pour rien...*



La partie d'échecs entre Normand et Isabelle était terminée. Maintenant, ils jouaient au chat et à la souris. Toutefois, pour l'instant, tous deux tenaient le rôle de la souris qui se cache. Mais ce soir-là, Normand n'avait pu éviter de souper à la maison. Isabelle avait préparé des filets de saumon avec du riz et une salade verte. Le couple mangeait en silence. Chacun se demandait qui parlerait le premier.

— Très bon, le saumon ! commenta Normand après avoir bu une gorgée de vin blanc.

— C'est une recette très simple, fit Isabelle sur un ton neutre. Je mélange du beurre et de l'ail. Je fais griller le saumon dans la poêle et l'arrose de jus de citron à la fin.

Entre deux bouchées, Normand et Isabelle prenaient une gorgée de vin. L'atmosphère était pesante et pénible. Normand se racla la gorge avant de déclarer :

— Je pars pour Calgary ce lundi. Comme je te l'ai expliqué il y a quelque temps, je dois rencontrer un gros fournisseur de bœuf Angus AAA.

— Oui, je me souviens, siffla Isabelle. Comment aurais-je pu l'oublier ? Tu m'as invitée à aller me traîner dans la bouse de vache alors que Sylvain venait d'annoncer qu'il amenait sa femme au Portugal.

Les hostilités étaient lancées. Mais Normand choisit de ne pas tomber dans le piège afin que cela ne dégénère pas en dispute.

— Chérie, ce sont les affaires, je n'ai pas le choix, débita-t-il, comme si cela l'ennuyait lui-même. De plus, le voyage est payé par le fournisseur. Si tu veux, je peux te prendre un billet ; il n'est pas trop tard.

Il avait parlé sans réfléchir. Quelle gaffe ! L'image de Mélanie lui traversa l'esprit. Il se croisa les doigts. Pourvu qu'Isabelle n'accepte pas sa proposition...

— Non, Normand, sans façon. Et puis, de toute manière, j'ai quelques rendez-vous avec des clientes cette semaine.

— Je suis bien content de l'apprendre. Ton affaire démarre enfin. Tant mieux ! Es-tu toujours aussi satisfaite des installations de ton salon ?

— Oui, tout est parfait, affirma Isabelle, sincère.

— Jonas et son grognon d'employé ont fait du bon travail.

— Il s'appelle Jonathan, corrigea Isabelle un peu brusquement.

Elle se mordit la lèvre inférieure, mécontente de sa réaction incontrôlée.

— C'est pourtant vrai ! Est-ce qu'il est venu installer les radiateurs ?

— Non. Je n'ai pas eu de nouvelles à ce sujet.

— C'est ça qui arrive quand on paie des ouvriers avant que le travail soit fini, grogna Normand. Ils dépensent l'argent, et après, ils disparaissent.

Isabelle se garda de répondre. Elle s'inquiétait à propos de Jonathan, mais pas pour les mêmes raisons que Normand. De son côté, ce dernier se fichait éperdument de la pose de ces radiateurs dans un endroit où il n'irait à peu près jamais. Maintenant, il n'avait qu'une chose en tête : son escapade dans l'Ouest avec la pulpeuse Mélanie. Il avait désespérément besoin de changement.

Normand avait fait de l'anxiété, mais finalement, tout s'était bien déroulé. Mélanie et lui avaient quitté Longueuil dans le VUS Mercedes, qu'ils avaient ensuite laissé dans le stationnement longue durée de l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau, à Dorval. Un petit tour de navette plus tard, et ils s'étaient retrouvés dans l'aéroport. Ils avaient franchi la sécurité sans encombre. Ils attendaient maintenant devant la porte d'embarquement, assis sur une banquette. Content, Normand jetait de fréquents regards à sa gérante. Il ressassait néanmoins les événements de la veille. Le comportement d'Isabelle à son égard (et surtout son attitude le matin même) lui avait confirmé que quelque chose était cassé dans son couple. Une fêlure dans la porcelaine qui pourrait, certes, être réparée, mais qui laisserait une marque permanente. Pour réparer ce genre de cassure, il fallait y mettre de la bonne volonté. Or, Normand n'était pas certain d'en avoir envie. Il ressentait un nouvel élan ; celui de vivre heureux, comme s'il venait tout juste d'apprendre ce que cela signifiait. Le fait d'être assis à côté d'une femme comme Mélanie le remplissait de fierté, ce qui contribuait à reléguer Isabelle et leurs problèmes de couple au second rang de ses pensées. Normand ressentait beaucoup d'orgueil quand il lisait dans le regard des voyageurs de l'envie, du désir, de la concupiscence. Il était évident que ces hommes, seuls ou accompagnés, auraient aimé être à sa place. Quel sentiment agréable !

Comme ils avaient des sièges en classe Affaires, Normand et Mélanie furent parmi les premiers à monter à bord de l'avion. De plus, on leur octroya les deux premiers sièges à l'avant du Boeing. Mélanie était impressionnée. Elle avait déjà pris l'avion pour aller au Mexique et à Cuba, mais jamais en première classe et toujours sur des vols nolisés. Elle comprenait maintenant pourquoi Normand lui avait demandé d'apporter seulement un bagage à main. De la sorte, à l'arrivée à Calgary, en plus d'être les premiers à sortir de l'avion, ils n'auraient pas besoin de poireauter devant le carrousel à bagages. Évidemment, Mélanie aurait préféré se munir d'une valise plus volumineuse pour y mettre un plus grand choix de tenues, car elle était coquette et aimait se changer souvent. Mais elle se consolait en se disant qu'elle pourrait s'acheter deux ou trois beaux vêtements dans les boutiques du centre-ville de Calgary, qu'elle rapporterait à la maison dans les sacs des boutiques en question.

Normand et sa compagne acceptèrent le champagne qu'on leur offrit après le

décollage, qui avait été effectué en douceur (probablement par un pilote chevronné). Mélanie était enchantée par toutes ses découvertes, et surtout par les aimables attentions de Normand à son endroit. Elle constatait avec bonheur que ce dernier, déjà, décompressait. Il ne ressemblait plus à l'homme qu'il avait été ces derniers temps ; un individu nerveux, soucieux et prompt à la colère. Tout ça à cause de cette capricieuse d'Isabelle, trop gâtée et centrée sur elle-même. Mélanie savait qu'elle pourrait aimer Normand et le chérir comme il le méritait. Elle désirait rencontrer un homme bon et faire un grand bout de chemin avec lui, peut-être pour le reste de sa vie. Tout comme sa cousine Karine, Mélanie avait rencontré plusieurs beaux parleurs, des fripouilles et des vauriens ; des amants doués et fins séducteurs, mais de piètres amoureux. Or, désormais, l'amour était la priorité de Mélanie.

En regardant par le hublot, Normand réfléchissait. Il se considérait comme choyé par la vie de pouvoir voyager avec Mélanie. Non seulement il la désirait ardemment, mais il commençait à éprouver des sentiments plus profonds à son égard. Mélanie était toujours prête à l'écouter, non seulement pour le travail, mais aussi lorsque, ces derniers temps, il en avait bavé à cause d'Isabelle, de ses exigences et de son désir d'enfanter. Il croyait que Mélanie possédait la force et la grandeur d'âme pour devenir éventuellement sa conjointe. Normand savait pertinemment qu'Isabelle ne possédait pas ces vertus. Il ne voulait plus d'une femme autoritaire et égoïste, toujours centrée sur ses propres besoins et désirs. Les petites requêtes d'Isabelle, au début de leur relation, l'amusaient, car il était amoureux ; maintenant, il ne pouvait plus les supporter.

Normand prit une résolution : il ne tomberait plus jamais dans le panneau d'une relation compliquée.



À la maison, Isabelle faisait le ménage. M^{me} Simard, sa femme de ménage qui tournait les coins ronds, venait toutes les deux semaines. Mais celle-ci était en vacances au chalet d'un de ses enfants, dans l'Estrie, où elle passerait une partie de l'été. Étrangement, aujourd'hui, Isabelle avait l'âme joyeuse. Elle sifflotait en passant l'aspirateur dans le couloir, à l'étage des chambres. Était-ce le départ de Normand en voyage d'affaires le matin même qui la rendait si détendue ? Probablement. Leur relation s'était détériorée au cours des derniers mois. Tout avait commencé par la bourde de Normand à la Saint-Valentin. Oublier la fête

des amoureux, franchement ! En plus, ils s'étaient rencontrés un 14 février ! Le simple fait d'y penser la rendait de mauvaise humeur. La colère montait en elle ; tout ce qui l'avait déçue en Normand remontait à la surface. Entre autres exemples, sa malhonnêteté au sujet de leur projet d'avoir un bébé. Avec le recul, Isabelle savait qu'il s'agissait uniquement de son propre projet. Pour Normand, visiblement, la possibilité d'avoir un enfant avec elle n'avait jamais été envisageable, et ce, stérilité ou pas. Il lui avait menti pendant toutes ces semaines. Le diagnostic d'infertilité de Normand n'avait été qu'une bouée de sauvetage pour ce dernier, dont la brasserie était le centre d'intérêt principal, et donc l'échappatoire désignée pour clore ce dossier épineux et insoluble. Plus Isabelle pensait aux derniers événements survenus entre Normand et elle, plus elle acquérait la conviction qu'entre eux, c'était fini. Elle avait tout essayé et n'en pouvait plus d'espérer en vain que Normand devienne l'homme dont elle avait besoin : un conjoint présent, attentionné, soucieux de ses besoins à elle. Elle entreprendrait le processus de séparation dès qu'il rentrerait de voyage. Elle n'attendrait pas non plus Jonathan Massé pour passer à l'action. Bizarrement, ce dernier ne donnait pas signe de vie. Normand avait-il raison ? Jonathan était-il un entrepreneur malhonnête ? Elle refusait de croire une telle chose, donnant le bénéfice du doute au jeune homme.

Elle entra dans la pièce dont Normand se servait comme bureau et commença à épousseter les meubles. Constatant que son conjoint avait oublié d'éteindre l'ordinateur, elle s'apprêta à le faire. Elle se pencha, bougea la souris pour activer l'écran, déplaça le curseur vers le coin gauche pour activer la fonction de mise hors tension. Au moment où elle allait appuyer sur la souris, elle remarqua que la boîte de réception était ouverte. Tout en haut se trouvait un courriel de l'hôtel Marriott de Calgary. Poussée par la curiosité, elle l'ouvrit. Il s'agissait d'une confirmation de réservation d'une suite. Isabelle trouva surprenant que Normand, qui voyageait seul puisqu'elle avait refusé de l'accompagner, ait loué une suite. Elle ouvrit le courriel suivant. Cette fois, le message provenait de la compagnie Expedia.ca. Une bouffée de rage lui monta à la tête lorsqu'elle constata que Mélanie Hudon accompagnait son conjoint dans l'Ouest – son nom apparaissait sur le billet électronique, sous celui de Normand Fortier. En première classe en plus, pour ajouter à l'humiliation d'Isabelle. Celle-ci avait fait de nombreux voyages avec Normand, mais jamais ils n'avaient voyagé en première classe.

Isabelle était si furieuse qu'elle lança la souris à toute volée dans l'écran, qui bascula sur le mur. Comment avait-elle pu être naïve au point de croire que Normand partirait seul sans rouspéter alors qu'elle avait refusé de l'accompagner ? Elle aurait dû se douter de quelque chose lorsqu'ils avaient soupé ensemble deux jours plus tôt, car alors, Normand n'avait pas trop insisté pour qu'elle change d'idée et parte avec lui. Maintenant, tout était clair comme de l'eau de roche : cette intrigante de Mélanie séduirait son *chum* avec ses gros seins et ses fesses moulées dans des jupes trop serrées.

Isabelle bouillonnait de colère. *Cette fois, c'en est trop !* Comme un automate, elle descendit au salon et se laissa choir sur le divan. Aucun plan de vengeance ne lui venait à l'esprit. Elle était démolie. Empoignant un coussin, elle éclata en sanglots.

Le point de non-retour avait été atteint avec Normand, mais pas comme elle l'aurait souhaité.

Entre deux sanglots, Isabelle sursauta en entendant qu'on frappait à la porte. Pour la jeune femme, il était hors de question de répondre dans son état actuel. Elle refusait de se présenter en larmes devant qui que ce soit. Mais les coups se firent plus pressants. Elle pesta. Avait-on jeté un mauvais sort sur elle ? Pourquoi cet acharnement ? Alors qu'elle venait d'apprendre que Normand la trompait peut-être (et même certainement !), voilà qu'on insistait à sa porte. Néanmoins, Isabelle étira le cou afin d'apercevoir le visiteur. Elle espérait que ce n'était pas Josée, à qui elle n'avait pas du tout envie de se confier. Mais soulagée, elle se rappela que son amie était au Portugal. Elle plissa ses yeux embrouillés de larmes. Son cœur fit un bond quand elle reconnut le camion de Jonathan, stationné le long du trottoir, devant la maison. Mon Dieu ! Il avait bien choisi son moment pour donner signe de vie. Au plus creux de la vague, alors qu'Isabelle avait perdu tout espoir d'avoir de ses nouvelles, le voilà qui attendait sur le perron.

Peu importe son allure, Isabelle se précipita vers la porte. Une fois celle-ci ouverte, Jonathan et elle se fixèrent, immobiles. Voyant qu'Isabelle n'était pas dans son assiette, Jonathan déposa sur la céramique la boîte de radiateurs électriques qu'il tenait. Puis, il prit la jeune femme dans ses bras et la serra tendrement contre lui. Isabelle versa quelques larmes où se mêlaient joie, tristesse et excitation. Mais elle se ressaisit rapidement.

— Tu viens enfin finir le boulot, déclara-t-elle. Je n'y croyais plus !

— J'ai été très occupé par mes contrats, invoqua Jonathan, contrit.

Il ajouta, tout bas :

— Je n'ai pas cessé de penser à toi.

Voilà que, sans ambages, il venait de lui avouer ses sentiments. Embarrassé, il se rassura bien vite : Isabelle ne l'avait pas repoussé.

— Pourquoi tu ne m'as pas téléphoné pour me le dire, alors ? l'interrogea Isabelle, le cœur battant.

— Je n'avais pas ton numéro de téléphone. Je me voyais mal appeler Normand pour le lui demander.

C'était donc ça ! Isabelle n'avait pas songé à cette explication logique. Maintenant que Jonathan était là, elle était prête à tout lui pardonner. Elle était si heureuse. Au diable Normand et sa teigne de Mélanie ! Jonathan l'enlaça plus fort. Leurs lèvres se joignirent spontanément dans un intense baiser. Le corps de Jonathan, un corps d'ouvrier endurci et musclé par des milliers d'heures de travail ardu, se serrait contre celui d'Isabelle. De ses mains fortes, il souleva la jeune femme et l'embrassa à nouveau. Isabelle n'en pouvait plus ; ses défenses tombaient une à une. Elle désirait follement Jonathan, elle voulait former un seul corps avec lui. Elle aspirait de toutes ses fibres à l'union suprême entre l'homme et la femme.

Jonathan referma la porte d'un coup de talon et porta Isabelle jusqu'au divan du salon. Tous deux se soumettaient à leurs pulsions ardentes, exacerbées depuis plusieurs semaines par leurs pensées l'un pour l'autre. Ils firent l'amour sur le divan, comme ils ne l'avaient jamais fait auparavant ni l'un ni l'autre, de manière ardente et explosive.

Isabelle oublia tout. Jonathan également. Enfin réunis, ils étaient seuls au monde.



À Calgary, Normand et Mélanie exploraient leur suite. Celle-ci était si vaste et luxueuse ! Fauteuils capitonnés, divan, tableaux, tables d'appoint, lampes à l'éclairage tamisé..., rien n'y manquait. En plus, une bouteille de champagne trônait dans un seau à glace sur la table du salon. Ravie, Mélanie s'extasiait sans cesse. Les grandes fenêtres offraient une vue époustouflante sur les gratte-ciel environnants. La lumière du jour déclinant, dorée et dense, accentuait la magie du spectacle. La suite était située au vingtième étage, le dernier, de l'hôtel. Normand se réjouissait devant le bonheur de Mélanie. Néanmoins, il devrait bientôt se justifier, car il n'y avait qu'un lit dans la chambre. Il ne voulait pas que Mélanie s'inquiète de ce fait pouvant prêter à confusion.

— Il n'y a qu'un lit dans la chambre, mais le divan du salon se transforme en lit. Je dormirai là et te laisserai la chambre. Tu y seras mieux installée et tu auras ton intimité.

Mélanie s'amusa intérieurement du malaise de Normand. Ce dernier paraissait un peu maladroit, voire empoté, mais elle préférait cela à l'attitude

présomptueuse que bien des hommes auraient affectée dans les circonstances. Mélanie, qui en avait vu d'autres, s'arrangerait pour que Normand n'ait pas à ouvrir ce fichu divan. Elle avait un vrai béguin pour lui et ne raterait pas l'occasion de le séduire. Elle s'attendrissait de le voir patiner avec cette histoire de lit, comme un adolescent qui ne connaît rien encore à l'amour.

— On pensera à ça plus tard, Normand, déclara-t-elle. En attendant, ouvrons la bouteille de champagne. Je crois que nous méritons cette récompense !

La proposition avait été accompagnée d'un sourire coquin.

— À vos ordres, madame !

Le cœur de Normand battait comme celui d'un jeune venant de comprendre qu'il a des chances avec l'autre et qui a du mal à y croire.

Il ouvrit sans mal la bouteille de champagne qui était si froide que le bouchon s'expulsa de lui-même sitôt la gaine métallique retirée. Mélanie et Normand éclatèrent de rire. Ce dernier remplit les flûtes comme un habitué, puis sa compagne et lui portèrent un toast à ce merveilleux séjour qui commençait. Même si on était au cœur de l'été, Normand alluma le foyer à propane pour mettre de l'ambiance. Mélanie s'installa sur le moelleux divan à trois gros coussins bordés de franges et fit signe à Normand de venir la rejoindre. Ce dernier s'exécuta sans se faire prier.

— C'est merveilleux, patron ! susurra-t-elle. On dirait un conte de fées. Le vol en première classe, la limousine qui nous attendait à l'arrivée, cette suite et, maintenant, le champagne...

Mélanie était très impressionnée. Tout se déroulait comme dans un film.

— Laisse faire le « patron ». Et puis, tu sais, je n'ai rien à voir avec les billets d'avion ni avec la limousine. Le fournisseur a mis toute la gomme pour m'impressionner.

— Peut-être, mais tu as quand même eu l'amabilité de m'inviter. Je t'en suis très reconnaissante. Merci beaucoup.

Mélanie but son verre de champagne en fixant Normand de ses yeux aux longs cils couverts de mascara scintillant.

Normand remplit les flûtes à nouveau. Il se garda bien d'avouer que si sa chère gérante était là, c'est parce qu'Isabelle avait refusé de venir. Elle avait même

paru offusquée par cette invitation joignant l'utile à l'agréable. *Quel contraste avec Mélanie qui apprécie chaque instant !* Normand soupira d'aise.

— Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu si détendu, Normand.

— Il faut croire que j'avais besoin de changer d'air. Sortir de la routine est toujours agréable.

— Isabelle semble avoir un caractère difficile, commenta Mélanie, enhardie par les effets du champagne et la fatigue du voyage.

— J'ai constaté cet aspect de sa personnalité il y a longtemps, avoua Normand. Mais depuis quelques mois, la situation a empiré.

Normand pilait sur son orgueil. Ses difficultés personnelles étaient aussi lourdes à porter qu'à confier.

— Si j'étais à la place d'Isabelle, je n'agirais pas comme elle. Je ferais tout pour te rendre heureux !

Cette révélation alla droit au cœur de Normand. S'il avait été plus audacieux, il aurait embrassé Mélanie sur-le-champ. Mais ils avaient du temps devant eux pour se rapprocher, jugeait-il. Normand, qui désirait Mélanie ardemment, était persuadé que le meilleur restait à venir.

Assis à une table en retrait, dans un des chics restaurants de l'hôtel Marriott, Mélanie et Normand consultaient les menus apportés par un obséquieux serveur qui jouait son rôle à merveille pour ce type d'établissement. Plus tôt, dans leur suite, ils avaient terminé le champagne en discutant à bâtons rompus tout en s'esclaffant à propos de tout et de rien. Ensuite, Mélanie avait pris une douche et s'était remaquillée. Le temps qu'elle avait passé dans la salle de bain avait semblé interminable à Normand. Il s'était languï dans le salon, excité par les promesses qu'annonçait la soirée. Lorsque Mélanie était réapparue, Normand avait été ébloui par sa beauté et son *sex-appeal*. Elle portait une robe légère d'une teinte rappelant celle de la peau et au décolleté plongeant, qui soulignait sa généreuse poitrine. Ses cheveux platine avaient été coiffés en chignon, mais quelques mèches retombaient sur ses pommettes et dans son cou.

Dans la salle à manger, Mélanie produisait un grand effet sur les clients masculins. Normand se trouvait chanceux d'être avec elle, mais il restait nerveux, car il se demandait comment il arriverait à la prendre dans ses bras pour l'embrasser sans la fâcher ou l'effaroucher. Il n'avait jamais été un tombeur. Normand aimait les femmes, mais il craignait leurs réactions. Plus jeune, bien que très attiré par la gent féminine, il n'avait jamais vraiment réussi à vaincre sa timidité à leur égard. Ce satané monologue intérieur le prenait chaque fois qu'il se retrouvait seul avec une femme qu'il convoitait ; cela l'empêchait de rester naturel et de relaxer. Mais cette fois, tout était différent ! Sans perdre ses moyens, il séduirait la superbe Mélanie, qui n'avait que de bonnes intentions à son égard. *Et au diable Isabelle ! Ce qui risque de se produire ce soir avec Mélanie est entièrement sa faute !*

— À quoi penses-tu, Normand ? le questionna Mélanie. Tu as l'air dans la lune...

Cela le prit par surprise. Au bout de quelques instants, il improvisa :

— En fait, je me demandais si tu voulais du blanc ou du rouge pour le repas.

— Ça dépend de ce que nous commanderons.

— En effet, tu as raison. On devrait peut-être y aller avec de la volaille ou des fruits de mer, car demain et après-demain, j'ai l'impression qu'on nous servira le

fameux bœuf de l'Ouest à toutes les sauces !

— C'est vrai ! approuva Mélanie, amusée. Eh bien, dans ce cas, nous prendrons du blanc. Je te laisse choisir la sorte.

Normand décida de mettre le paquet pour impressionner sa gérante. Il commanda une valeur sûre : un meursault, cet excellent et coûteux vin blanc.

Pour le repas, Normand opta pour un panaché de crevettes et pétoncles, sauce à la crème, avec riz et légumes grillés. Mélanie choisit le canard à l'orange ; elle déclara que celui-ci fondait presque dans la bouche. Tout en dégustant leurs plats, ils parlaient. La conversation ne tarissait pas, légère et guillerette. Mais après que le garçon eut desservi, les propos se firent plus profonds. Mélanie, surtout, s'épancha sur des sujets plus intimes.

— Tu sais, Normand, j'ai eu plusieurs hommes dans ma vie. Des amants d'un soir et aussi des relations durables. Mais je n'ai jamais vécu quelque chose de vraiment sérieux... Oui, c'est bon le sexe, la romance, et j'adore ça. Mais j'en suis arrivée au point où je recherche la stabilité. Je veux être heureuse avec quelqu'un, en toute simplicité. Maintenant, je suis plus mature et je comprends que l'amour relève plus d'un engagement profond que d'un coup de foudre.

— Tout cela me paraît plein de bon sens, Mélanie, approuva Normand, trop content de ce qu'il venait d'entendre. J'espère que tu sauras bien choisir cet homme, parce que si on se trompe, il est parfois difficile de faire marche arrière.

— Il ne s'agit pas de faire marche arrière, mais plutôt d'avancer, corrigea-t-elle. Si tu es heureux avec Isabelle et que tu veux terminer ta vie avec elle, ne lâche pas ! *Good for you* ! Mais si tu as toujours les traits tirés parce que tu n'arrives pas à satisfaire ses caprices, tu devrais peut-être remettre en cause ton couple.

Ce discours prouvait à Normand que Mélanie était une femme accomplie. Jamais celle-ci ne lui ferait mener le genre de vie frustrante à laquelle Isabelle l'astreignait depuis déjà trop longtemps. Mais Normand s'interrogeait. Il décida d'aller à la pêche :

— As-tu une idée de l'homme avec qui tu voudrais t'engager sur le plan amoureux ?

— Oui. J'ai beaucoup réfléchi, et maintenant je suis certaine de mon choix.

Elle se leva.

— Maintenant, montons à la chambre. Je te dirai tout.

Ils quittèrent la salle à manger en dissimulant leur fébrilité. Dans l'ascenseur, pendant la montée jusqu'au vingtième étage, le silence pesa entre eux. Normand se demandait s'il n'avait pas gaffé avec sa dernière question. Il redoutait que son satané monologue intérieur le déstabilise et lui fasse perdre tous ses moyens.

Normand et Mélanie pénétrèrent dans leur suite. Craignant les révélations que celle-ci s'apprêtait à faire, Normand se dirigea directement dans la salle de bain pour prendre une douche. Mais avant qu'il ferme la porte, Mélanie lui dit :

— Je vais préparer ton lit en attendant.

Sous les jets d'eau chaude de la douche, Normand se morigéna : il s'était montré à la fois maladroit et présomptueux. Il avait réduit ses chances à néant avec Mélanie. Il s'essuya dans un nuage de vapeur. Puis, il se brossa les dents et enfila la robe de chambre au logo de l'hôtel. Il quitta la salle de bain par la porte qui donnait sur le salon avec l'intention de s'excuser auprès de Mélanie. Mais cette dernière ne s'y trouvait pas, et le divan-lit n'avait pas été fait, contrairement à ce qu'elle avait annoncé. Indécis, Normand restait planté au milieu du salon. Soudain, Mélanie l'appela de la chambre. Il poussa lentement la porte entrebâillée.

Mélanie était debout à côté du lit. Elle portait des dessous de satin noir en dentelle extrêmement sexy. Elle fit signe à Normand d'approcher. Ce dernier ne résista pas. Il s'avança vers cette femme affriolante en se demandant s'il ne rêvait pas.

Au lendemain d'une nuit d'amour torride, Isabelle et Jonathan savouraient leur déjeuner avec un appétit exacerbé par leurs ébats. Ils se trouvaient à Boucherville, dans un de ces restaurants qui servent des déjeuners toute la journée. L'endroit était suffisamment éloigné de Longueuil-sur-le-Parc pour ne pas tomber sur des connaissances. Isabelle savait maintenant qu'avec Normand, la rupture était inévitable, surtout à la lumière de la passion qu'elle vivait avec Jonathan. Tous deux avaient partagé une complicité remplie de tendresse, de fous rires, de respect mutuel. Et cela, c'était sans compter sur leur parfaite entente sexuelle. Comment Isabelle pourrait-elle revenir en arrière ? C'est ce qu'elle se demandait en faisant honneur à ses œufs tournés au bacon, ce mets que normalement elle ne se permettait pas afin d'éviter d'engraisser. Sur le plan sexuel, elle avait expérimenté avec Jonathan des techniques qu'elle n'avait jamais faites avec Normand, et ce, alors qu'elle connaissait à peine cet homme ! Elle avait atteint des sommets inégalés de jouissance. Jonathan s'était montré doux, tendre et attentionné, à l'affût de ses moindres désirs. Tout paraissait être arrivé si vite, même si, en vérité, Isabelle et Jonathan se préparaient en pensée à l'aboutissement de leur attirance mutuelle depuis plusieurs semaines.

De son côté, tout en avalant ses œufs brouillés accompagnés de saucisses, Jonathan observait attentivement la jeune femme.

— Es-tu heureuse, Isabelle ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui, beaucoup ! répondit-elle spontanément, sans la moindre retenue.

— Moi aussi, ma belle. Je suis tellement content de t'avoir trouvée !

Même si tout allait très vite, Isabelle ne doutait pas de la loyauté de Jonathan, cet homme entier et solide comme le roc. Elle avait déduit des confidences de ce dernier qu'il avait développé, à la suite de ses expériences amoureuses antérieures, la maturité sentimentale que beaucoup de gens n'atteignent jamais de toute leur vie. Il lui avait parlé de sa dernière blonde, Nancy, dont il avait été follement amoureux jusqu'à ce qu'il découvre le grave problème de consommation d'alcool de celle-ci. Oui, Isabelle était convaincue que Jonathan était mûr pour elle, et qu'il ferait tout pour la rendre heureuse. Mais les obstacles qui s'élèveraient inévitablement sur leur chemin lui donnaient le vertige.

Comment avouer à Normand qu'elle le quittait pour l'entrepreneur venu faire des travaux à la maison ? Pouvait-elle vraiment refaire sa vie ? Une part d'elle-même en voulait à Mélanie. Elle était certaine que cette chipie avait manigancé pour lui voler son *chum*, mais à l'opposé, elle souhaitait que Normand soit tombé dans les filets de cette intrigante. Malgré toute la magie existant entre Jonathan et elle, Isabelle pressentait que bien des ennuis l'attendaient dans le détour et qu'elle devrait lutter bec et ongles pour protéger son nouveau trésor : Jonathan.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Jonathan lui prit doucement la main.

— Ne t'en fais pas. Tout ira bien.

Elle hocha la tête, prenant le parti, du moins pour l'instant, de surmonter ses inquiétudes et de faire confiance à la vie.



Une fois que Normand eut rejoint Mélanie au bord du lit, tous deux s'embrassèrent sans attendre et s'étreignirent langoureusement. Mélanie perçut le désir de Normand, un immense désir entremêlé d'une grande fébrilité. Elle-même sentait la flamme brûler en elle. Elle s'allongea sur le lit, offerte. Normand la chevaucha maladroitement. Peu de temps après, au grand désarroi de Mélanie, il lâcha un cri de plaisir. Comble de malheur, l'homme se laissa ensuite choir sur le matelas. Quelques minutes plus tard, dormant du sommeil du juste, il se mit à ronfler. La journée ayant été bien remplie avec le voyage en avion, l'arrivée à l'hôtel et le copieux souper, Mélanie, maîtrisant sa déception, s'endormit rapidement.

Heureusement, le matin, après une nuit de repos, le couple reprit ses ébats. Normand se montra beaucoup plus voluptueux. Mélanie, qui avait été si désappointée la veille, reprit espoir. Normand lui témoignait une grande tendresse et lui procurait de doux frissons par ses caresses enveloppantes. Mais il y avait tout de même place à l'amélioration. Elle guiderait habilement Normand. Mais cela ne réduisait en rien ses sentiments pour cet homme, dont elle appréciait les qualités : c'était un individu bon et généreux, attentionné et souvent très drôle. De plus, il s'avérait un travailleur acharné ; toutefois, derrière sa bonhomie, se cachait un redoutable homme d'affaires. Au fil du temps, Mélanie avait appris à connaître cet être complexe, parfois un peu bourru. Après

tout, elle travaillait à la brasserie depuis plus de cinq ans. Un nouveau chapitre s'amorçait pour eux – sur le plan personnel, cette fois.

Normand téléphona à la réception pour commander un gargantuesque déjeuner. En attendant son repas, le couple se fit des câlins. Normand enfila sa robe de chambre avant d'aller chercher le plateau à roulettes apporté par le garçon. Il remit un généreux pourboire à celui-ci. Ensuite, lui et Mélanie s'installèrent dans le lit. Avant de manger, ils burent des mimosas. Le voyage était très plaisant jusqu'à maintenant, mais les affaires commenceraient à midi. Dans le *lobby* de l'hôtel, Normand et Mélanie rencontreraient M. Fisher, le fournisseur de viande Angus. Ils y retrouveraient les autres invités de ce dernier qui logeaient également au Marriott. Ensuite, le groupe prendrait un autobus qui le conduirait dans la campagne de Calgary, pour visiter une des méga-fermes d'élevage de bovins de M. Fisher.

À treize heures, l'autobus parvint à la ferme d'élevage avec, à son bord, une vingtaine d'invités, pour la plupart propriétaires de restaurants de type *steak house* au Québec. En plus de M. Fisher, un guide francophone de Saint-Boniface, au Manitoba, décrivait les installations et les conditions d'élevage des bêtes. Derrière l'énorme bâtiment où les bœufs recevaient les soins inhérents à leur entretien, il y avait un large pâturage aux dimensions de dizaines de terrains de football réunis. Cette vaste étendue d'herbe était ceinturée d'une haute clôture électrifiée pour circonscrire les bovins dans cette zone. Normand était impressionné par cette ferme. De belles grosses bêtes broutaient ici et là dans l'immense étendue herbeuse.

Après la visite guidée du bâtiment, on invita le groupe à prendre place dans une pièce où deux longues tables avaient été montées pour la dégustation de la viande Angus AAA. Les invités s'installèrent au hasard. Normand et Mélanie s'assirent côte à côte. Quelques femmes étaient présentes, mais Mélanie était celle qui attirait le plus les regards même si, aujourd'hui, elle portait une tenue professionnelle : un pantalon de lin kaki et un chemisier assorti boutonné presque jusqu'au cou. On servit à boire aux convives : de la bière, du vin rouge et du vin blanc. Ensuite, chacun reçut deux morceaux de viande à la cuisson désirée. Le morceau dans lequel avait été plantée une fleur de lys bleue provenait d'un élevage du Québec ; l'autre était identifié par un A rouge, pour Angus. L'idée était de déguster et comparer les deux échantillons. Le bœuf Angus était

plus succulent et plus tendre que celui du Québec. Le but du fournisseur était de convaincre les invités que son bœuf était supérieur à celui de la Belle Province. La démonstration connut un grand succès. Nul doute que M. Fisher remplirait ses carnets de commande.

Pour sa part, Normand avait été conquis : dans sa brasserie, on servirait dorénavant du bœuf de l'Ouest.

À la suite de cette semaine haute en couleur pour Isabelle et Normand, les pensées s'étaient bousculées dans leur tête. Celles-ci avaient suivi la même évolution. *J'ai été infidèle. Mais j'ai enfin retrouvé le bonheur ! Et puis, qui le saura, de toute façon ?* Plus tard : *Hum... Je dois agir comme si rien ne s'était passé. Il ne faut pas précipiter les choses, ce qui risquerait de mettre en danger ma nouvelle relation.* Et encore plus tard : *Vaut mieux laisser retomber la poussière avant de faire quoi que ce soit. Cela m'aidera à prendre une décision éclairée pour l'avenir.*

Au retour de l'aéroport, Normand déposa Mélanie chez elle. Il lui précisa qu'il l'attendait à la brasserie le lendemain. Il ajouta qu'ils devraient agir devant les autres comme d'habitude, et se montrer très discrets. Avant de quitter son nouvel amant, Mélanie le rassura. Il pouvait compter sur elle, elle n'était pas du genre à provoquer des esclandres.

Le jeudi matin, Isabelle conduisit Jonathan jusqu'à son *pick-up*, dans le stationnement du centre commercial, tout près de chez elle. Le jour où ils s'étaient retrouvés, Jonathan avait déplacé son véhicule pour ne pas alerter le voisinage. Personne ne devait s'apercevoir que l'ouvrier qui faisait les rénovations chez les Fortier passait la nuit là, en plus ! Dans un quartier de banlieue, les ragots allaient bon train et, à Longueuil-sur-le-Parc, beaucoup de gens se connaissaient. Avant de quitter Jonathan, Isabelle lui avoua qu'elle souhaitait prendre du recul. Question de prudence et de raison. Jonathan jugea qu'il s'agissait d'une sage décision. Il admirait le côté raisonnable d'Isabelle. Cela n'augurait que du bon pour la suite. Le couple s'embrassa avant le départ d'Isabelle.

Normand arriva chez lui ce jeudi après-midi. Il savait qu'Isabelle était à la maison puisque son CR-V était stationné dans la cour. Il se forgea un masque impassible et cessa tout sifflotement joyeux avant de pénétrer dans la maison. Il ne fallait pas éveiller les soupçons d'Isabelle. Évidemment, Normand ignorait que tout ce qui concernait leur relation suscitait l'indifférence de sa conjointe. Le jeu de cache-cache recommencerait entre eux, à un niveau supérieur, puisqu'ils étaient compromis chacun de leur côté. Mine de rien, Isabelle accueillit Normand par un simple baiser sur la joue. Elle avait décidé de ne pas faire de

scène parce qu'il avait emmené sa gérante en voyage d'affaires. Les reproches auraient été malvenus, alors qu'elle-même venait de le tromper avec Jonathan. *Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre !* se disait-elle. Isabelle ne lancerait pas cette première pierre, de peur d'en recevoir une à son tour.

Normand et Isabelle s'assirent sur le divan, là même où cette dernière et Jonathan avaient fait l'amour (passionnément) pour la première fois.

— Alors, mon chéri, tu as fait un beau voyage ? demanda Isabelle, peu curieuse de la réponse.

— Oui, répondit Normand. Le fournisseur, M. Fisher, nous a accueillis en grand : première classe en avion, limousine, autobus de luxe et *tutti quanti*.

— Nous ? Tu n'étais donc pas seul ? interrogea Isabelle, feignant la surprise à la perfection.

— Euh... Nous étions un groupe d'une vingtaine d'acheteurs.

Dieu qu'il n'est pas doué pour mentir ! songea Isabelle.

— Et pour toi, Isabelle, tout s'est bien passé ? s'informa Normand, pressé de changer de sujet. Comment as-tu occupé ton temps ?

— J'ai fait du ménage, comme tu pourras le constater. J'ai aussi reçu quelques clientes dans mon salon de coiffure.

— Ah super !

— Oui, je suis très contente. Ça s'annonce bien pour mon commerce.

— Est-ce que Jonathan est venu terminer le boulot ?

— Euh... oui. Il s'est pointé pendant que je coiffais une cliente. Il a installé les deux radiateurs électriques. Ça ne lui a pas pris plus de quinze minutes, et après, il est parti.

Isabelle avait improvisé, étonnée de l'aisance avec laquelle elle avait menti.

Décidément, elle appréciait le jeu de cache-cache.



Mélanie était ravie de son voyage, mais également très heureuse d'être de retour chez elle. Karine était là ; cette dernière lui avait acheté un joli bouquet pour l'accueillir. Même si elle passait le plus clair de son temps chez Richard,

Karine préférait rester chez sa cousine lorsque son *chum* travaillait. Les deux filles étaient donc encore colocataires, mais la situation changerait peut-être après le tsunami que Normand avait provoqué dans la vie de Mélanie. Avec tout ce qui s’était passé à Calgary, qui sait ce qui attendait celle-ci ?

Mélanie vivait en effet une grande joie dans son cœur. Mais ce bonheur devait rester secret, malgré la forte envie qu’elle avait de se confier à sa cousine. Les deux derniers jours passés avec Normand avaient été merveilleux ; un vrai conte de fées laissant présager une relation stable et durable entre eux. Elle n’avait jamais fréquenté un homme si tendre. Normand n’avait pas peur d’exprimer ses sentiments, même s’il était déjà en couple. Isabelle ne le méritait pas. C’est elle, Mélanie, qui le méritait et qui lui prouverait sa reconnaissance dès que l’occasion se présenterait.

Les deux femmes s’assirent à la table de la cuisine pour discuter du voyage de Mélanie. Karine servit une limonade bien fraîche qu’elle avait préparée plus tôt dans la journée.

— Comment s’est passé ton séjour là-bas ?

— Super bien ! répondit Mélanie en soupirant d’aise. Nous avons voyagé en classe affaires, nous avons dormi dans une suite au vingtième étage d’un grand hôtel du centre-ville de Calgary. Comme prévu, nous avons visité une ferme d’élevage et dégusté du bœuf de l’Ouest. Délicieux ! Nous avons signé un contrat d’approvisionnement en bœuf Angus avec le fournisseur. Nous aurons l’exclusivité de celle-ci à Longueuil. Nos clients se régaleront ! J’ai hâte que tu goûtes à...

— Arrête-moi ça, Mélanie ! coupa Karine en la transperçant du regard. Oublie ton discours sur les affaires ! Parle-moi plutôt des vraies choses, les choses du cœur.

Mélanie hésita un court instant. Elle se languissait de se confier, alors elle décida de tout raconter à Karine. Pas question de jouer à cache-cache, d’autant plus qu’elle pouvait compter sur la discrétion de sa cousine.



Jonathan et Bob prenaient une bière au milieu de ce superbe après-midi d’été. Les vacances étaient enfin arrivées. Les deux hommes n’avaient pas grand-chose en commun, à part leur passion du métier et la dégustation d’un *drink* en bonne

compagnie après le travail.

— Comment se passent tes vacances jusqu’à maintenant, mon Bob ? s’enquit Jonathan.

— Correct... Je bois de la bière, pis je me repose à la maison, répondit-il laconiquement, la cigarette au bec.

Casanier, Bob était un homme de peu de mots. Sauf pour aller travailler, il quittait rarement son petit appartement ; comme si celui-ci représentait, en quelque sorte, une carapace qui le protégeait du monde environnant. Un monde qui, depuis son enfance, lui avait réservé bien des problèmes. Sans connaître les détails, Jonathan se doutait que Bob ne l’avait pas eu facile. Il savait seulement que ce dernier était passé d’un foyer d’accueil à un autre.

Ces jours-ci, l’entrepreneur avait, lui, l’impression de flotter. Il était si heureux de son histoire avec Isabelle qu’il sentait le besoin irrésistible de se confier. Pourquoi pas à Bob ? Son employé était si renfermé qu’il n’y avait aucun risque de fuite.

— Tu sais, Bob, quand je suis allé terminer le boulot chez les Fortier... Eh bien, Isabelle était là. Elle était triste, alors je l’ai consolée. Puis est arrivé ce qui devait arriver : nous avons couché ensemble. On a recommencé plusieurs fois pendant que son mari était en voyage dans l’Ouest.

Bob leva sur lui un regard perplexe. Pour toute réponse, il lança :

— Ah bon !

Jonathan avoua :

— Je ne sais pas trop où ça va me mener. Mais j’aime sincèrement Isabelle...

Le mois de juillet s'écoula dans une certaine torpeur. Le quotidien avait repris ses droits, au grand désarroi de Mélanie et de Jonathan. Tous deux se languissaient de poursuivre leur idylle respective avec Normand et Isabelle. Or, ce qui s'annonçait si bien se brouillait maintenant dans les silences et les mensonges. Tant que les Desbiens-Fortier ne se seraient pas expliqués, il faudrait feindre et attendre...

Cependant, la nouvelle de l'aventure du patron avec sa gérante se propagea comme une traînée de poudre. Karine raconta l'affaire à Sarah qui, elle, en parla à son *chum*, Le Chat. Alors qu'il buvait une bière à sa table habituelle, l'ancien trafiquant laissa fuir l'information à Mylène qui le servait. Cela continua ainsi jusqu'à ce que tout le monde à la brasserie Chez Normand soit au courant, autant les employés que les habitués.

L'idylle entre Jonathan et Isabelle s'ébruita elle aussi. Comment Bob, un homme si discret, avait-il pu vendre la mèche ? La situation s'était mise en place d'elle-même, contribuant à révéler le secret au grand jour. Vers la fin des vacances, Jonathan avait dû envoyer Bob remplacer un carreau de céramique cassé dans la cuisine de Raynald, un client régulier de la brasserie Chez Normand. Bob avait réglé le problème en un rien de temps. Mais Raynald étant un buveur invétéré, toujours à la recherche de compagnie, il avait offert à l'ouvrier un verre de vin rouge. Les deux hommes avaient vidé la bouteille au bord de la piscine du retraité. Ensuite, on avait ouvert une autre bouteille. Bob n'avait pas l'habitude de boire du vin, seulement de la bière. L'alcool lui déliant la langue, il avait tout bonnement livré le secret de Jonathan sans réfléchir aux conséquences. De son côté, Raynald avait eu vent de l'aventure entre Normand et Mélanie. Il avait mentionné ce potin à Bob. Ce dernier était ivre, mais pas assez pour oublier cette surprenante confidence.

Puis, au milieu d'un après-midi tranquille à la brasserie, alors que celle-ci était presque déserte, Le Chat, désœuvré et seul à sa table, alla rejoindre Raynald qui buvait à sa place habituelle au comptoir.

— Salut, Raynald ! s'écria Le Chat, en s'approchant. Quoi de neuf de ton côté de la brasserie ?

— Ah ! s'exclama le retraité. Voilà l'ex-*dealer* repentí ! Assois-toi, mon ami. Qu'est-ce que je peux t'offrir ?

— Pourquoi pas une petite Corona, puisque c'est toi qui paies !

Assis côte à côte sur les tabourets du bar, ils burent tout en discutant de tout et de rien. Raynald, dont la vie se résumait à passer son temps entre la brasserie Chez Normand et la solitude de sa maison déserte depuis le décès de sa femme, quelques années plus tôt, aimait bien, de temps à autre, alimenter les ragots pour mettre du piquant dans son existence monotone. C'est pourquoi, avec Le Chat comme interlocuteur, il attendait impatiemment le moment parfait pour dévoiler son *scoop*. Ce moment arriva lorsque son compagnon déclara, dans un grand éclat de rire :

— Normand ne sait pas que tout le monde ici est au courant de son aventure avec Mélanie !

— Parlant d'aventure, j'en ai une maudite bonne pour toi.

— Qu'est-ce que tu me racontes là, toi ? demanda Le Chat, son regard félin brillant de curiosité.

— Figure-toi donc, commença Raynald tout bas en regardant autour pour s'assurer que personne n'écoutait, que les gars qui ont rénové ma cuisine au printemps sont les mêmes qui ont travaillé chez Normand...

— Continue ! l'encouragea l'autre, pressé de connaître la suite qui s'annonçait croustillante.

— Bob, un bon gars mais du genre grognon, est venu chez moi il y a quelques jours pour remplacer un carreau dans ma cuisine. Après, on a pris un coup ensemble. Eh bien, il m'a dit que son patron, le beau Jonathan, avait eu une aventure avec Isabelle pendant que Normand était en voyage d'affaires dans l'Ouest avec Mélanie.

— Non ! Pas possible !

— Oui, c'est vrai, jubila Raynald, tout fier de son *scoop*.

Il ne fallut pas plus que cette courte discussion entre deux clients pour que la nouvelle fasse le chemin inverse : du Chat à Sarah, puis de Sarah à Karine. Le jour suivant, Karine répéta le tout à Richard avant de partir travailler, vers onze heures. Désormais, tout le monde connaissait les infidélités du couple Desbiens-

Fortier. Tout le monde, sauf Normand. Par loyauté, Richard, son meilleur ami, décida de le prévenir aussitôt après avoir appris la nouvelle. Il saisit le téléphone et, au grand désarroi de Karine qui venait tout juste de lui raconter l'affaire, il composa le numéro de Normand.

— Allô ! répondit ce dernier.

— C'est moi, Richard.

— Pensais-tu que je ne t'avais pas reconnu ?

— Je dois te dire quelque chose.

— Vas-y, mon ami, je t'écoute.

— Non... Je dois te voir. C'est trop important.

— Arrête de faire des chichis, s'impatienta Normand. *Shoot !*

— Bon, si tu veux, mais tiens-toi bien...

Richard prit une grande respiration.

— Bon Dieu, Richard ! s'exclama Normand. Ça a l'air sérieux en maudit. Cesse de tergiverser et lâche le morceau !

— Isabelle a couché avec Jonathan Massé pendant que tu étais à Calgary.



Depuis son retour de l'Ouest, Mélanie filait un mauvais coton. Ses tâches de gérante de la brasserie l'occupaient toujours autant, mais elle bouillonnait intérieurement sans rien en laisser voir. Son patron (qui était devenu son amant dix jours plus tôt !) l'évitait depuis ce séjour idyllique dans l'Ouest canadien. Elle refusait de croire que Normand ait pu inventer un tel scénario tout simplement pour avoir une partie de jambes en l'air avec elle. Ça n'avait aucun sens. Dépitée par la situation, Mélanie ressassait continuellement ses souvenirs. Normand semblait pourtant sincère quand il avait exprimé ses sentiments à son égard. Mélanie était déterminée : elle aborderait la question avec lui à la première occasion. Mais d'abord, elle devait s'arranger pour se retrouver seule en sa compagnie.

Elle réfléchissait à tout ça une fois de plus lorsque Normand sortit de son bureau, écumant de rage. Il quitta la brasserie en renversant sur son passage une

table, dans un grand fracas de vaisselle et de verres brisés. Pétrifiée, Mélanie ne savait quoi penser du comportement de son patron.

La mâchoire contractée par la colère, Normand tenait le volant de sa voiture à deux mains. Il roulait à grande vitesse sur la 132, en direction de l'ouest. Certes, Isabelle, qui avait été infidèle et lui avait menti, méritait des reproches. En fait, reconnaissait Normand, elle avait commis les mêmes fautes que lui. Mais la personne qui avait sournoisement profité de la faiblesse d'Isabelle, c'était Jonathan Massé.

Normand prit la sortie de Candiac et se dirigea vers la maison de Josée et Sylvain. Il laissa sa voiture en plein milieu de la rue, devant la maison de ses amis. Après avoir quitté son véhicule, il leva les yeux. Derrière la lucarne du grenier se trouvait Bob, l'employé de Jonathan Massé. L'air étonné, l'homme l'observait.

— Massé ! rugit Normand, hors de lui. Descends, j'ai deux mots à te dire.

Jonathan ne tarda pas à apparaître à la lucarne. Il ouvrit la fenêtre. Quelques secondes à peine lui avaient suffi pour se composer une attitude positive et calme.

— Calmez-vous, monsieur Fortier, déclara-t-il sur un ton pondéré. On peut s'expliquer comme des gentlemen.

Mais Normand, trop furieux pour entendre raison, saisit une pelle dans le plateau découvert du *pick-up* de Jonathan. Sans plus réfléchir, il se mit à frapper le véhicule de son rival avec l'instrument. Jonathan, qui tirait une grande fierté de son camion, se précipita aussitôt à l'extérieur, suivi par Bob. Josée, alertée par ce boucan devant chez elle, se pointa à la porte en robe de chambre. La mâchoire pendante, elle était tétanisée par la scène qui se déroulait devant sa maison. Avant que Normand puisse asséner un autre coup de pelle dévastateur sur le pare-brise du *pick-up*, Jonathan attrapa le manche de l'outil pour l'en empêcher. Il s'ensuivit une lutte entre les deux hommes pour s'arracher la pelle. Sans se soucier du danger, Josée s'approcha pour intervenir, mais Bob la retint pour éviter qu'elle reçoive un coup. Bob voulait bien que les belligérants règlent leurs comptes entre eux, mais sans faire souffrir personne d'autre. D'une bourrade, Jonathan réussit à retirer la pelle des mains de Normand et la lança hors de portée. L'air hargneux et les veines du cou gonflées par la colère, Normand se

planta à moins d'un mètre de Jonathan. Malgré tout, l'entrepreneur garda contenance.

Normand beugla, les yeux exorbités :

— Tu as profité de mon absence pour baiser ma femme ! Je t'ai donné du boulot, et toi, tu n'as rien trouvé de mieux à faire que de séduire Isabelle. Espèce de salaud !

Il étouffait de rage et ne pensait plus du tout à sa propre infidélité avec Mélanie.

Normand se rapprocha de Jonathan. Les deux hommes étaient maintenant nez à nez.

Excédé, Jonathan poussa sans ménagement son ennemi. Normand perdit l'équilibre, mais à la dernière seconde, il se redressa. Surnoisement, il balança un coup de poing directement dans le ventre de son adversaire. Les abdominaux de celui-ci, sculptés par des années de travail physique, amortirent le choc. L'entrepreneur sourcilla à peine. Cependant, il se jeta sur l'homme d'affaires pour le maîtriser. Les deux hommes roulèrent sur le gazon dans un combat intense. Rapidement, Jonathan prit le dessus ; il maintint Normand au sol. On entendit alors la sirène d'une voiture de police. Quelques secondes après, un véhicule arriva en trombe et freina derrière le VUS de Normand, garé de travers en plein milieu de la rue. Deux policiers, un homme et une femme, sortirent du véhicule et intervinrent auprès des belligérants. L'homme plaqua Jonathan au sol, puis la policière lui passa les menottes. Une autre voiture de police arriva sur les lieux. Deux policiers en descendirent, avec moins de précipitation que leurs collègues puisque la situation semblait maîtrisée. Pendant que ces derniers poussaient Jonathan dans leur voiture, l'un des deux nouveaux policiers aida Normand à se relever, le traitant comme une victime. Peut-être que le veston déchiré de l'homme d'affaires y était pour quelque chose.

— Ça va, monsieur ? s'enquit le policier. Pas trop de mal ? Maintenant, je vous prierais d'aller nous attendre sur la banquette arrière de notre véhicule.

Normand ronchonna, mais il s'exécuta.

Une fois les deux rivaux enfermés chacun dans un véhicule de police, le plus âgé des policiers alla interroger Josée.

— Madame, vous habitez ici ? l'interrogea-t-il.

— Oui..., murmura-t-elle.

— Qui sont ces gens ?

— L'homme en cravate est un ami. Et l'autre, un ouvrier que mon mari et moi avons engagé pour faire des rénovations.

— Savez-vous pourquoi ces hommes en sont venus aux coups ?

Josée toussota, nerveuse et mal à l'aise. Entre-temps, l'altercation avait attiré l'attention de quelques voisins, qui observaient la scène depuis leurs perrons. Josée était mortifiée. Quelle honte !

— Jonathan a eu une aventure avec la femme de Normand, déclara-t-elle.

— Jonathan, c'est l'ouvrier, n'est-ce pas ? s'enquit le policier qui, imperturbable, semblait avoir fait face plus d'une fois à ce genre d'affaires.

— Oui, répondit Josée en resserrant sur elle les pans de sa robe de chambre.

— Lequel des deux hommes a frappé l'autre le premier ?

— Normand est arrivé avec son VUS, et il s'est mis à crier après Jonathan qui travaillait en haut du garage. J'ai tout vu, car je faisais la vaisselle et la grande fenêtre de ma cuisine donne sur la rue. Après, Jonathan est descendu et a arraché la pelle des mains de Normand, car celui-ci donnait des coups sur son *pick-up* avec l'outil.

— Qu'est-il arrivé après ?

Josée tentait de rassembler ses idées. Elle avait l'impression de jouer dans un mauvais film. Jamais elle n'avait vécu une situation aussi embarrassante.

— Normand s'est approché de Jonathan en lui criant dessus. Puis, Jonathan l'a poussé.

— Bon, ce sera tout pour le moment. On communiquera avec vous.

— Vous ne me demandez pas mon numéro de téléphone ? s'étonna Josée.

Le policier sourit.

— Ne vous inquiétez pas, madame. Nous sommes bien renseignés.

Un peu plus loin, près de la porte du garage, un policier faisait subir le même type d'interrogatoire à Bob. L'employé coopérait avec bonne grâce ; il ne voulait

surtout pas avoir encore des problèmes avec la justice. Il avait déjà été coffré pour une bagarre dans un bar un soir qu'il s'était enivré.

Après les interrogatoires, les policiers se rejoignirent près d'une des voitures pour tenir conciliabule. Leurs deux collègues s'occupèrent de disperser la dizaine de curieux qui, après avoir quitté leurs perrons, s'étaient massés à quelques mètres des voitures. La policière gara le VUS de Normand le long du trottoir. Puis, les forces de l'ordre quittèrent les lieux avec leurs prisonniers.

Josée pénétra dans sa maison sans un regard pour Bob. Ce dernier, qui n'avait pas de voiture pour rentrer chez lui, retourna tout bonnement travailler.

Le calme, en apparence du moins, était revenu dans ce quartier bourgeois de banlieue.

Normand était assis sur un banc dur, dans une pièce toute grise. Une large porte à barreaux, grise également, en verrouillait l'accès. *Une vraie trappe, qui fait de moi un vulgaire prisonnier...*, se dit-il. Cette situation était saugrenue et très embarrassante. Un an plus tôt, alors que tout allait pour le mieux dans sa vie, jamais il n'aurait imaginé vivre un épisode si pénible. Que s'était-il donc passé dans son existence bien organisée pour que tout déraile ? Les souvenirs lui revinrent d'un coup. Oui ! C'était depuis cette maudite Saint-Valentin qu'il avait oubliée, alors qu'Isabelle, ayant prévu fêter l'événement, s'était morfondue à l'attendre. Depuis ce jour, le couple avait connu une dégringolade jusqu'au point de rupture. Il ne voyait pas comment Isabelle et lui pourraient arranger les choses. De toute façon, en avaient-ils même envie ? Normand était loin d'en être convaincu.

À bien y penser, ce n'était pas son oubli de la Saint-Valentin qui était en cause, songea Normand, mais Isabelle. Si elle avait été plus solide émotionnellement, leur couple n'aurait pas sombré dans le tourbillon qui l'avait entraîné vers le fond. C'est elle qui était à blâmer, exigeant un enfant, le ramenant sans cesse à l'ordre. Pour sa part, il avait démontré une stabilité à toute épreuve, s'illustrant comme le pilier du couple auquel Isabelle s'accrochait pour garder la tête hors de l'eau. Elle avait tout gâché, car elle était centrée sur sa petite personne et incapable de le voir tel qu'il était. Normand n'en pouvait plus de donner sans rien recevoir en retour. Mélanie, par contre, appréciait ses qualités et le respectait. Depuis leur retour de Calgary, et même s'il s'était volontairement éloigné d'elle, le temps de régler ses affaires, il savait que les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre étaient solides, même si leur relation était récente. Après tout, ils se connaissaient depuis plusieurs années. Grâce à Mélanie, Normand voyait la lumière au bout du tunnel.

— Monsieur Fortier ! Monsieur Fortier ! répéta le policier.

— Pardon, j'étais perdu dans mes pensées, se justifia Normand.

— Vous allez devoir me suivre, annonça le représentant de l'ordre. Nous avons quelques questions à vous poser, ajouta-t-il en faisant tourner la clé dans la serrure, ce qui produisit un lugubre bruit de ferraille.

— D'accord.

— Vous avez l'air d'un homme bien. Je vous fais confiance, donc je ne vous menotterai pas. Venez, c'est par ici.

Les deux hommes marchèrent côte à côte dans un long couloir. Normand trouvait désagréable que le policier lui tienne le bras pour le guider, ce qui lui rappelait qu'il était entre les mains des autorités. Ils entrèrent dans une pièce totalement dénuée d'artifice. Une table, deux chaises et une caméra dans un coin constituaient le seul aménagement de ce local froid dans lequel Normand se sentit immédiatement mal à l'aise. Un homme en veston cravate était assis sur la chaise faisant dos à la caméra. Ce dernier se leva et tendit cordialement la main à Normand.

— Bonjour, monsieur Fortier. Je me présente : inspecteur Brunet. Asseyez-vous j'ai quelques questions à vous poser.

— Aucun problème, inspecteur Brunet. Je suis prêt à collaborer.

L'inspecteur se rassit avant de parcourir rapidement le rapport de police posé devant lui. Après quelques secondes, son visage s'éclaira.

— Il me semblait bien avoir reconnu votre voix, déclara-t-il. Nous nous sommes parlé au téléphone, il y a quelques mois.

— Mais oui ! approuva Normand. Je vous reconnais, inspecteur. Mais vous ne travailliez pas au poste de Longueuil ?

— Exact. Mais à ma demande, j'ai été muté ici, à Candiac, expliqua le policier. J'en suis bien content. Mais revenons à notre première conversation. Si je me souviens bien, cela concernait le revendeur appelé Le Chat... Dites donc, monsieur Fortier, vous êtes maintenant un habitué de nos services. On pourrait croire que vous êtes une figure importante du monde interlope de Longueuil ! plaisanta-t-il.

— C'est bien malgré moi, inspecteur, déclara Normand, penaud.

L'air sérieux, son interlocuteur dit :

— Pour la première affaire, sans doute, mais un peu moins pour celle d'aujourd'hui. Dans le rapport, on mentionne que c'est vous qui avez déclenché la dispute en provoquant M. Massé au sujet d'un triangle amoureux entre vous, votre conjointe et ce monsieur.

— Je suis grandement désolé, fit Normand sur un ton repentant. Je venais d'apprendre l'infidélité d'Isabelle et j'ai vu rouge.

— Cependant, selon ce même rapport et malgré les circonstances, c'est M. Massé l'agresseur puisque c'est lui qui a engagé les hostilités en vous poussant. Mais vous, vous aviez abîmé son véhicule avec une pelle avant qu'il vous agresse. Cela est considéré comme un acte de vandalisme. Cette description des faits correspond-elle à la réalité ?

— Oui, je l'admets, c'est ce qui s'est passé.

— J'ai une bonne nouvelle : M. Massé, que j'ai interrogé avant de vous voir, a décidé de ne pas porter plainte contre vous.

— Je suis très soulagé. Comme je vous l'ai dit, inspecteur, j'ai agi sous le coup de la colère.

— Bien des bêtises se font sous le coup de la colère ; parfois, elles sont impardonnables. Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Voulez-vous porter plainte contre Jonathan Massé pour agression contre votre personne ?

— Bien sûr que non ! répondit Normand sans hésiter.

— Bon, alors, affaire classée ! conclut l'inspecteur Brunet en fermant la chemise à rabat contenant le rapport. Vous êtes libre, monsieur Fortier. Vous pouvez aller récupérer vos effets personnels à la réception.

Après une courte pause, il ajouta :

— À l'avenir, tâchez de contrôler vos accès de colère. Et arrangez-vous pour que nous n'entendions plus jamais parler de vous.

L'inspecteur se leva. Normand l'imita aussitôt. Les deux hommes se serrèrent la main. Ensuite, Normand alla cueillir ses effets personnels : portefeuille, clés, argent, lacets et cravate (conservée par les autorités au cas où il aurait eu l'idée de se pendre dans sa cellule, d'après une procédure de base). Il téléphona à Isabelle pour qu'elle vienne le chercher. Après plusieurs sonneries, le répondeur se déclencha. Il raccrocha sans laisser de message. Il se demanda qui d'autre il pourrait contacter. Il composa un autre numéro. Après deux sonneries, on décrocha.

— Allô !

Normand ressentit un bien-être immédiat en entendant la voix au bout du fil.

— Mélanie... C'est moi, Normand. Pourrais-tu venir me chercher au poste de police de Candiac, s'il te plaît ?

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonna-t-elle.

— Viens tout de suite, pendant que c'est encore tranquille à la brasserie. Je t'expliquerai tout.

Normand s'apprêtait à sortir dehors quand il vit Jonathan Massé derrière les portes vitrées. L'entrepreneur attendait dans le stationnement. Normand décida de rester dans le vestibule, car il ne voulait pas affronter son rival de nouveau. Enfin, ex-rival... À partir de maintenant, Normand considérait Isabelle Desbiens comme son ex-conjointe puisqu'elle était passée à l'acte avec ce Jonathan. Après avoir passé plusieurs heures enfermé dans le poste de police, Normand avait hâte de sortir à l'air libre, mais il attendrait que Mélanie vienne le chercher. Il se demandait si Jonathan, lui, attendait ce grognon de Bob. Ce dernier avait sûrement été ébranlé par l'arrestation de son patron. Pour passer le temps, Normand lut les grands titres de la presse sur son téléphone intelligent. Tout en parcourant un article sur un attentat terroriste survenu en Europe, il entendit une voiture entrer dans le stationnement. Après avoir levé les yeux, il reconnut le CR-V blanc d'Isabelle. Mais comment avait-elle su qu'elle devait venir le chercher puisqu'il n'avait pas laissé de message sur le répondeur ? Il était curieux de voir la réaction d'Isabelle lorsqu'elle apercevrait Jonathan. Or, le CR-V s'arrêta près de ce dernier. Aussitôt, Jonathan ouvrit la portière côté passager et s'engouffra dans le véhicule.

Avant que la voiture d'Isabelle redémarre, les tourtereaux s'embrassèrent.

— Ah ben maudit ! s'écria Normand.

En apercevant Jonathan qui l'attendait patiemment devant le poste de police de Candiac, Isabelle éprouva une joie intense. Ce dernier avait promis de tout lui expliquer plus tard. Isabelle n'avait pas revu Jonathan depuis les quatre journées torrides qu'ils avaient passées ensemble, pendant le séjour de Normand à Calgary. Malgré l'excitation qu'elle ressentait à la perspective de retrouver son amant, Isabelle était inquiète. Devoir venir récupérer son nouvel amour dans un poste de police était troublant. Qu'avait-il donc fait ? Lui avait-il caché sa véritable personnalité ? Lorsqu'ils étaient ensemble, Jonathan lui montrait peut-être son côté fort et solide, masculin et sérieux, tendre et doux, alors qu'en réalité, il était peut-être un criminel impliqué dans toutes sortes d'activités illégales. Comment savoir ? Isabelle connaissait à peine Jonathan. Avait-il également fricoté avec Josée ? Isabelle frissonna. L'image de Josée et Jonathan ensemble surgit dans son esprit ; cette vision la glaça. Elle fit un effort pour éloigner ces pensées et avoir l'air naturel lorsque Jonathan monta dans sa voiture. Quand ils s'embrassèrent, Isabelle réalisa qu'elle pourrait pardonner beaucoup de choses à cet homme.

— Comment ça va, ma douce ? s'enquit-il tout bonnement, comme s'il n'avait rien fait de mal.

— Ça va comme une fille qui vient chercher son nouveau *chum* au poste de police, rétorqua-t-elle, s'efforçant de garder son calme. Veux-tu me dire ce que tu fais ici, Jonathan ?

Sur un ton posé, ce dernier entreprit le récit des événements. À mesure que Jonathan parlait, le visage d'Isabelle se décomposait. Normand était au courant de sa liaison ! Elle en frémit, même si elle était fâchée contre ce dernier depuis un bon bout de temps. La façon dont il avait appris sa liaison, toutefois, demeurerait pour elle un mystère. Elle se souvint que, tout de suite après avoir eu l'appel de Jonathan, elle s'était précipitée dans sa voiture pour venir chercher son amant. Comme le mode Bluetooth n'était pas activé, elle avait laissé sonner son téléphone lorsqu'elle avait reçu un autre appel.

Isabelle ralentit pour entrer dans une station-service afin de mettre de l'essence. Une fois son véhicule immobilisé, elle saisit son téléphone pour voir qui avait cherché à la joindre. Elle avait deviné juste : c'était Normand. Sans doute

l'avait-il contactée pour lui demander de venir le chercher.

— Normand m'a téléphoné tout juste après toi, déclara-t-elle, sans réussir à cacher son désarroi.

— Ha, ha ! J'ai été plus rapide que lui ! lâcha Jonathan comme un gamin qui vient de gagner une course.

— Ce n'est pas drôle du tout, répliqua-t-elle, furieuse.

Elle appréhendait sa prochaine rencontre avec Normand. Celle-ci s'annonçait orageuse. Constatant l'inquiétude de sa compagne, Jonathan lui prit doucement la main.



Normand vit apparaître la Dodge Dart orange de Mélanie dans le stationnement du poste de police de Candiac moins de cinq minutes après le départ d'Isabelle. Ça lui faisait tout drôle d'avoir surpris celle-ci en flagrant délit. Elle était accourue au secours de son amant. Normand était encore sous le choc d'avoir vu le couple s'embrasser. Qu'Isabelle ait choisi Jonathan Massé au lieu de lui-même constituait pour Normand, un homme d'affaires aguerri, une infâme trahison. Un vrai coup de poignard dans le dos. Une chance que Mélanie était là ; sinon, il aurait éprouvé un désespoir sans fin. Mélanie était une femme exemplaire, mais aussi une fidèle collaboratrice, toujours disponible pour le conseiller et lui rendre service.

Dès que Mélanie immobilisa son véhicule, Normand monta du côté passager. La gérante demanda des explications à son patron et amant, qui, depuis leur retour de l'Ouest, s'était montré fuyant avec elle. Elle l'écouta attentivement, sans manifester la moindre réaction de colère ou de jalousie. Au contraire, Normand lisait sur le visage de cette femme, qu'il aimait déjà tant, de la compréhension et de la sollicitude.

Une fois la narration de Normand terminée, Mélanie se lova contre lui pour lui donner du réconfort.

— Ne t'inquiète pas, Normand, dit-elle doucement. Je suis là pour toi, et jamais je ne te trahirai ! Être trompé, c'est si dur à vivre ! Isabelle n'a pas la maturité nécessaire pour apprécier la personne que tu es. Elle est trop centrée sur elle-même. Ça fait longtemps que je le sais.

— C'est ce que je comprends, maintenant. J'ai l'impression d'y voir plus clair. Merci Mélanie d'être là au moment où j'en ai le plus besoin.

Mélanie l'embrassa. La joie et l'apaisement que lui procura ce baiser furent pour Normand un sentiment nouveau. Il ressentait celui-ci avec force, dans tout son être. Peut-être qu'il fallait traverser des épreuves avant d'atteindre une telle plénitude. Se regardant les yeux dans les yeux, les nouveaux amoureux comprirent ce qu'aucun mot ne pouvait expliquer. Ils s'étaient tout simplement trouvés.

Mélanie embraya et fit crisser les roues de son auto sur le bitume chauffé par le soleil brûlant de la fin du mois de juillet. Normand posa sa main gauche sur la cuisse de sa nouvelle blonde. Cette dernière manœuvrait son véhicule avec assurance en lui envoyant de temps à autre un regard complice. En passant devant une station-service, Normand vit le véhicule d'Isabelle. Celle-ci était en train de faire le plein.

Isabelle leva la tête. Elle reconnut la voiture de Mélanie, étant donné la couleur peu commune du véhicule. Normand descendit la vitre de la Dodge et lui adressa un sourire narquois. Isabelle en conçut de la fureur. Elle comprit qu'elle devait prendre du recul dans sa vie sentimentale. Déstabilisée, elle songea que tout allait trop vite.

Au bout d'un long et laborieux trajet sur l'autoroute 20, Isabelle gara sa voiture devant la maison familiale à L'Ancienne-Lorette. Elle avait roulé depuis Longueuil dans un état second. Elle se souvenait à peine du parcours tant les pensées torturantes s'étaient bousculées dans sa tête. Heureusement, son pilote automatique fonctionnait à merveille. Les événements du dernier mois, se disait-elle, auraient pu inspirer un film commençant en roman d'amour Harlequin et se terminant en mauvais vaudeville. Cependant, Isabelle faisait la part des choses : tout n'était pas négatif, malgré les déchirements qui se pointaient à l'horizon. Normand avait fait partie de sa vie pendant des années. Elle l'avait aimé... Une séparation n'est jamais facile. Non seulement le cœur est meurtri, mais il y a aussi l'aspect matériel de l'affaire. Il faut partager les biens entre les membres du couple. La maison... Isabelle pensait à son salon de coiffure. L'idée de devoir s'en défaire alors qu'elle venait tout juste d'ouvrir la chagrinait profondément. Que faire ? Tout ça lui donnait déjà le vertige. À son angoisse se mêlait de l'excitation : elle était folle de Jonathan. Or, elle ne se laisserait pas dépouiller par Normand qui, sans doute, serait influencé par Mélanie qui venait de lui mettre le grappin dessus. Isabelle n'avait jamais aimé cette femme vulgaire, sa façon de se déhancher, de mettre sa poitrine en évidence, ses longs cheveux platine et ses cils enduits de mascara brillant. En plus, cette dernière l'avait toujours regardée avec mépris. Normand serait une autre victime, parmi tant d'autres, de l'appétit vorace de cette chipie pour les hommes. Le point positif dans toute cette tempête, c'était Jonathan. L'entrepreneur lui faisait redécouvrir l'amour, et lui enseignait qu'il existait une autre façon d'être aimé. La seule et unique façon... Malgré un côté juvénile, cet homme était solide et rassurant.

Isabelle soupira d'aise en pensant à Jonathan. Puis, elle prit quelques longues respirations pour reprendre contenance avant d'affronter sa mère qui l'interrogerait certainement. Elle regarda l'heure sur son téléphone intelligent : il était midi quinze. Elle alla frapper à la maison de son enfance. Elle entendit sa mère avancer dans le vestibule. La porte s'ouvrit.

— Isabelle, ma fille ! Quelle bonne surprise ! s'exclama Lise, dans un étonnement mêlé de joie.

— Salut, maman, répondit Isabelle qui sentit une grosse boule d'émotion

monter en elle.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

Après avoir déposé sa valise par terre, Isabelle éclata en sanglots et se couvrit le visage de ses mains. Bienveillante, Lise prit sa fille dans ses bras. Elle tapota le dos d'Isabelle en silence. Elle savait que lorsque son aînée pleurait, il fallait que celle-ci vide sa petite chaudière avant de la questionner. En dépit de son caractère fort, sa fille avait toujours été émotive ; c'est pourquoi elle ne s'alarmait pas des pleurs d'Isabelle. Il s'agissait sans doute d'une querelle avec Normand. Lise aimait bien ce dernier, un homme intègre, généreux et solide – le type idéal pour sa fille, exigeante et autoritaire.

Les deux femmes entrèrent dans la maison et s'installèrent dans la cuisine. À l'arrivée d'Isabelle, Lise venait de manger un sandwich aux tomates. Elle prépara du thé pendant que les larmes d'Isabelle se tarissaient. La jeune femme reprit contenance au moment où sa mère posa les tasses fumantes sur la table.

— Raconte-moi ce qui se passe, Isabelle.

La jeune femme, surprise par sa montée d'émotion, n'avait pas prévu raconter son histoire si rapidement. Et surtout pas à sa mère. Elle envisageait plutôt de s'épancher auprès de Julie, ce soir. Elle parla donc à sa mère du voyage de Normand avec sa gérante. Depuis son retour de voyage, son conjoint se montrait froid et distant, ajouta-t-elle. La veille, elle avait vu Normand dans la voiture de Mélanie, qui était au volant. Il lui avait fait un sourire moqueur au moment où le véhicule était passé près d'elle. En plus, Normand n'était pas rentré à la maison la nuit précédente !

Isabelle se garda bien d'aborder sa propre infidélité avec le beau Jonathan. Pas un mot non plus au sujet de la bagarre survenue entre Normand et Jonathan. Pendant le récit de sa fille, Lise se rendit compte que quelque chose clochait ; visiblement, quelques morceaux manquaient au puzzle décrit par Isabelle. Depuis toujours, celle-ci avait le don d'arranger les histoires à sa convenance. Aux yeux de Lise, Normand ne semblait pas être un homme déloyal. Elle soupira. Isabelle n'avait pas tort sur ce point : on ne savait jamais avec les hommes, car ces derniers pouvaient facilement tomber dans le piège d'une femme manipulatrice. Quoi de mieux qu'une employée ambitieuse pour fomenter un tel plan ?

Ce jour-là, comme tous les autres, Lise avait prévu de rendre visite à son mari. Mais la venue d'Isabelle changea ses plans. La mère décida de rester aux côtés de sa fille.



Normand s'éveilla, bien reposé. Il avait passé la nuit dans le lit douillet de Mélanie, dans son condo situé près du métro Longueuil. Mélanie dormait paisiblement près de lui. Le couple était nu dans des draps de satin blanc. Le matelas, très moelleux, ne semblait pas avoir provoqué le mal de dos de Normand, qui se manifestait quand celui-ci dormait dans un lit trop mou. Il se souvint des moments de bonheur que lui et Mélanie avaient passés ensemble la veille, en revenant de la brasserie, vers vingt-trois heures trente. Ils avaient bu la bouteille de champagne que Normand avait rapportée de son établissement. Il en prenait une de temps en temps pour renouveler le stock, car le champagne n'était pas la boisson la plus prisée de sa clientèle (le produit le plus populaire était bien évidemment la bière). Les baisers et la tendresse que Mélanie lui avait prodigués avaient fait naître en lui le désir ; il avait assouvi celui-ci à plus d'une reprise avant de tomber dans les bras de Morphée. L'effet que sa nouvelle conquête produisait sur lui était tout simplement fou. Comme s'il n'avait rien connu avant... En plus de l'attrance physique, il aimait profondément Mélanie. Cette nuit, ils avaient beaucoup discuté tous les deux. Mélanie lui avait avoué qu'elle pensait à lui depuis longtemps.

Normand se leva sans bruit pour ne pas réveiller Mélanie. Il s'habilla avant de laisser un message écrit à l'intention de son amante sur la table de cuisine, puis il s'en alla. Aujourd'hui serait un grand jour pour lui. Dans peu de temps, après avoir pris son déjeuner dans le Vieux-Longueuil, il se rendrait à son domicile. Isabelle et lui auraient une conversation sérieuse. Ils avaient beaucoup de choses à régler.

Pendant qu'il déjeunait, Normand réfléchit à ce qu'il dirait à Isabelle concernant leur séparation. Aujourd'hui, il se sentait assez fort pour lui tenir un tel discours – surtout qu'il ne faisait aucun doute à ses yeux qu'il pourrait faire un bon bout de chemin avec Mélanie.

De son côté, Isabelle pourrait compter sur le soutien de Jonathan, se disait-il pour se déculpabiliser. Cela le rassurait, mais le fâchait en même temps. Ça le mettait en rogne de voir qu'Isabelle n'avait pas perdu de temps avant de lui trouver un remplaçant. Il se sentait honteux de son comportement de la veille, chez Sylvain et Josée. Une terrible colère l'avait envahi lorsqu'il avait appris l'infidélité de sa blonde. En plus, Isabelle l'avait trompé avec l'ouvrier qu'il avait engagé ! De surcroît, Jonathan avait eu le dessus sur lui lors de leur combat. Quelle humiliation ! La différence d'âge et de force entre les deux hommes était criante. Isabelle avait choisi le plus jeune, le plus dynamique. Toutefois, Normand se rattraperait car, dans la séparation avec Isabelle, il avait le gros bout du bâton. La maison, libre de toute hypothèque, était à son nom. Il se réjouissait de l'avoir achetée tout juste avant l'explosion des prix dans le marché immobilier. Par ailleurs, la plupart des meubles lui appartenaient. Même le Honda CR-V qu'il avait offert à Isabelle était à son nom. Mais il ne confisquerait pas le véhicule et ne garderait pas le mobilier. Par contre, ce serait une folie de lui donner la maison ; il avait travaillé très fort pour la payer. Beaucoup des gains qu'il avait réalisés dans son commerce avaient été appliqués au remboursement de l'hypothèque. Les pensées de Normand défilaient à une telle vitesse qu'il en oubliait d'apprécier ses œufs tournés bacon et saucisses, accompagnés de crêpes au sirop d'érable. En réalité, il n'avait pas beaucoup d'appétit ; il avait eu les yeux plus que gros que le ventre. Tandis qu'il déplorait ce gaspillage, son téléphone sonna.

— Allô, répondit-il sans vérifier qui l'appelait.

— Hé, vieille branche, comment ça va ? lança Richard Bellerose, enjoué comme toujours.

— Ah, c'est toi... Oui, ça va.

— J'espère que tu n'as pas fait de bêtises, hier. Tu étais tellement furieux, après

mon coup de téléphone.

— Il y a de quoi ! s'énerva Normand. Tu m'as annoncé l'infidélité d'Isabelle, souviens-toi. Je n'allais certainement pas sauter de joie à cette nouvelle.

Il y eut un court silence, puis Richard poursuivit :

— Karine m'a dit que tu avais quitté la brasserie hors de toi.

— Oui, en effet. J'ai vu rouge.

— Elle a ajouté que Mélanie s'était absentée quelques heures après pour aller te chercher... Que se passe-t-il, Normand ? As-tu des problèmes ?

— Ouais, grogna Normand, mécontent que cette histoire fasse déjà l'objet de rumeurs.

Il prit une grande respiration pour se calmer avant de continuer :

— Elle en a long à dire, Karine. Il faudrait peut-être que j'aie une conversation avec elle. Je n'aime pas les indiscretions.

— Ne le prends pas comme ça, mon *chum* ! argua Richard avec une pointe d'inquiétude. Karine et moi, nous sommes en couple, alors c'est normal qu'elle se confie à moi. Et n'oublie pas que je suis ton meilleur ami et que Karine est la cousine de Mélanie.

Richard insista :

— Allez, Normand, raconte !

— Plus tard. Présentement, je n'ai pas le temps, répliqua sèchement Normand. De toute façon, avant la fin de la journée, tu auras appris tout ce qui se passe par Karine, qui elle-même l'aura su de Mélanie.

Après une pause, il poursuivit :

— Mais comme je t'ai au bout du fil, Richard, je vais en profiter pour te demander un service.

— Je t'écoute, mon ami.

Normand se racla la gorge et plongea :

— J'aimerais que tu m'héberges pendant quelques jours, ou même quelques semaines... Le temps que la poussière retombe un peu.

— Avec plaisir, Normand ! s'écria Richard, à peine étonné de cette requête. Si je ne suis pas là quand tu te pointeras chez moi, prends la clé. Tu te souviens ? Elle est cachée sous la roche plate au pied du deuxième cèdre.

— Oui, je m'en rappelle, dit Normand, soulagé et reconnaissant.

— Super, mon ami ! Je suis content de t'accueillir. Et tu pourras rester aussi longtemps que tu voudras. Ce soir, on va passer une soirée de gars. Pizza et bière. Ça te va ?

— Parfait ! accepta-t-il, réconforté. À plus tard, alors.

Normand régla l'addition et quitta le restaurant. Il était temps d'aller affronter Isabelle.



Moins de dix minutes plus tard, Normand entra chez lui. Comme le CR-V n'était pas dans la cour, il savait qu'il n'y avait personne à la maison. Il en fut soulagé, car il avait imaginé les pires scénarios. Cela aurait envenimé la situation s'il avait surpris Isabelle dans leur lit avec Jonathan Massé. Néanmoins, Normand bouillonnait à l'idée qu'Isabelle se trouvait probablement dans les bras de l'entrepreneur en ce moment même. Il décida d'attendre un peu avant de lui téléphoner. Il profita de ce temps libre pour préparer sa valise. Il récupéra aussi la tour de son ordinateur qui contenait beaucoup trop de renseignements personnels et de dossiers pour que ce faux jeton de Jonathan tombe dessus. Il enverrait les photos à Isabelle ultérieurement. Il ramassa aussi sa pochette de cuir remplie de billets de cent dollars ; là-dedans, la somme avoisinait les quinze mille dollars. Normand avait caché l'objet dans la trappe d'un conduit d'aération au sous-sol. Un endroit parfait, à l'épreuve du feu et des regards indiscrets.

Après avoir récupéré l'essentiel de ses possessions, il était déjà plus de midi. Normand composa le numéro d'Isabelle. Après quatre sonneries, la voix préenregistrée de la jeune femme invita l'interlocuteur à laisser son nom et son numéro de téléphone. Irrité, Normand raccrocha. Hésitant à composer le numéro qui lui était venu à l'esprit, il soupira avant de se raisonner. *Après tout, pourquoi pas ?* se dit-il.

En moins de deux sonneries, on répondit.

— Oui !

— Jonathan, c'est Normand, lança-t-il d'un ton imposant le respect. Est-ce qu'Isabelle est avec toi ?

— Non, dit Jonathan d'une voix neutre.

— Allez ! Passe-la-moi, c'est important.

— Je vous jure, Normand, qu'Isabelle n'est pas avec moi. Je suis chez M^{me} Josée, à Candiac. Bob et moi sommes en train de finir les travaux ici.

Normand se calma instantanément.

— Bon, d'accord. Désolé pour le dérangement.

— Normand ! s'exclama l'entrepreneur.

— Oui ?

— J'espère que je ne vous ai pas blessé hier ?

— Pas physiquement, non, répondit Normand. Mais mon amour-propre en a pris un coup, si tu veux tout savoir.

— J'en suis désolé, se repentit Jonathan. Ça n'a jamais été mon intention. Sans rancune ?

Normand eut une seconde d'hésitation. Il songea qu'une saine entente valait toujours mieux qu'un conflit.

— Sans rancune..., émit-il, s'efforçant de ne plus en vouloir à Jonathan.

Puis, il raccrocha. Connaissant Isabelle, Normand avait la certitude qu'elle s'était réfugiée chez sa mère. Il trouva rapidement le numéro de Lise dans ses contacts. Il réfléchit quelques minutes, puis appuya sur la touche de composition automatique.

Tout l'après-midi, le cœur débordant de compassion, Lise écouta l'histoire quelque peu mélodramatique de sa fille. Une mère déteste entendre le récit de la souffrance de son enfant. Heureusement, la sexagénaire connaissait très bien Isabelle, ce qui atténuait ses inquiétudes à l'égard de celle-ci, particulièrement en ce qui avait trait à son avenir. De plus, même si elle pressentait qu'Isabelle lui cachait l'essentiel, Lise avait confiance : le temps éclaircirait certainement les choses.

Tout à coup, le téléphone de la maison familiale sonna. Lise décrocha le combiné qui se trouvait sur le comptoir de la cuisine, non loin de la table bistro où elle et sa fille s'étaient assises.

— Oui ? dit-elle sur son ton doux et posé habituel.

— Bonjour, Lise ! C'est Normand. Vous allez bien ?

— Oui, merci. Et toi, Normand ? répondit-elle en lançant un regard entendu à sa fille, tout à coup très attentive.

— Est-ce qu'Isabelle est là ? Si tel est le cas, j'aimerais lui parler.

Se doutant que l'appel lui était destiné, Isabelle s'était approchée de sa mère.

— Un instant, je te la passe, fit Lise après avoir compris qu'Isabelle désirait parler à Normand.

— Oui ! répondit froidement la jeune femme au téléphone.

— Salut, fit sèchement Normand. Pourquoi tu ne réponds pas à ton cellulaire ?

— Je ne l'ai pas entendu sonner, argua Isabelle sur un ton rude. Je l'ai laissé dans mon sac à main dans le vestibule.

Manifestement, quelque chose s'était brisé entre Isabelle et Normand. Il n'y avait plus trace d'amabilité entre eux.

— Isabelle, déclara-t-il, je ne t'apprendrai rien en te disant que c'est fini entre nous. Nous avons atteint le point de non-retour. C'est allé trop loin. Tu as dépassé les bornes en couchant avec l'ouvrier qui a travaillé à la maison.

Même si Normand avait utilisé un ton assez bas, celui-ci avait évoqué un rugissement.

— Jonathan n'est pas qu'un ouvrier ! s'écria Isabelle, blessée. Il est bien plus que ça. Et toi, de ton côté, tu es blanc comme neige peut-être ? Tu ne t'es pas gêné avec Mélanie. Dis-toi bien qu'elle en a vu d'autres et que tu n'es certainement pas le premier à tomber dans ses filets. Les serveuses de bar sont souvent des traînées. Preuve en est que...

— Mélanie est une personne très bien ! hurla Normand.

— Jonathan aussi ! Et puis, quelle idée stupide de ta part d'aller te battre avec lui.

— Oui, mais j'étais furieux lorsque j'ai appris que vous couchiez ensemble. Je n'ai pas réfléchi avant d'agir.

— Que nous est-il donc arrivé pour qu'on en arrive là, Normand ? demanda Isabelle, un trémolo dans la voix.

Normand soupira.

— Depuis mon oubli à la Saint-Valentin, ça a été la dégringolade entre nous. En plus, tu veux un enfant, et moi non. Heureusement, Isabelle, tu es encore assez jeune pour trouver un gars qui voudra fonder une famille avec toi. Moi, je te quitte. J'ai déjà fait ma valise. Je pars de notre maison de Longueuil-sur-le-Parc aujourd'hui même.

À la suite de cette tirade ferme et sans appel, Isabelle eut du mal à retenir ses sanglots. Même si elle s'y attendait, l'annonce de la rupture lui causait un choc. Lise, qui s'était retirée au salon, ne manquait rien de l'échange. Elle comprenait qu'Isabelle vivrait de gros changements dans sa vie. Elle espérait que sa fille aurait la force de surmonter l'adversité.

— Tu vas habiter avec Mélanie ? s'enquit Isabelle, luttant contre les larmes.

— Non. Je vais vivre chez Richard un moment, le temps de voir ce que je ferai.

— Est-ce qu'on va vendre la maison ? questionna-t-elle, très nerveuse.

— J'ai une proposition à te faire, Isabelle. Je t'encourage fortement à accepter celle-ci ; comme ça, on aurait une séparation à l'amiable. Si tu refuses mon offre, on se retrouvera devant le tribunal, ce qui coûtera une fortune. Comme nous n'avons pas d'enfant et que presque tout est à mon nom, tu n'aurais aucune chance d'obtenir une pension de moi, et ce, même si tu engageais le meilleur avocat en ville.

— Je t'écoute...

— Je te laisserai tous les meubles, à part quelques petites choses que je récupérerai ultérieurement. Par ailleurs, le CR-V, qui est à mon nom, te reviendra. Nous irons faire le transfert de propriétaire à la SAAQ bientôt.

— Et la maison ? bredouilla Isabelle.

— J'y arrive, dit Normand, plus froidement. Tu sais que la maison est libre d'hypothèque. Je te propose de contracter une hypothèque à ton nom pour me la racheter à la moitié de sa valeur. La propriété est estimée actuellement à deux cent soixante-dix mille dollars.

— À combien se chiffrerait le remboursement mensuel ? demanda Isabelle qui ne connaissait pas grand-chose dans le domaine financier.

— À peu près à mille dollars.

— C'est énorme ! Je n'y arriverai jamais !

— Si c'est trop pour toi, tu n'auras qu'à vendre la maison à sa pleine valeur et rembourser ensuite ton hypothèque. Tu réaliserais un bon gain en capital. Avec le reste, tu aurais assez d'argent pour t'acheter un condo et le payer comptant.

— C'est vrai ? fit Isabelle qui comprenait maintenant la générosité de l'offre de Normand.

— Par contre, si tu veux garder la maison, c'est bien simple : trouve-toi un coloc ; cette personne te donnerait au moins six cents dollars par mois. De toute façon, Isabelle, je serai toujours là pour te donner de bons conseils.

Isabelle éprouvait presque du regret, car elle reconnaissait le Normand qu'elle avait aimé. Un homme honnête et généreux, à son écoute et toujours prêt à l'aider. Elle avait le cœur gros en pensant que c'était fini entre eux. Ainsi, dans sa générosité, il ne la laissait pas démunie et sans le sou. Si elle jouait bien ses cartes, elle garderait la maison et son salon de coiffure. Cela lui suffirait amplement pour prendre un nouveau départ. Cependant, en secret, son cœur palpitait à l'idée d'habiter cette belle et vaste maison avec Jonathan. Vivre avec lui à Longueuil-sur-le-Parc serait merveilleux. Oui, Jonathan ferait un excellent coloc, et il serait même beaucoup plus que ça.

— Isabelle, tu es toujours là ?

— Oui, Normand. Je réfléchissais à ton offre. Cet arrangement me convient. Tu serais gentil de m’accompagner dans toutes ces démarches, car je suis un peu mêlée là-dedans. Merci pour tout. Il n’y aura pas d’avocat, ni de tribunaux, ni de chicane entre nous. Je voudrais que nous restions amis. C’est mon souhait le plus cher.

— Moi aussi, Isabelle, dit-il, soulagé. Je suis heureux que tu coopères. Nous avons passé de belles années ensemble. Je suis certain aussi qu’en tant qu’amis, nous nous entendrons bien. Une chose est sûre : nous nous disputerons moins ! Je te laisse là-dessus. On se reparlera dans quelques jours.

Le cœur serré, Isabelle se mit à pleurer. Cependant, la pensée de revoir Jonathan bientôt la rasséréna.

— Au revoir, mon ami..., souffla-t-elle.

Isabelle raccrocha. Lise était appuyée dans le cadre de la porte du salon, les mains sur les hanches. Elle regardait sa fille, l’air de dire : « Toi, tu as des choses à me raconter ! » Le son étouffé d’une sonnerie de téléphone parvint aux deux femmes. L’appel provenait du cellulaire d’Isabelle, enfoui dans son sac à main. Cette dernière se précipita pour répondre avant que le répondeur s’enclenche.

— Allô, répondit-elle.

— Salut, mon amour ! formula Jonathan de sa voix chaude et apaisante. Je t’aime.

L'arrivée du mois de septembre annonçait, hélas, la fin de l'été et le début de l'automne, avec des journées grises et venteuses. Mais la rentrée signifiait pour Isabelle une augmentation du chiffre d'affaires de son salon de coiffure. Les clientes, occupées tout l'été avec leurs enfants ou par les vacances, avaient maintenant tout le temps voulu pour venir se faire coiffer. Isabelle avait beaucoup insisté auprès de Jorge. Finalement, ce dernier avait démissionné du salon de coiffure de Micheline. Désormais, Isabelle et lui, libérés d'une patronne exigeante et peu reconnaissante, se partageaient l'usage du salon au sous-sol. L'idée était de planifier les rendez-vous avec leurs clientes respectives de façon à ce qu'il n'y en ait pas deux en même temps. Ainsi, les clientes profitaient toujours d'une certaine intimité. En plus d'être gagnante, cette formule s'avérait très agréable : Isabelle et Jorge travaillaient moins qu'avant tout en gagnant plus d'argent. Jorge donnait une petite commission à son amie pour chaque cliente qu'il coiffait.

Quelque temps après son passage au poste de police, Jonathan avait emménagé avec Isabelle. L'entente du couple était celle-ci : il habitait avec Isabelle à l'essai, un mois à la fois, comme s'il était en probation. Il s'agissait d'une question de bon sens et de prudence. Si tout fonctionnait bien, l'entrepreneur s'installerait ultérieurement de façon permanente. Tous ses meubles étaient restés dans son condo à Anjou. Il avait eu la brillante idée de louer celui-ci à Bob, son employé, au même prix que ce dernier payait pour son minable appartement en demi-sous-sol, non loin de là. Bob le grognon bougonnait de moins en moins : il se réjouissait d'habiter dans un tel luxe, lui qui vivait dans son vieux logement depuis l'âge de dix-sept ans, soit depuis qu'il avait quitté sa dernière famille d'accueil.

La semaine après la discussion téléphonique entre Normand et Isabelle au sujet de leur séparation, les deux ex-conjoints s'étaient présentés à la banque pour régler les détails du transfert de la maison, et pour qu'Isabelle contracte une hypothèque afin de payer la part qui revenait à Normand. Néanmoins, il y avait eu un pépin : les revenus déclarés par Isabelle empêchaient la banque de lui accorder un prêt. Normand s'était offert pour endosser Isabelle qui, aussitôt, avait retrouvé le sourire. C'était quand même curieux... Depuis qu'ils étaient séparés, Isabelle appréciait davantage Normand, sans pour autant l'aimer à

nouveau. Ce sentiment passionné était réservé à Jonathan. Tout était différent avec son nouvel homme plus jeune, plus gai, plus entreprenant. Romantique, Jonathan comblait ses moindres désirs. Des désirs que, Normand, à la fin de leur relation, considérait comme étant des caprices. Certes, Jonathan avait de l'expérience avec les femmes. Il avait été à bonne école avec Nancy, une femme pas mal plus capricieuse qu'Isabelle. Jonathan, âgé de quelques années de moins que Normand, était beaucoup plus vigoureux et, par conséquent, plus actif sur le plan sexuel. Isabelle découvrait avec lui les joies de la volupté. Parfois, elle se surprenait même à attendre impatiemment que son amoureux revienne du travail pour lui sauter dans les bras. Jonathan, un travailleur acharné, faisait des pieds et des mains pour trouver de nouveaux contrats de rénovation. Il devait toujours économiser en prévision de l'hiver, cette période morne dans le secteur de la construction.

Les soucis d'argent ne faisaient pas partie du quotidien de Normand. Au fil du temps, ce dernier était devenu un homme d'affaires prospère grâce à sa brasserie qui fonctionnait maintenant à plein régime. Isabelle avait appris, lors de leur passage à la banque, que Normand investissait à la bourse. Elle avait alors songé que Jonathan n'en était pas encore là, mais qu'elle aurait la patience de le laisser prospérer à son tour. De plus, elle-même avait maintenant les reins solides grâce à la générosité de Normand, envers qui elle serait toujours reconnaissante. Grâce à lui, son salon de coiffure s'avérait une réussite.

Le jour même où il avait annoncé à Isabelle leur rupture, Normand avait emménagé chez Richard. Cependant, cet arrangement avait été plus temporaire que prévu ; il n'avait duré que deux jours. Normand partageait maintenant son temps entre son boulot et les bras de Mélanie, dans le condo de celle-ci. Il la comblait de câlins et de belles attentions. Malgré leurs efforts pour rester discrets, il était très difficile pour les deux tourtereaux de cacher leur idylle à la brasserie. Ils ne pouvaient s'empêcher de se lancer des regards à la dérobée, ce qui n'échappait pas aux employés et aux clients réguliers. De toute façon, dans cet établissement, il était impossible de garder un secret.

À la brasserie Chez Normand, septembre amorçait le retour des amateurs de hockey (surtout des admirateurs des Canadiens de Montréal). Ces fervents adeptes de sport délaissaient la terrasse à mesure que les journées rafraîchissaient. Ils se rassemblaient à l'intérieur devant les écrans plats qui

diffusaient les émissions sportives et les matchs de présaison qui commençaient déjà. Le bœuf Angus AAA livré chaque semaine directement du fournisseur en Alberta faisait fureur auprès de la clientèle. La viande était exceptionnelle, tendre et savoureuse. Cette nouvelle circula rapidement dans le Vieux-Longueuil. Un journaliste du *Courrier du Sud* consacra même un article sur ce steak, qu'il qualifia comme étant le meilleur de toute la Rive-Sud. Un reporter du *Journal de Montréal* eut écho de ce papier et, après être allé anonymement déguster le produit sur place, publia à son tour un article élogieux sur l'établissement. À la suite de toute cette publicité gratuite, du jeudi au dimanche soir, match de hockey ou pas, la brasserie sportive Chez Normand se remplissait et la clientèle s'embourgeoisait. Pour accueillir tous ces gens, dont certains venaient même de Montréal, Normand décida de transformer l'étage supérieur de la brasserie (un entrepôt réservé aux tables et aux chaises de la terrasse pendant la saison morte) en salle à manger plus discrète, sans écran. Cette pièce intime et charmante accommoderait les couples désirant souper en amoureux dans une ambiance à la fois tranquille et conviviale.

Jonathan reçut un appel de Normand Fortier. Pendant quelques instants, il se questionna : ce dernier voulait-il lui causer des ennuis ou lui reprocher quelque chose ? Mais non ! Appréciant la qualité du travail de l'entrepreneur, Normand offrit à celui-ci le contrat de rénovation de sa future salle à manger. Les travaux commenceraient à la fin du mois de septembre et se termineraient début novembre, juste avant les Fêtes. Qui l'eût cru, après ce qui s'était passé entre les deux hommes ? Jonathan fut ravi de la proposition. Ce contrat tombait à point car, avec la fin de l'été, son emploi du temps se réduisait à presque rien.

Tout allait donc pour le mieux chez les deux couples nouvellement formés.

Normand suivait des yeux la petite balle blanche qu'il venait de frapper d'un coup précis et sûr. Celle-ci plana dans le ciel bleu sans nuages avant de dévier vers le bosquet sur les abords du parcours de golf. Normand lança son bâton en jurant. C'était ça, le golf : un jour, on joue comme un pro et, le lendemain, comme un pied de céleri. Sylvain se moqua de son partenaire de jeu. Il plaça à son tour sa balle sur le *tee* et la frappa d'aplomb. Celle-ci retomba en plein centre du terrain avant d'atterrir en position pour attaquer le *green* au coup suivant. Normand ragea encore plus.

— Calme-toi un peu, mon ami, lui recommanda Sylvain. Ce n'est pas en agissant de la sorte que les choses iront mieux.

— Maudit ! Je n'en peux plus : ma balle dévie toujours vers la gauche, maugréa Normand, découragé d'être incapable d'améliorer son jeu en dépit de ses efforts.

— Garde toujours un œil sur la balle en la frappant. Garde ta concentration sur elle. Pour corriger ta lacune, vise à droite.

Sylvain était bien placé pour donner des conseils à son ami. Son jeu était supérieur à celui de Normand, il passait plus de temps sur les parcours de golf que ce dernier et suivait toutes les parties de golf diffusées à la télé. Normand, lui, avait été emporté dans la spirale des changements personnels et professionnels de son existence. Il avait été pris en otage entre sa séparation avec Isabelle, le travail astreignant à sa brasserie qui ne lui donnait pas beaucoup de répit et, bien entendu, sa nouvelle flamme. En effet, il consacrait son peu de temps libre à Mélanie. En fait, ce n'était que la troisième fois qu'il jouait au golf depuis le début de la saison, ce qui était bien peu. L'année précédente, alors que son quotidien s'était déroulé sous le signe de la régularité et de l'absence de surprises, il faisait au moins une partie par semaine. Normand réfléchissait tout en cherchant vainement sa balle dans le boisé.

— Oublie ta balle, Normand, lui conseilla Sylvain. Tu partiras à la même place que moi. Je fermerai les yeux sur ce coup.

— Bon, ça va, accepta-t-il non sans grogner. Mais après ce trou, on ira manger. Je commence à en avoir assez.

— C'était prévu, mon Normand, car on est déjà au neuvième trou ! fit Sylvain,

hilare. On prendra une bonne bière en mangeant. Après, tu seras plus détendu pour le dernier neuf.



Richard Bellerose était assis à une table à la terrasse du restaurant du golf de Candiac. Il sirotait une bière en attendant Normand et Sylvain qui, sans doute, ne tarderaient pas à venir le rejoindre. Richard bouillonnait de rage, mais pas pour les mêmes raisons que Normand. Moins d'une demi-heure plus tôt, alors que sa journée avait bien commencé, il avait claqué la porte du bureau de son patron chez Brault & Martineau. Ce dernier lui avait annoncé qu'il redeviendrait simple vendeur dans le service de l'électronique, faute de personnel qualifié. L'homme lui avait précisé que cette situation serait temporaire ; elle durerait tout au plus un an. Insulté, Richard avait vu rouge. Il avait trimé dur avant d'être promu gérant du service des électroménagers. Il considérait cette rétroaction à l'électronique et la perte de son titre comme un retour à la case départ. Par surcroît, pour ajouter à cette disgrâce, les commissions étaient moins élevées dans ce secteur. En fait, le service de l'électronique était réservé aux jeunes vendeurs qui se faisaient les dents dans le métier. Il était hors de question que Richard Bellerose, gérant, s'abaisse à accepter ce poste après plus de trente ans passés dans le domaine de la vente. Il avait démissionné sur-le-champ avant de claquer la porte devant quelques clients ahuris.

Ne sachant trop quoi faire, et peu enclin à aller se plaindre dans les bras de Karine par peur de la décevoir, il s'était souvenu que Normand jouait au golf avec Sylvain ce jour-là. Il aurait peut-être la chance de les rencontrer à la terrasse du bistro. Il ne doutait pas un instant que son patron ferait des pieds et des mains pour qu'il revienne. D'ailleurs, celui-ci avait déjà essayé de le contacter sur son téléphone cellulaire, mais Richard n'avait pas pris l'appel, refusant de répondre sous le coup de l'émotion. Tout en buvant sa deuxième bière, il commençait à se détendre. Il envisageait même de sortir du milieu de travail auquel il avait consacré la moitié de sa vie. Il avait commencé au Centre Hi-Fi comme vendeur de téléviseurs. Quelques années plus tard, il avait été engagé chez Brault & Martineau. C'est à cet endroit qu'il avait connu Normand. Ce dernier venait également d'y être embauché, mais il n'était pas aussi doué pour la vente. Il avait quitté le boulot après quelques mois seulement. Au bout du compte, avec le recul, il constatait que Normand avait fait le bon choix. Maintenant, ce dernier

était un commerçant prospère.

En voyant son ami et Sylvain arriver en voiturette électrique, Richard se réjouit intérieurement. Il pourrait manger avec eux et profiter des judicieux conseils de Normand qui avait toujours de bonnes idées sur le plan du travail. Les deux hommes apparurent en haut des marches qui menaient à la terrasse. Richard agita les bras pour signaler sa présence. Normand et Sylvain s'étonnèrent de le voir là. Ils prirent aussitôt place à ses côtés.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Richard ? s'informa Normand, cachant son inquiétude. Normalement, à cette heure, tu travailles. Avoir su que tu étais libre aujourd'hui, je t'aurais invité à te joindre à nous !

— Je vais tout vous raconter, marmonna Richard, mais avant, commandez-vous un verre, Sylvain et toi.

On leur servit des bières en fût. Des rousses, pour faire changement, accompagnées de nachos et d'un délicieux guacamole. Les trois hommes portèrent un toast à leurs retrouvailles inattendues et burent goulûment pour se rafraîchir. Richard narra la mésaventure survenue avec son patron chez Brault & Martineau. Il se demandait s'il devrait tout lâcher après trente ans de loyaux services. Ou bien serait-il préférable pour lui d'aller parler à son patron et de réintégrer son emploi ?

Mais Normand le prit de court en déclarant, l'air malicieux :

— Richard, tout ça est bien beau. Mais pourquoi ne viendrais-tu pas travailler avec moi ? Figure-toi donc que j'ai besoin d'un nouveau gérant.

Richard écarquilla les yeux, aussitôt imité par Sylvain.

— Quoi ? s'écrièrent-ils ensemble.

Jorge était très heureux de recevoir chez lui Isabelle et son nouvel Adonis, le beau Jonathan. Ils s'étaient réunis tous les quatre (le quatrième étant Mathieu, le conjoint de Jorge) pour prendre l'apéro sur la terrasse du condo que les deux amoureux partageaient à Saint-Lambert. La vue sur le fleuve était magnifique. Les feuillus le long du Saint-Laurent se paraient déjà de couleurs automnales. Octobre était là. Fait inhabituel, depuis le début du mois, le temps demeurait doux et ensoleillé. Selon plusieurs, il s'agissait de « l'été indien » ; d'autres parlaient de « changements climatiques ». Peu importe, l'ambiance était à la réjouissance. On portait des toasts à qui mieux mieux, à tout et n'importe quoi, tout en sirotant le champagne que Mathieu avait acheté pour l'occasion.

— Ma foi, vous êtes beaux comme des cœurs ! s'extasia Jorge qui ne se lassait pas d'observer Isabelle et Jonathan. On pourrait vous prendre pour un couple de stars d'Hollywood.

— Tu exagères, voyons ! s'écria Isabelle en rougissant, mais flattée par ces compliments.

— Non, sérieux, renchérit son ami. C'est probablement à cause de l'amour qui émane de vous. Vous êtes faits l'un pour l'autre, *claro que sí* ! Tu ne trouves pas, Mathieu, *mi amor* ?

— Euh... oui, c'est vrai, bredouilla son conjoint, gêné de ces mots doux prononcés en public.

Puis, la conversation sauta du coq à l'âne. Mais un peu plus tard, Jorge revint sur sa fixation : les amoureux.

— Normand doit s'en mordre les doigts aujourd'hui !

— Non, pas du tout, Jorge, le corrigea Isabelle. Il est déjà avec une autre, précisa-t-elle, vaguement mécontente en dépit de son bonheur.

— Je sais, ma belle ! Il s'est casé avec sa gérante, cette femme aux gros seins et à la crinière blonde. Ne t'en fais pas avec ça, Isabelle. Je suis sûr que cette relation ne durera pas.

— De toute façon, cela m'indiffère totalement. Je suis bien plus heureuse maintenant !

Jonathan et Mathieu suivaient paisiblement la conversation des deux autres. Isabelle et Jorge se connaissaient depuis longtemps, tandis que les deux autres venaient tout juste de faire connaissance.

Jorge s'adressa au nouveau *chum* de sa copine.

— En tout cas, Jonathan, Normand ne te porte sûrement pas dans son cœur !

Le Cubain était-il friand de potins, ou cherchait-il les ennuis ?

— C'est tout le contraire ! protesta énergiquement Jonathan. Normand m'a même donné le contrat pour la rénovation de sa nouvelle salle à manger, à la brasserie. D'ailleurs, j'en ai été le premier étonné.

Isabelle lança un regard de reconnaissance à son amoureux. Sa loyauté lui plaisait.

— Eh bien, dis donc ! lança Jorge. C'est vrai que tu es très doué pour la rénovation. Le salon de coiffure que tu as construit chez Isabelle est magnifique. C'est justement ce que je disais à Mathieu, hier.

Affichant une expression de tendresse, il se tourna vers ce dernier et lui dit :

— Pourquoi n'irais-tu pas montrer notre salle de bain à Jonathan ? Une remise à neuf ferait le plus grand bien à cette pièce. On peut se le permettre, hein, mon amour ?

Mathieu invita l'entrepreneur à le suivre. Jorge profita de ce moment seul à seule avec son amie pour lui faire des confidences.

— Mathieu fait des progrès, il a de moins en moins honte de son homosexualité...

— C'est la première fois qu'il ne s'esquive pas lorsque j'arrive, commenta Isabelle pour inciter Jorge à poursuivre.

— Je l'ai convaincu de consulter un psy pour l'aider à s'accepter. Je l'ai même menacé de rompre, s'il refusait. Pour que notre demande soit acceptée, il est essentiel que Mathieu paraisse bien dans sa peau.

Il lui jeta un regard entendu en posant un doigt sur sa bouche.

— Quelle demande ? l'interrogea Isabelle, piquée par la curiosité.

— Je ne te l'ai pas dit ? Nous avons entrepris des démarches pour adopter une

petite Chinoise.

— Quoi ?

— Nous rencontrerons bientôt un responsable. À cette occasion, nous aurons tout intérêt à respirer le bonheur et l'harmonie !

Jorge en resta là, car Jonathan et Mathieu revenaient de la salle de bain. La soirée fut des plus agréables, surtout après que Jorge eut expliqué à Isabelle et Jonathan que ses remarques sur Normand et Mélanie visaient à voir s'ils étaient vraiment amoureux. Leurs réponses véhémentes, de vrais cris du cœur, l'avaient convaincu de la profondeur des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Tous trinquèrent à la longue vie de leurs amours.



Le même soir, à Candiac, Josée et Sylvain reçurent Mélanie et Normand. Ils burent du champagne, eux aussi, dans de jolies flûtes à bord doré. Une bouteille chère à moitié entamée reposait dans le seau à glace sur la table du salon. Sylvain bavait presque de désir devant Mélanie. Ce soir-là, Josée ne donnait pas sa place non plus avec sa coiffure sophistiquée, mettant en valeur ses nouvelles mèches d'un blond lumineux, et son décolleté noir plongeant. Toutefois, Josée savait que la blonde de Normand représentait une bien plus grande menace qu'Isabelle. Même si son mari et elle aimaient pratiquer l'échangisme, cela n'était pas toujours permis. La condition était qu'aucune menace ne plane sur leur couple. Or, dans le cas actuel, Josée ne tolérerait pas que Mélanie touche à son mari.

Plus de deux mois avaient passé depuis la violente dispute entre Normand et Jonathan. L'homme d'affaires s'était abondamment excusé auprès de ses amis et les avait invités à la brasserie pour une soirée mémorable. Mais ce soir-là, à cause de la présence de Mélanie, Normand sentit le besoin de s'expliquer à nouveau.

— Écoutez-moi tous, s'il vous plaît. Avant toute chose, j'aimerais m'excuser encore pour mon comportement déplacé lorsque je me suis bagarré avec Jonathan Massé. Je venais tout juste d'apprendre qu'il fricotait avec Isabelle. Mélanie et moi ne formions pas encore officiellement un couple à l'époque. Mais je tiens à préciser que la séparation entre Isabelle et moi était déjà inévitable. Je remercie Jonathan d'avoir séduit Isabelle, car cela a facilité ma

séparation. Ainsi, Mélanie et moi vivons maintenant au grand jour notre amour, dans une merveilleuse complicité. Je t'aime, Mélanie.

Il avait terminé son discours en se tournant vers Mélanie. Celle-ci avait les larmes aux yeux.

— Je suis si contente que tu m'aies dit tout ça, et en particulier devant tes amis... Je t'aime, moi aussi. Je suis si heureuse avec toi.

Les deux amoureux s'embrassèrent sous le regard ébahi de Sylvain et de Josée. Ce n'était donc pas un coup de foudre, se dirent-ils en silence, mais une véritable passion.

Josée toussota afin d'attirer l'attention de son mari. Puis elle se leva :

— Viens avec moi dans la cuisine, Sylvain, on va aller préparer le souper ! blagua-t-elle.

Cessant de s'embrasser, les amoureux s'esclaffèrent. Sylvain remplit de nouveau les flûtes de champagne. Puis, il proposa de porter un toast aux tourtereaux.

Contrairement aux deux dernières fois où Normand et Isabelle étaient venus souper ici, le repas se déroula sans anicroche. Tout en riant beaucoup, les quatre amis discutèrent d'une foule de sujets : politique, voyages et voitures. Sylvain et Josée planifiaient de séjourner deux semaines dans le Sud en janvier. Cette fois, ils iraient à Nuevo Vallarta, au Mexique, une destination très populaire auprès des Québécois. Le souper terminé, ils s'installèrent au salon, devant le foyer à gaz propane, pour discuter. Quelques heures plus tard, les invités s'en allèrent, ravis d'avoir passé une si belle soirée.

Une fois seule, occupée à ranger la cuisine, Josée se dit qu'après tout, malgré ses airs aguichants, Mélanie était une bonne personne, sincère et... bien moins compliquée qu'Isabelle !

À la brasserie, Mélanie se tenait devant le comptoir, un journal ouvert devant elle. Cependant, elle ne lisait pas. Karine et elle discutaient de leur vie amoureuse respective et d'autres sujets sérieux. En effet, de grands changements surviendraient bientôt au travail, ainsi que l'avait mystérieusement annoncé Normand. En conséquence, Mélanie et sa cousine avaient dû rentrer travailler une heure plus tôt ce matin-là, car le patron voulait s'entretenir avec son ami Richard. Les deux hommes s'étaient enfermés dans le bureau derrière le bar.

Reconnaissante, Karine déclara :

— Je te dois une grande partie de mon bonheur, Mélanie. Aujourd'hui, ça fait six mois que je suis en couple avec Richard, et ça va super bien entre nous. Il m'aime comme un fou, et moi, je l'aime un peu plus chaque jour. C'est comme si on avait été faits l'un pour l'autre.

Mélanie se mit à rire de bon cœur.

— Déjà six mois ! s'exclama-t-elle. Depuis que tu as quitté Rimouski, le temps a passé en un éclair. Alors, si je comprends bien, tu ne t'ennuies pas trop de la Gaspésie ?

— Pas du tout ! Ici, tout s'est mis en place de la bonne façon pour moi, et c'est en grande partie grâce à toi. Je ne me verrais pas revenir en arrière. J'ai fait le tour de Rimouski, crois-moi.

— Pour moi, c'est pareil, Karine. J'adore ma nouvelle vie. Je suis tellement heureuse avec Normand, si tu savais ! La seule chose, c'est que j'aimerais qu'on puisse passer plus de temps ensemble ailleurs qu'au travail. J'adore travailler ici, mais maintenant que je suis en couple, j'aimerais faire des voyages en amoureux comme l'été passé quand nous sommes allés à Calgary. Comme tu sais, c'est là que tout a commencé entre Normand et moi.

Mélanie prit une grande respiration en levant les yeux. De toute évidence, de doux souvenirs l'envahissaient. Quelques instants plus tard, elle reprit :

— Mais qu'est-ce que Normand et Richard fabriquent dans le bureau ? Ils ne vont jamais dans cette pièce, sauf quand Normand pique une crise. Cela ne s'est pas produit souvent depuis qu'il a lâché cette Isabelle de malheur.

— Je ne sais pas. Richard m’a seulement dit qu’il avait rendez-vous avec Normand à dix heures ce matin. On s’est levés un peu plus tôt.

— *My God !* Cette rencontre paraît plutôt formelle pour de vieux amis. Je me demande vraiment ce qu’ils trament, tous les deux...

Karine fit une confidence à son interlocutrice.

— Figure-toi donc qu’à la suite d’une discussion houleuse avec son patron, Richard a démissionné de chez Brault & Martineau au début de la semaine.

Un cri franchit les lèvres maquillées de Mélanie.

— Quoi ? Richard était gérant du blanc là-bas depuis plusieurs années, non ?

— Oui. En tout cas, jusqu’à maintenant, cette affaire n’a pas l’air de le préoccuper. Même si je travaille beaucoup, on a plus de temps pour nous. En plus, Richard vient souvent ici, alors on ne se perd pas de vue !

— Maintenant, il faudrait peut-être qu’on se mette à travailler. Nos hommes n’ont pas l’air de vouloir sortir de sitôt du bureau !

Les deux filles entreprirent de nettoyer les tables.



Dans le bureau, Normand et Richard menaient une discussion d’embauche des plus inusitées. L’un deviendrait le patron de l’autre alors que, des années plus tôt, cela avait été l’inverse. Mais l’un et l’autre partageaient la même inquiétude : la nouvelle situation modifierait-elle leur amitié ? Normand en doutait, car il n’avait rien laissé au hasard concernant les conditions liées à l’embauche de son ami. Le but, à moyen terme, c’est-à-dire lorsque Richard connaîtrait bien ses fonctions de gérant de la brasserie, était que Mélanie et lui-même puissent enfin passer plus de temps ensemble ailleurs qu’au travail. Normand savait que Richard était la personne idéale pour occuper cette fonction.

— As-tu bien réfléchi à ma proposition, Richard ? demanda-t-il, l’air sérieux. Ce serait tout un *move* pour toi, alors il faut que tu sois sûr de ton choix. Es-tu sûr de vouloir quitter Brault & Martineau après toutes ces années ?

— Ça fait une éternité que je travaille là-bas. Je pense qu’il est temps pour moi de passer à autre chose.

— Donc, tu acceptes de travailler ici ?

— Pourquoi pas ? Depuis que tu m’as fait cette surprenante proposition, l’idée a fait son bout de chemin, mon *chum*. Je pense que le poste de gérant d’une brasserie sportive n’est pas plus compliqué que celui de gérant d’un service d’électroménagers.

— En effet, approuva Normand. Au début, tu travailleras avec Mélanie ; sous sa supervision, tu apprendras tous les rouages du métier. Mon idée est que, lorsque tu seras à l’aise dans tes tâches, je partagerai les heures de gérance entre Mélanie et toi. Je veux alléger son horaire au maximum, et le mien aussi. Je veux que nous passions plus de temps ensemble, elle et moi. J’ai pleinement confiance en toi pour ce boulot. Tu es la personne qu’il me fallait.

— Je suis très honoré, Normand, déclara Richard avec gratitude. Je ferai tout mon possible pour que ça fonctionne.

— Je n’ai aucun doute là-dessus. Maintenant, venons-en au principal : combien gagnais-tu annuellement chez Brault & Martineau ?

— Quarante-cinq mille, mais je ne m’attends pas à avoir ce salaire ici.

— Qu’est-ce que tu dirais de trente mille au début, avec un mois de vacances par année et une enveloppe de deux cents dollars *cash* par semaine, en plus de ton salaire annuel ?

— Wow ! Ça me paraît parfait.

— Alors, marché conclu ?

Les deux amis échangèrent une vigoureuse poignée de main.

— À notre entente !

— Oui !

Ravis, les deux hommes se sourirent.

— Richard, tu commences demain à onze heures, annonça Normand. Dans deux semaines, je crois que tu seras capable d’accomplir ton boulot de gérant seul. Maintenant, va me chercher Mélanie, pour que je lui annonce la nouvelle.

— Elle ne sait rien ? demanda Richard, surpris.

— Non.

Richard se rendit dans la salle, où il rejoignit Karine et Mélanie. Toutes les

tables brillaient de propreté. Les deux cousines discutaient au comptoir. Richard demanda à Mélanie d'aller voir le patron dans son bureau. En quelques enjambées, la gérante se retrouva devant celui-ci et, comme elle était attendue, entra sans frapper. L'air interrogateur, elle referma doucement la porte derrière elle. Normand lui fit signe de s'asseoir sur la chaise devant son bureau.

— Eh bien, mon amour, énonça-t-il, j'ai une bonne et une moins bonne nouvelle à t'annoncer.

Le cœur de Mélanie fit un bond. Elle se rendit alors compte à quel point elle aimait Normand. La peur de le perdre l'étreignit.

— Quoi donc ? murmura-t-elle.

— D'ici deux semaines, tu travailleras beaucoup moins.

Mon Dieu, que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui me pend au bout du nez ? s'affola-t-elle intérieurement.

— Imagine-toi donc que j'ai engagé Richard comme gérant, enchaîna Normand, l'air malicieux. Vous vous partagerez le travail.

— Quoi ?

— Tu as bien compris, mon amour.

— Mais...

— Mélanie, je t'aime. J'ai tout arrangé pour qu'on passe plus de temps ensemble. Il n'y a rien de négatif là-dedans, n'est-ce pas ?

Instantanément, l'inquiétude de Mélanie s'envola. Elle se jeta sur Normand et l'embrassa. L'homme d'affaires sut alors qu'il avait pris la bonne décision en embauchant Richard. *Tout s'est bien arrangé. La vie me comble !*

Le mois de novembre était déjà là. Il y avait encore des feuilles colorées dans les arbres. La chaleur semblait vouloir s'étirer, mais, bientôt, les rafales de vent automnal soufflèrent et dénudèrent les feuillus. Les *partys* d'Halloween avaient eu lieu la fin de semaine précédente, et les enfants avaient fait le porte-à-porte traditionnel pour récolter des bonbons. Heureusement, cette année, ils n'avaient pas eu à marcher dans la neige ou à se battre contre les bourrasques.

À la brasserie Chez Normand, les rénovations à l'étage avançaient, mais pas aussi rapidement que l'aurait voulu Normand. Jonathan et Bob n'étaient pas responsables de ce retard. Divers pépins avaient surgi, provoquant ce délai. D'abord, la ville avait tardé à délivrer le permis de rénovation ; ce qui avait fait perdre une semaine. De plus, à la suite d'une inspection, il avait fallu remplacer tout le vieux filage électrique. Évidemment, les coûts avaient grimpé à mesure que les retards s'accumulaient, mais cela n'indisposait pas Normand. Au moins, l'argent rentrait. En effet, au rez-de-chaussée, la grande salle se remplissait presque tous les soirs. Les Canadiens de Montréal enfilèrent les victoires grâce au brio de Carey Price et à l'excellent jeu de la nouvelle sensation, Jonathan Drouin. Ce dernier avait donné un souffle nouveau à l'attaque.

De son côté, Richard Bellerose avait rapidement assimilé ses nouvelles fonctions de gérant. Son air jovial et sa personnalité avenante plaisaient grandement à la clientèle. Karine le secondait à merveille. Richard et elle formaient à la fois un beau couple et une excellente équipe. Ainsi, Mélanie et Normand pouvaient souffler un peu. Ils profitaient de plus de temps libre en privé, mais pas encore autant qu'ils l'auraient voulu.

Lors d'une journée de congé, Mélanie demanda à Normand s'ils pouvaient aller magasiner ensemble à Boucherville. Normand n'aimait pas du tout cette activité, à l'instar de beaucoup d'hommes. Cependant, voulant faire plaisir à sa douce Mélanie qui, elle, en raffolait, il accepta. Ils se rendirent assez tôt au centre commercial. Ils circulaient dans les allées du Winners lorsque Mélanie reconnut un couple de clients de la brasserie : Rony et Huguette, des *snowbirds* dans la cinquantaine.

— Hé, Huguette, comment ça va ? s'exclama Mélanie, contente de voir cette cliente avec qui elle s'entendait bien.

— Allô ! s'écria Huguette, vêtue d'un collant de yoga aux couleurs fluo et haut assorti. Je crois bien que c'est la première fois que je te vois ailleurs qu'à la brasserie, Mélanie.

Les deux couples se serrèrent la main. Normand se souvenait vaguement de Rony et de sa femme.

— On est venus profiter des rabais sur les crèmes solaires et les maillots de bain, expliqua Huguette avec un grand sourire. On a trouvé de la crème solaire, mais le stock d'été se fait rare.

— C'est dommage, car vous devrez attendre l'été prochain avant d'acheter des maillots, fit Mélanie. De toute façon, en novembre, il est un peu tard pour se baigner ! plaisanta-t-elle.

— Ben non, ma belle ! répliqua Huguette, tout excitée. Nous partons pour Nuevo Vallarta en janvier, et nous reviendrons seulement début avril.

— Wow ! C'est vrai qu'on ne vous voit pas souvent à la brasserie en hiver. Tu as entendu ça, Normand ?

Ses yeux brillaient d'envie, mais pas de façon malveillante. Mélanie adorait les plages et les îles, mais elle ne s'était jamais offert des vacances de détente.

— Super ! souligna Normand en fronçant les sourcils comme s'il réfléchissait.

Il se tourna vers Mélanie.

— Dernièrement, quelqu'un nous a parlé de Nuevo Vallarta. Mais je ne me souviens pas de qui il s'agit.

— Oui, mon chéri. C'est Josée et Sylvain. En janvier, ils vont passer deux semaines au Mexique.

— Nous avons acheté un condo là-bas, il y a cinq ans, expliqua Rony, un homme aux cheveux blancs mi-longs portant un blouson et une casquette à l'effigie d'une équipe de baseball. Depuis, on passe les mois d'hiver les plus froids là-bas. Des amis viennent également. C'est très agréable.

— Est-ce que c'est facile d'acheter un condo au Mexique ? s'informa Normand, qui, jusque-là, n'avait jamais pensé à une telle éventualité.

— Oui, répondit Rony. Avec un bon notaire et un peu d'argent, on peut tout faire là-bas. D'ailleurs, dans notre complexe résidentiel, il y a toujours des unités

à vendre. En plus, à Nuevo Vallarta, on ne se sent pas trop dépaycé parce que plus de la moitié des appartements sont loués ou appartiennent à des Québécois. En plus, il fait très beau là-bas ; la pluie est rare. Un vrai paradis !

— C’est vraiment très intéressant, tout ça ! s’exclama Normand.

— Tiens, Normand, voici ma carte professionnelle, dit Rony en lui tendant celle-ci. Téléphone-moi au bureau, si tu veux en discuter. En plus, figure-toi que j’ai même descendu un quatre-quatre au Mexique ; c’est vraiment pratique.

Après de rapides mais chaleureux au revoir, Huguette et Rony partirent pour continuer leurs achats. Normand regarda la carte, sur laquelle il lut : « Rony Duguay, mécanique automobile, Saint-Hubert ». La première pensée qui vint à Normand fut que si un mécanicien de Saint-Hubert avait pu se payer un condo au Mexique et y passer les hivers avec sa femme, il n’y avait aucune raison pour que lui, un prospère commerçant du Vieux-Longueuil, ne puisse pas faire la même chose – ou mieux encore. Une idée germait dans son esprit. Et celle-ci évoquait davantage le sable chaud et les palmiers qu’une tempête de neige avec ses bourrasques de vent glacé.

— À quoi tu penses, mon amour ? s’enquit doucement Mélanie en voyant Normand cogiter.

Avec un clin d’œil malicieux, il s’écria :

— Au sable chaud, aux palmiers, et à toi et moi !



Richard profita de l’accalmie du milieu de l’après-midi à la brasserie Chez Normand pour passer à sa banque à Brossard. Il avait pris rendez-vous plus tôt le matin avec son conseiller financier. Il était assis dans un fauteuil de cuir confortable devant le bureau de celui-ci. L’homme étudiait son dossier, le regard rivé sur l’écran de son ordinateur. Il leva bientôt les yeux sur lui.

— Qu’est-ce que je peux faire pour vous aujourd’hui, monsieur Bellerose ? demanda-t-il poliment.

— Je voudrais y voir plus clair en ce qui concerne ma situation financière, répondit Richard, légèrement anxieux.

— Voici comment les choses se présentent : à part une hypothèque de cent mille dollars sur une maison qui en vaut le triple, vous n’avez aucune dette. De

plus, vous contribuez à un REER depuis près de trente ans, dont la valeur totale s'élève à cent trente mille dollars. Tout cela indique que vous n'avez aucun souci à vous faire du côté de vos finances.

— Donc, je ne dois pas m'inquiéter de mon avenir ? demanda Richard qui s'en était peu soucié avant sa rencontre avec Karine, qu'il voulait maintenant gâter.

— C'est exact. Cependant, vous n'en êtes pas au point de pouvoir prendre votre retraite, monsieur Bellerose. De toute façon, vous êtes encore jeune. Mais si, par exemple, vous aviez besoin de liquidités pour rénover votre maison ou acquérir un chalet, notre banque vous accorderait un prêt sans la moindre hésitation. Si vous voulez davantage de détails à ce sujet, je serais heureux d'en discuter avec vous lors d'une rencontre ultérieure.

— Merci beaucoup, dit Richard, très satisfait.

Les deux hommes se serrèrent la main. Sur le chemin du retour, une idée vint à l'esprit de Richard. Celle-ci concernait un magnifique projet, qu'il avait bien l'intention de réaliser.

Julie, la sœur cadette d'Isabelle, arriva le samedi après-midi à Longueuil-sur-le-Parc, accompagnée de son fils et de son mari. La visite de la famille de Québec était prévue depuis un bout de temps. Pour une fois, c'était Julie qui avait accompli le trajet, et non Isabelle. Cette dernière songea que si ce beau monde s'était pointé une semaine plus tôt, il aurait pu contempler les magnifiques couleurs des feuilles des arbres, qui disparaissaient bien plus tôt dans la région de Québec. Mais la pluie et les vents forts des derniers jours avaient dégarni les branches. L'hiver approchait à grands pas.

Pendant que Julie et Bernard faisaient connaissance avec Jonathan, Carl courait d'une pièce à l'autre dans la maison qu'il connaissait déjà. Les retrouvailles avec sa tante Isabelle étaient toujours une fête pour lui.

Bernard et Jonathan étaient très différents l'un de l'autre. Le beau-frère d'Isabelle était du type intellectuel, un peu bourgeois sur les bords, sans que ce soit trop flagrant, car il n'était pas snob. Il était pondéré et réfléchi. Par opposition, Jonathan, qui avait le physique d'un travailleur manuel, semblait moins structuré que son nouveau beau-frère. Son discours était simple et positif. Par ailleurs, la nature de Jonathan était moins complexe que celle de Bernard, un être tourmenté. Jonathan s'avérait plus facile d'approche. Julie et Isabelle s'amusaient de voir discuter les deux hommes ensemble. Leurs échanges avaient un côté comique : Jonathan discutait avec fougue de rénovation, de coupe de bois à quarante-cinq degrés, de feuilles de gypse, tandis que Bernard, lui, parlait d'artistes peintres, d'expositions, de l'histoire de l'art. Toutefois, ils partageaient une passion commune pour le tennis. Tous les deux, ils regardaient le tennis à la télé et connaissaient les grands joueurs s'illustrant dans les divers tournois. Pendant que les hommes, bière à la main, conversaient de ce sujet au salon, les deux sœurs allèrent s'installer dans la cuisine devant un verre de vin blanc, un chablis.

— Je suis tellement contente de te voir, ma sœur ! se réjouit Julie. Tu as l'air super bien et ton regard brille de bonheur.

— Les récents changements dans ma vie me comblent de joie, reconnut-elle en souriant.

— Mais il y en a un en particulier qui compte plus que les autres ! lança Julie en indiquant d'un geste le salon où Jonathan parlait du classement de l'ATP.

Carl les interrompit en surgissant dans la cuisine, un peu essoufflé d'avoir fait le tour des pièces de la maison en un temps record.

— Tante Isabelle, il est où, oncle Normand ? lança-t-il assez fort pour que Bernard et Jonathan l'entendent.

Le dialogue dans le salon cessa sur-le-champ. Isabelle cherchait une réponse sensée pour éviter de traumatiser son neveu, et pour éviter de fâcher Jonathan. Elle choisit la voie de la vérité, toujours la meilleure.

— Carl, tonton Normand et moi sommes séparés. Il n'habite plus ici.

— Je ne le verrai plus jamais, c'est ça ? clama l'enfant d'une voix où on percevait l'inquiétude et le chagrin.

— Normand a beaucoup de travail dans son restaurant. Tu te souviens, Carl ? Il est presque toujours là-bas.

— Je veux voir tonton Normand, insista le garçon, au bord des larmes. Il est gentil avec moi et me donne des cadeaux.

— Tu vas le voir demain, affirma Isabelle pour le réconforter. Jonathan vous y amènera, ton papa et toi.

— C'est qui, Jonathan, tante Isabelle ? s'enquit Carl, apparemment rassuré.

La discussion se compliquait. Julie prit le relais.

— Mon chou, Jonathan est le remplaçant d'oncle Normand.

Les deux sœurs s'adressèrent un sourire complice. Heureusement, le petit garçon sembla se satisfaire de cette explication.

Bernard et Jonathan entrèrent dans la cuisine. Il était temps de faire les présentations officielles entre Carl et Jonathan.

— Fiston, déclara Bernard en désignant le *chum* d'Isabelle, voici Jonathan.

Carl s'agrippa à la jambe de sa mère, intimidé par son nouvel oncle. Aux yeux du garçon, haut comme trois pommes, Jonathan faisait figure de géant. Ce dernier prit les choses en main avec brio :

— J'ai un cadeau pour toi, Carl, affirma-t-il. Attends-moi une seconde.

D'une armoire de cuisine, Jonathan sortit de petites barres de chocolat, comme celles qu'on distribue aux enfants à l'Halloween.

— Oh ! s'écria Carl. Je peux en avoir, maman ?

— Oui, approuva Julie avec bienveillance, mais une seule avant le souper. D'accord ?

— OK, maman !

Tout le monde était heureux. Sans aucun doute, l'harmonie régnerait dans la maison durant tout le week-end.



Comme promis, le lendemain matin, Bernard, Carl et Jonathan montèrent dans le *pick-up* de ce dernier pour se rendre à la brasserie Chez Normand. Avant leur départ, Isabelle avait prévenu par téléphone son ancien conjoint. Comme elle l'avait supposé, cette visite annoncée avait fait plaisir à Normand. Pendant que le petit et son père tiendraient compagnie à Normand, Jonathan en profiterait pour finaliser quelques détails dans la salle du haut. Il retirerait le ruban adhésif posé sur les murs et les planchers pour faciliter l'application de la peinture. Il devait également poser les plaques des commutateurs et ferait quelques petites bricoles pour terminer le contrat. Malgré un retard de trois semaines dans l'échéancier, le résultat était magnifique. Après l'installation des tables et des chaises, l'aménagement du petit bar et l'ajout de quelques décorations aux murs et de lampes diffusant une lumière tamisée, la pièce deviendrait une salle à manger des plus accueillantes. Normand avait eu l'idée de faire recouvrir de bois de cèdre le plus grand mur, ce qui donnait un cachet chaleureux à la pièce.

Normand avait hâte de revoir le petit Carl, qu'il avait toujours beaucoup aimé. Il lui avait acheté un cadeau.

— Oncle Normand ! s'écria joyeusement Carl en courant à sa rencontre.

L'enfant sauta dans les bras grands ouverts qui l'attendaient.

— Salut, mon Carl ! s'exclama Normand. Comme tu as grandi ! Je suis vraiment content de te voir. Tiens, j'ai un cadeau pour toi, ajouta-t-il en lui tendant le paquet emballé dans du papier bleu.

Le garçon développa son présent avec enthousiasme. Bernard donna une accolade cordiale à son ex-beau-frère. Normand, toutefois, n'aurait jamais pensé

que la rencontre de Bernard et de Carl le troublerait autant. Tout un chapitre de sa vie avait disparu après la rupture avec Isabelle. Une boule d'émotion lui monta à la gorge. Bernard s'en aperçut. Il lui tapotait l'épaule quand Carl lança :

— Un livre des records Guinness ! Merci, mon oncle.

Carl le serra fort de ses petits bras.

Mélanie n'avait rien perdu de cette scène touchante. Visiblement, Normand luttait contre une grande émotion. Pour elle, la sensibilité de son nouveau conjoint était la preuve de son grand cœur. Tenant Carl contre lui, Normand croisa le regard de sa bien-aimée. Celle-ci vit une larme briller au coin de l'œil de son amoureux. Mélanie le savait, elle aussi : rien ne serait plus comme avant. Il y avait des deuils à faire, ce qui était normal. Mais elle se rassura, certaine que tout irait pour le mieux.

Le *party* de Noël de la brasserie Chez Normand, événement très prisé de la fidèle clientèle, eut lieu le deuxième dimanche de décembre. Bien entendu, tous les employés y étaient aussi. Certains étaient accompagnés de leur conjoint, et certains clients réguliers, qui normalement venaient seuls, assistaient à la fête avec leur compagnon ou compagne. Comme chaque année, Normand avait fourni un énorme rosbif Angus AAA et engagé un traiteur pour cuire la viande. Le traiteur n'aurait ensuite qu'à préparer les légumes, les condiments et les patates au four. En ce jour particulier, les employés méritaient de manger de la viande de la même qualité dont les clients se délectaient à la brasserie, et ce, depuis l'été précédent quand le patron avait conclu un marché avec un fournisseur de Calgary. Le traiteur, coiffé d'une toque de chef surmontée d'un minuscule père Noël, servait lui-même les invités. La viande était sublime ; on avait presque l'impression qu'elle fondait dans la bouche. Tous se régalaient.

Derrière les fenêtres décorées de lumières de Noël et de guirlandes scintillantes (Normand avait mis le paquet), les premiers flocons de l'hiver tombaient en virevoltant tranquillement. Cette scène était ravissante. L'ambiance était à la fête ; les gens buvaient du vin blanc ou rouge, puisé dans des contenants de trois litres. Le Chat avait proposé à Normand d'offrir une prestation de sa musique électronique sur une petite scène aménagée dans la salle. Il s'était associé avec un chanteur de rap qui improvisait des paroles sur la musique synthétique. Le résultat semblait plaire à la clientèle.

Parmi l'assistance se trouvaient évidemment les employés de la cuisine, que les clients ne voyaient jamais. Quant à elles, les serveuses, Sarah, Mylène et Karine et quelques autres étaient toutes sur leur trente et un, portant de jolies robes de soirée. Jean-Pierre, l'affable employé assigné au stationnement, était là. Celui-ci, après quelques verres dans le nez, parlait fort et multipliait les blagues salaces. Normand l'avait à l'œil pour éviter qu'il gâche l'ambiance. Au premier écart de conduite, il le mettrait dans un taxi. En sa qualité de nouveau gérant, Richard s'entretenait courtoisement avec tout le monde. Pour sa part, Raynald se trouvait sur son tabouret habituel, au bout du comptoir. Les amis de Candiac, Josée et Sylvain, discutaient avec Rony et Huguette.

Normand observait Mélanie qui, au lieu de participer aux festivités, était à son

poste derrière le bar. Elle accomplissait ses tâches avec efficacité. Son comptoir rutilait. Elle était sublime dans sa robe de strass violette qui moulait ses formes. Pour Normand, cela ne faisait aucun doute : elle était la reine du *party*. Le *sex-appeal* de celle-ci faisait partie intégrante de sa personne. Mais tout n'était pas qu'apparence avec Mélanie. À force de la côtoyer dans l'intimité, Normand découvrait qu'elle possédait de très belles qualités, particulièrement la loyauté, la générosité, la franchise, le sens de l'organisation... Elle était aussi belle en dedans qu'au-dehors. Leur différence d'âge plus réduite les aidait à se comprendre. Normand réalisait qu'Isabelle était une petite fille en comparaison de cette femme mûre, mais toujours jeune.

Sa compagne capta son regard. Normand lui sourit et leva son verre à son intention comme s'ils avaient été seuls dans la pièce. D'une démarche langoureuse, elle s'approcha de son homme. Normand la prit dans ses bras et l'embrassa fougueusement sans se soucier d'autrui. Le temps des cachotteries était enfin révolu. Les invités se mirent à taper des mains pour encourager le patron et son amoureuse à recommencer, comme dans une réception de mariage.

Lorsque Le Chat et le rappeur terminèrent leur prestation, Normand monta sur la scène et prit le micro. Les invités se turent sur-le-champ.

— Je tiens à vous remercier vous tous, employés, habitués et amis, pour votre présence ce soir et tout au long de l'année, déclara-t-il. Comme vous le savez, l'année a été tumultueuse à bien des égards, mais aussi très productive. Je tiens à remercier en particulier Mélanie, qui a su tenir le fort dans les moments les plus difficiles, et cela sans que jamais le service de la brasserie en souffre. Merci à son équipe de serveuses qui, sous sa gouverne, effectuent toujours un boulot exceptionnel. Je tiens aussi à souhaiter la bienvenue dans l'équipe de gérance à mon bon ami, Richard Bellerose. Ce dernier occupera bientôt une plus grande place dans l'équipe de gestion. Aussi, je tiens à remercier plus particulièrement les clients réguliers, eux qui donnent tout son charme à mon établissement. On vous aime ! Merci encore !

L'allocution fut suivie de sifflements et d'applaudissements tonitruants. Quelqu'un mit un compact de musique québécoise du temps des Fêtes, qui commençait par la chanson *Dégénérations* de Mes Aïeux. Plusieurs se mirent à danser et à sautiller sur place. Réussie sur toute la ligne, sans trop d'abus, la fête débordait de plaisir et de joie.

Ému par le discours de Normand, Richard Bellerose avait les larmes aux yeux. Cependant, il se demandait ce que Normand entendait par le fait qu'il occuperait bientôt une plus grande place dans l'entreprise. Mais cela semblait s'accorder avec l'idée qu'il avait en tête depuis son dernier entretien avec son conseiller financier. C'était étrange : parfois, les choses se mettaient en place d'elles-mêmes, à la perfection, comme si un grand manitou orchestrait la vie des gens qui fournissaient les efforts nécessaires à la réussite de leurs projets. Le fameux adage « Aide-toi et le ciel t'aidera » prenait tout son sens. Richard trépignait d'impatience. Il voulait parler à Normand au plus vite, peut-être même ce soir.

Josée et Sylvain avaient fraternisé avec Rony et Huguette. Ils convinrent d'aller visiter leurs nouveaux amis au cours de l'hiver dans leur condo à Nuevo Vallarta, au Mexique. Rony avait précisé que plusieurs vols directs partaient depuis Montréal. C'était facile de se rendre de ce côté du Pacifique, même en janvier alors que les avions se remplissent. Normand demanda à Sylvain de prendre des photos de l'endroit et de lui faire un rapport détaillé des lieux, lorsqu'il reviendrait à la fin du mois de janvier. Normand, en effet, caressait un projet secret ; ce dernier lui trottait derrière la tête depuis un certain temps. Ce plan avait un lien avec le sable chaud, les cocotiers, la température radieuse, l'océan et, surtout, sa douce Mélanie.

— Salut, Normand, ça va ? lui demanda Richard qui venait de le rejoindre.

— Oui ! Super, mon ami ! s'exclama Normand. On s'amuse bien, n'est-ce pas ?

— Oui, vraiment, approuva Richard sur un ton plutôt solennel. Mais j'aimerais te parler de quelque chose de sérieux dans le bureau. C'est possible ?

— C'est parfait, mon ami ! Allons-y tout de suite. Figure-toi que j'ai des nouvelles à t'annoncer.

Le temps des Fêtes se passait à merveille pour Isabelle et Jonathan, amoureux comme jamais. Ils passeraient la soirée du Nouvel An à Québec, chez Julie et Bernard. Leur résidence était plus spacieuse que la maison familiale de L'Ancienne-Lorette, et aucun souvenir triste n'était lié à cet endroit. Même s'il était sérieusement atteint par la maladie d'Alzheimer, Serge célébrerait en famille la Saint-Sylvestre. Mais cela avait été difficile de convaincre le médecin responsable de signer l'autorisation de sortie pour cette soirée. La famille croyait qu'il s'agirait probablement de la dernière sortie de Serge, dont l'état s'était encore dégradé.

Afin d'aider sa fille, Lise avait insisté pour préparer le festin de circonstance. De toute manière, la tradition existait depuis plusieurs années, car c'était toujours elle qui recevait et qui cuisinait le repas. Elle arriva donc chez Julie tôt en après-midi pour se mettre au travail. Au menu, il y aurait une bonne grosse dinde avec une farce délicieuse dont Lise avait le secret, du ragoût de pattes de cochon et quelques tourtières. Julie, qui secondait sa mère dans la cuisine, prépara de délicieuses salades d'accompagnement. Évidemment, le repas se terminerait par un dessert bien riche, en l'occurrence une tarte aux pommes et une aux noix de pécan recouvertes d'une boule de crème glacée à l'érable ou à la vanille.

Vers seize heures, Isabelle et Jonathan arrivèrent de Longueuil après un parcours qui s'était fait au ralenti, à cause des routes glissantes et encombrées en ce temps de l'année. Étant donné le fait que plusieurs personnes de la région métropolitaine se rendaient à Québec pour voir leur famille, la circulation sur l'autoroute 20 s'était effectuée à pas de tortue. De plus, la légère neige qui tombait avait incité les voyageurs à redoubler de prudence. Le trajet avait duré trois heures au lieu de deux, mais cela n'avait pas trop dérangé Isabelle et Jonathan. Heureux, ils s'étaient tenus par la main, s'embrassant rapidement entre deux accélérations. Jonathan avait insisté pour conduire le CR-V d'Isabelle. La jeune femme avait accepté avec soulagement. Elle avait du cran, mais sur la route, si les conditions étaient mauvaises, elle se découvrait un peu craintive.

À l'arrivée du couple, après de rapides salutations, Jonathan et Bernard montèrent dans le véhicule de ce dernier et allèrent chercher Serge au centre

d'hébergement. Ce dernier devrait rentrer à vingt-deux heures au plus tard.

Après avoir installé Serge dans un fauteuil du salon, Julie et Isabelle servirent l'apéro. Cependant, même en cette soirée exceptionnelle, tout le monde s'en tint à son choix habituel : les femmes au vin blanc, les hommes à la bière. Bien heureux de porter des toasts à la nouvelle année avec les adultes, Carl but de la limonade. Les convives avaient rapproché leurs fauteuils autour de Serge. Lise et ses filles n'en parlaient pas encore entre elles, mais dans leurs pensées les plus intimes, elles souhaitaient que pour Serge les choses aillent le plus vite possible. Quelle était la qualité de vie d'une personne qui ne reconnaissait plus ses proches ? Qui ne pouvait plus parler, car les mots s'étaient effacés de son esprit ? Qui devait porter des couches, comme un bébé ? Isabelle croisa le regard de sa mère. Les deux femmes comprirent que la même triste réflexion s'était imposée à elles : Serge n'en avait probablement plus pour longtemps.

Le repas se déroula néanmoins dans la joie et la bonne humeur. Isabelle s'assit à côté de son père pour l'aider à manger comme elle l'aurait fait avec un bébé qui n'a pas encore acquis la maîtrise de ses membres. La différence était que le bébé, lui, apprendrait peu à peu, tandis que la personne atteinte d'Alzheimer perdait lentement tous ses apprentissages. Par bonheur, le repas fut succulent ; un banquet du temps des Fêtes marqué de grands éclats de rire. Avant même le dessert, Serge manifesta de l'impatience et de la fatigue. Son épuisement était évident. Il faudrait bientôt aller le reconduire au centre.

Jonathan et Bernard attendirent un peu, mais ils décidèrent de ramener le malade vers vingt et une heures, soit une heure avant le délai accordé. De la grande fenêtre du salon, la mère et ses filles regardèrent Serge partir, soutenu par ses gendres afin de prévenir une chute sur le sol glissant et luisant sous les réverbères. Les trois femmes s'étreignirent en pleurant. Carl ne vit rien de leur peine, occupé à regarder *Astérix* à Télé-Québec, une programmation spéciale pour satisfaire les enfants, et même les adultes, en ce temps de l'année.

Une heure plus tard, Bernard et Jonathan revinrent à la maison. On n'attendit pas minuit pour ouvrir le champagne ; on avait besoin de s'amuser et d'oublier les tracas. À vingt-trois heures, tout le monde s'installa confortablement, et repus, dans le salon pour regarder le *Bye Bye*. L'alcool aidant, l'ambiance était aux blagues et à la légèreté. Quelques bons gags sur la politique et l'actualité provoquèrent des éclats de rire collectifs. Puis, peu avant minuit, commença le

décompte précédant l'arrivée de la nouvelle année. À zéro, tout le monde s'échangea de bons vœux.

Tous s'embrassèrent et s'étreignirent. Mais Jonathan et Isabelle prirent un peu plus de temps pour se livrer à ces effusions.

— Bonne année, mon amour ! déclara Jonathan. Je t'aime, ajouta-t-il en la fixant intensément.

— Bonne année, chéri ! Je t'aime aussi...



À l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau, à Dorval, Josée et Sylvain se prêtaient aux formalités d'embarquement en prévision de leur vol pour le Mexique. Ils en étaient à l'enregistrement des bagages lorsque minuit sonna. L'aéroport retentit d'exclamations joyeuses.

— Bonne année, mon amour ! s'exclama Sylvain.

— Toi aussi, mon homme ! fit Josée, très heureuse de partir en voyage avec son mari.



Dans le calme et la volupté de la chambre à coucher, Mélanie et Normand s'embrassèrent après s'être souhaité leurs meilleurs vœux.

— Bonne année, ma belle Mélanie ! dit doucement Normand, qui remerciait la Vie de l'avoir rendu si heureux.

— Bonne année, mon beau Normand ! dit Mélanie, qui pensait la même chose que son amoureux.



Chez Richard, deux autres tourtereaux échangeaient leurs vœux.

— Bonne année, Karine chérie ! s'exclama le nouveau gérant de la brasserie Chez Normand. Je t'aime à la folie !

— Bonne année, mon amour ! renchérit Karine, le regard brillant de bonheur. Moi aussi, je t'aime ! C'est fou !



Au même moment, dans la province de Québec, plusieurs couples récents échangeaient leurs vœux en se disant qu'ils s'aimaient.

Décidément, cette année, la Saint-Valentin s'annonçait sous les meilleurs auspices...

Épilogue

14 février

Un an après l'oubli catastrophique de Normand

Le Chat et Sarah :

Ils célèbrent la fête des amoureux dans un chic restaurant français du Vieux-Montréal. Le Chat est heureux, car il vient de s'associer à un célèbre chanteur de rap pour faire sa musique et enregistrer un CD. Sarah a réglé son problème de drogue, et on lui a prescrit des anxiolytiques pour contrôler ses sautes d'humeur. Elle se sent beaucoup mieux et est heureuse avec Le Chat.

Karine et Richard :

Ils ne peuvent pas célébrer la Saint-Valentin le soir même. Étant donné sa nouvelle fonction d'associé, Richard doit s'occuper de la brasserie Chez Normand, surtout que ce soir-là, les Canadiens de Montréal jouent contre leurs rivaux, les Bruins de Boston. Karine, sa pétillante conjointe, est heureuse de le seconder pendant cette soirée de grande affluence. Ils forment un couple uni et heureux.

Josée et Sylvain :

Josée est déçue, encore une fois... Afin de respecter la tradition qu'il a instaurée, Sylvain a acheté un bouquet de roses rouges. À côté de celui-ci, une bouteille de mousseux hongrois repose dans un seau à glace. Derrière le tout, Josée reconnaît le jaune caractéristique de deux boîtes de poulet Saint-Hubert.

Jorge et Mathieu :

Ces deux-là ont plusieurs raisons de célébrer, en plus de la Saint-Valentin. Mais le plus merveilleux, c'est qu'ils viennent d'apprendre qu'ils seront parents d'une petite Chinoise. Ils avaient entrepris les démarches sans vraiment croire que l'adoption serait possible pour eux. Ils partiront pour Beijing la semaine suivante. Autre bonne nouvelle : Mathieu, qui acceptait mal son homosexualité, a décidé de sortir du placard. À sa grande surprise, personne de son entourage ne l'a mal pris. Il a même obtenu une promotion au travail. Comme quoi, les temps changent et la société évolue.

Normand et Mélanie :

Les deux amoureux portent un toast au champagne devant un magnifique coucher de soleil sur le Pacifique. Ils sont attablés à la terrasse d'un élégant restaurant en bord de mer, à Nuevo Vallarta, au Mexique. Avec l'argent que lui a rapporté son association avec Richard et les bons conseils de Rony, Normand s'est acheté un superbe condominium dans un complexe d'habitation de luxe de cette magnifique station balnéaire. Chaque hiver, les tourtereaux y passeront les mois de février et mars. En homme d'affaires avisé, Normand louera le condo le reste de l'année.

Isabelle et Jonathan :

Isabelle est tout excitée à l'idée de passer sa première Saint-Valentin avec Jonathan, l'homme de sa vie. Elle lui prépare un plat de fruits de mer au fromage à la crème, vin blanc et piment fort. Elle attend impatiemment le retour de Jonathan du travail. Ce dernier lui apportera-t-il des fleurs ? *Il est si romantique et attentionné*, pense-t-elle avec tendresse. Elle a une autre raison de se réjouir, et non la moindre : son ventre commence à s'arrondir après dix semaines de grossesse.

À dix-huit heures, elle commence à trouver qu'il se fait tard. En effet, d'habitude, Jonathan revient plus tôt. Elle sursaute lorsque le téléphone sonne.

— Allô ! répond-elle immédiatement, sachant qu'il s'agit de son conjoint.

— Salut, mon amour ! s'écrie-t-il d'une voix enjouée. Tu sais, mon client d'Outremont, où je travaille actuellement... Figure-toi qu'il a quelque chose d'important de prévu avec sa femme ce soir, alors il m'a donné une paire de billets pour le match des Canadiens ! Bob et moi, nous venons juste d'arriver au Centre Bell. C'est super, non ? Je rentrerai à la maison vers onze heures et demie. Ne t'inquiète pas, ma douce !

Éberluée, Isabelle lève les yeux au ciel. Elle n'en croit pas ses oreilles.

— Jonathan, sais-tu pourquoi ton client sort avec sa femme, ce soir ? s'enquiert-elle sur un ton amusé.

— Euh... non, bredouille-t-il.

— C'est la Saint-Valentin !

Silence.

— Oups !

— Ce n'est pas grave, mon amour ! le rassure-t-elle. Passe une belle soirée et amusez-vous bien, Bob et toi.

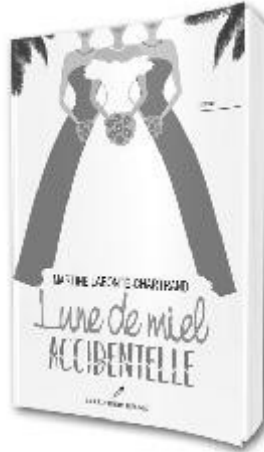
Isabelle soupire en raccrochant. *C'est curieux*, songe-t-elle. *Les années se suivent et, malgré de grands changements, elles se ressemblent !*

La jeune femme se rend dans la cuisine tout en se caressant le ventre. Au fond, elle est parfaitement heureuse. Elle débouche le champagne, en verse un peu dans une flûte. Elle s'approche du miroir de l'entrée et trinque avec sa propre image :

— Maudite Saint-Valentin ! s'exclame-t-elle avant d'éclater de rire.

Encore plus chez Les Éditeurs réunis

Vous avez aimé *Maudite Saint-Valentin* ?
Vous apprécierez sûrement les titres suivants :



Lune de miel accidentelle

Martine Labonté-Chartrand

Après un été plutôt mouvementé, Anne annonce une grande nouvelle à ses voisines et amies : Bruce et elle ont décidé de se marier sous le soleil des Caraïbes. D'abord réticentes à l'idée de prendre part à cet événement, Juliette et Véronique acceptent finalement de jouer à fond leur rôle de demoiselle d'honneur.

Mais une mauvaise surprise les attend... La veille des noces, alors que tous les invités sont déjà sur les lieux, les filles apprennent que le futur marié a changé d'avis et qu'il ne fera pas le voyage jusqu'à Cuba.

En colère, la fiancée délaissée réagit promptement à cette volte-face et simule un mariage avec un inconnu pour se venger. Malheureusement pour elle, sa mascarade vira au fiasco et les vœux échangés pendant la cérémonie improvisée auront des conséquences désastreuses.

Même si elle peut compter sur l'aide précieuse de ses fidèles complices, Anne arrivera-t-elle à gérer pour le mieux – et pour le pire ! – sa lune de miel accidentelle et, du coup, sa propre crise existentielle ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.



Je n'ai plus 20 ans... et alors ?

Isabelle Petit

Julie Caouette est une vraie passionnée de publicité. Avec un peu de créativité, elle arrive à réinventer la réalité et à redéfinir les perceptions des gens. À quarante ans, c'est toujours avec enthousiasme qu'elle travaille d'arrache-pied comme coordonnatrice de projets, sans pour autant sacrifier sa vie familiale.

Mais bientôt un nouveau contrat l'amènera à sortir de sa zone de confort. Une campagne publicitaire pour une chaîne d'articles de sport la conduira à mille lieues de son mari et de ses trois enfants, où elle pourra profiter d'une nature enchantée et d'un séjour en tête-à-tête avec elle-même... et un charmant photographe voyageur.

Loin du rythme effréné de son quotidien, Julie retrouvera-t-elle la candeur de ses vingt ans ? Parviendra-t-elle à réinventer, cette fois, sa propre réalité ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.



L

a déception d'Isabelle est immense en ce 14 février... Normand, son amoureux, propriétaire d'une populaire brasserie sportive, n'est rentré à la maison qu'à minuit. Elle l'a attendu toute la soirée pour fêter la Saint-Valentin, évidemment, mais surtout le dixième anniversaire de leur union. Dès lors, désireux de se faire pardonner, le fautif s'évertue à satisfaire les désirs de sa belle, lesquels, bien vite, ne lui sembleront que des caprices.

Assisté par sa ravissante gérante, Normand se plonge avec une ardeur renouvelée dans son travail. Pendant ce temps, Isabelle se rapproche d'un jeune homme fougueux qui éveille bientôt en elle une passion bouillonnante. Et Cupidon n'a pas fini de faire des ravages: Richard, le meilleur copain de Normand, fréquente la brasserie dans l'espoir de conquérir la nouvelle serveuse. S'ajoutent au tableau Jorge, le collègue d'Isabelle, qui vit un bonheur sans cesse grandissant auprès de son compagnon, de même qu'un couple d'amis plutôt libres d'esprit.

Des amours se révèlent, des relations se dégradent, des couples se forment. En plus de bouleverser les vies d'Isabelle et de Normand, cette fête ratée sera à l'origine d'un branle-bas de combat sentimental qui n'épargnera personne dans leur entourage. De quoi vouloir oublier une fois pour toutes cette maudite Saint-Valentin !